E. COLIN & P. SUAU, S.J

MADAGASCAR



ET LA MISSION CATHOLIQUE

SANARD & DERANGEON
ÉDITEURS - PARIS

MADAGASCAR

ET

LA MISSION CATHOLIQUE

E. COLIN & P. SUAU, S. J.

MADAGASCAR

ET

LA MISSION CATHOLIQUE

SANARD ET DERANGEON
174, Rue Saint-Jacques, 174
PARIS

1895

PREMIÈRE PARTIE

L'HISTOIRE

PRÉFACE

On s'explique malaisément comment Madagascar, une proie si riche, une position si forte dans l'Océan Indien, a pu échapper jusqu'ici aux convoitises européennes. Autrefois surtout, quand elle commandait l'unique route des Indes, elle formait un point stratégique dont les flottes Portugaises auraient dû, semble-t-il s'assurer à tout prix.

Mais les nations, comme les individus, ont leur destinée, — disons mieux, — leur vocation ; et la colonisation de Madagascar était le rôle réservé par Dieu à la France. Notre pays prélude depuis trois siècles à ce rôle difficile ; il s'y est lentement exercé, donnant beaucoup à cette France Orientale, beaucoup de son or, beaucoup de son sang ; en retirant au contraire assez peu.

Dans sa débonnaireté généreuse, la France a peu pressé l'exécution des promesses que les Hova lui avaient souvent faites. Longtemps même elle a laissé prendre pour de la torpeur sa patience à revendiquer ses droits. Elle n'y a rien perdu. Ces droits ne s'en sont dégagés que plus manifestes aux yeux de l'Europe.

Aujourd'hui qu'elle est à la veille de les exercer, la question Malgache a passé à l'ordre du jour. On étudie avec soin le passé de cette colonie qu'on se plaît déjà à regarder comme nôtre ; on nomme avec respect les vaillants qui, les premiers, y ont fait connaître et aimer la France. Malheureusement une lacune se remarque dans plusieurs écrits récents traitant de Madagascar. On y cherche en vain l'histoire des efforts tentés, des succès obtenus, depuis trente-cinq ans, par nos missionnaires.

Le prestige acquis à notre nom par leur influence est à peine signalé. Il n'est point juste pourtant de taire ce dont nous sommes heureux de bénéficier, et d'exclure de la gloire ceux qui ont été si fort à la peine. Dans cet ouvrage, en retraçant en ses grandes lignes l'histoire du peuple Hova, nous voudrions mettre en sa vraie lumière le rôle de la Mission Catholique.

Nous dédions ces pages à la mémoire des hommes de cœur, qui, pour la Foi et pour la France, sont morts à Madagascar.

Paris, le 12 Mars 1895.

P. S.

CHAPITRE PREMIER

Le pays à vol d'oiseau.



Prince Bare.

Madagascar, l'une des plus grandes îles du monde, s'étend du 12ᵉ au 26ᵉ degré de latitude Sud, et du 41ᵉ au 48ᵉ degré de longitude Est. Sa superficie est de 592.000 kilomètres carrés ; elle dépasse par conséquent, de 55.592 kilomètres carrés, la superficie de la France, et de 277.392 kilomètres carrés celle de l'Angleterre.

Large de 117 lieues, longue de 400, cette île superbe est divisée en versants de très inégale étendue par deux grandes chaînes parallèles qui courent du Nord au Sud. La plus haute, en moyenne, a douze cents mètres d'altitude ; soixante milles environ la séparent de la côte orientale. L'autre est à trente-sept milles de la côte ; elle a une altitude moyenne de mille mètres.

Des rivières torrentueuses sillonnent l'étroit versant oriental. Des dunes de sable, maintenues par des digues de coraux, obstruent leur embouchure et empê-

ment leur écoulement dans la mer : aussi forment-elles sur la côte, à partir de Tamatave, de longues lagunes marécageuses, foyer permanent de fièvres.

Quatre beaux fleuves et de nombreuses rivières arrosent et fertilisent le versant occidental. Grâce aux ondulations capricieuses de ses hauts plateaux, à ses dépôts miniers, à la variété de son climat (1) et de ses produits, Madagascar offre à l'agriculture et à l'industrie des ressources encore trop peu connues et trop peu appréciées.

L'île eut peut-être une population autochtone congénère des races africaines. On en retrouve le souvenir perpétué dans le culte des *Vazimba,* les héros indigètes. Cependant les Malgaches ont un profond mépris pour les *Makoa*, les nègres du Mozambique, gens qui personnifient à leurs yeux toute l'Afrique. Eux viennent d'une autre souche.



Une Cafrine.

Peuplée, dès le VIIe siècle, par des émigrations arabes et polynésiennes, Madagascar, il y six ou sept siècles, reçut d'une invasion malaise, sa race dominatrice. Parqués sur les hauteurs d'Imerina, ces nouveaux venus furent longtemps traités en parias par les autres Malgaches, mais tandis que ceux-ci, en vrais sauvages,

(1) La température de l'Imerina varie entre 5° et 25° centigrade. La température de la côte Est, entre 15° et 35° ; celle de la côte Ouest n'est jamais inférieure à 19°.

s'épuisaient en luttes inutiles, les Imérines (2) disciplinés, patients, laborieux, rusés, préparaient au pays ses maîtres prochains. Ils ont aujourd'hui pour les Malgaches le mépris que ceux-ci prodiguent aux Makoa.

Aujourd'hui possesseurs officiels de l'île entière, les Imérines l'ont divisée en vingt-deux provinces. En fait, ils ne commandent cependant qu'à l'immense contrée bornée, à l'Ouest, par le 44ᵉ degré de longitude, et, au Sud, par le 22ᵉ degré de latitude. Une partie du Ménabé, chez les Sakalaves de l'Ouest, leur obéit aussi : le reste est indépendant.

La côte occidentale de Madagascar est habitée par des peuplades guerrières et nomades, impropres aux travaux agricoles, ennemies jurées des Hova : ce sont les *Sakalaves* (hommes aux longues tresses). — A l'Est, les *Betsimisaraka* (peuples unis) leur font pendant ; mais eux sont doux, sympathiques aux Français, hardis navigateurs.

Le Nord est le pays des *Antakarana* (peuples du tonnerre). Leur dernier roi, Tsimiharo, est mort en 1882, après quarante années de règne. En 1840, il avait cédé Nossi-bé à la France et placé ses autres domaines sous notre protectorat.

Les *Antaimoro-Antanosy* habitent la côte Sud-Est jusqu'à Fort-Dauphin. Ils sont actifs, robustes,

(2) Le nom *hova* que nous donnons à tous les habitants de l'Imerina, ne s'applique proprement qu'à la classe bourgeoise, à ceux qui ne sont ni nobles *(andriana)*, ni esclaves *(borizano)*. — Les Malgaches appellent les habitants de l'Imerina, *Ambaniandro* (ceux qui sont sous le ciel). — Dans l'Ouest on les nomme *Amboalambo* (chiens-porcs). — Ce nom vient de ce que l'Ouest, dominé par l'influence musulmane, proscrit ces deux animaux que reçoivent les Imérines.

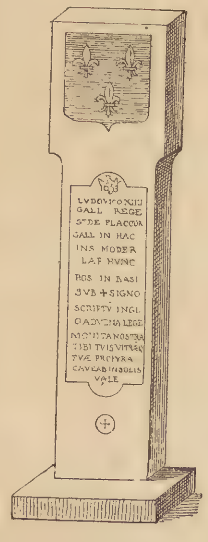
intelligents, relativement honnêtes. La côte Sud-Ouest est gardée par de farouches tribus, notamment celle des *Mahafaly*.

Les régions centrales, au Nord de l'Imerina, sont occupées par les *Antsianaka ;* au Sud par les *Betsileo* plus voisins des montagnes, les *Tanaia*, hommes des bois, et les *Bara*, brigands de la plaine.

L'évaluation même approximative de la population indigène est difficile à établir. On peut, semble-t-il, la porter à quatre ou cinq millions d'habitants, dont un million de Hova.

CHAPITRE II

Premiers essais. — Les Lazaristes.



Pierre
élevée par Flacourt en 1653
pour établir la domination de la France (1).

(1) Sur l'autre face sont gravées les armes de Portugal avec cette inscription : *Rex Portugale N. S. 1545.*

Dieu fait, quand il lui plaît, aux peuples la grâce de l'évangélisation chrétienne. Il l'eût sans doute accordée plus prompte et plus complète aux Malgaches, s'ils s'étaient montrés plus accueillants et plus dociles à leurs premiers apôtres.

Marco Polo avait autrefois indiqué Madagascar à l'Europe. (1). Un Portugais, Fernâo Soarez, la découvrit le 1er février 1506 ; il l'appela l'île Saint-Laurent. De 1506 à 1521 des compatriotes de Soarez tentèrent inutilement d'y fonder quelques comptoirs. En 1540, soixante-dix Portugais commençaient à

---

(1) On identifie aisément Madagascar avec la *Menuthias* des anciens Grecs, la *Djafouna* et la *Komr* des Arabes, *Cherbezat* d'Edrici. M. Grandidier, s'écartant de l'opinion communément reçue, pense que Marco Polo, en nous parlant de *Madeigascar,* corrompait simplement le mot *Magadicho,* nom d'une des villes les plus riches de la côte orientale d'Afrique, mais ne voulait aucunement parler de notre Madagascar.

s'établir sur un îlot, en face de l'emplacement actuel de Fort-Dauphin, quand les Malgaches, les ayant attirés à une fête, les massacrèrent.

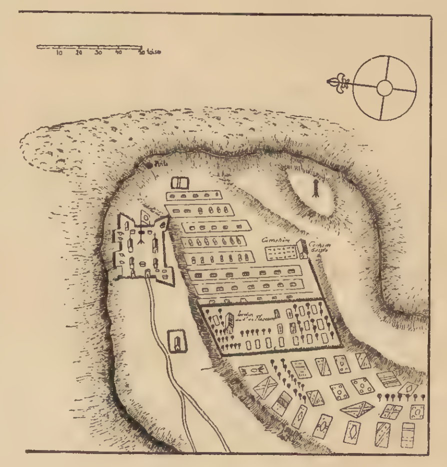
Saint François-Xavier remontait, en 1542, le canal de Mozambique, et côtoyait Madagascar sans y débarquer. Quarante ans plus tard, un Dominicain, Jean de Saint-Thomas, mourait sur la côte, empoisonné par les indigènes. Les Portugais étaient parvenus à fonder de superbes établissements et une florissante mission à Mozambique ; leurs hardis missionnaires s'étaient portés jusqu'au Zambèse. Avant d'être absorbés par l'Espagne (1580), ils auraient pu, semble-t-il, s'ils y avaient tenu beaucoup, établir invinciblement dans l'île Saint-Laurent leur puissance et leur foi. On ne signale d'eux, en 1615, qu'une étrange tentative. Un jeune homme de dix-sept ans, Andriana Ramaka, fils d'un roi indigène, était enlevé et conduit à Goa. Instruit trois ans dans cette ville, il fut baptisé, puis ramené chez son père. Deux missionnaires Jésuites l'accompagnaient, chargés par le vice-roi des Indes de riches présents pour le roi malgache. Le roi accueillit les présents, mais bientôt, à l'instigation de ses sorciers, il défendit de rien vendre aux étrangers : par suite, un missionnaire mourut de faim, et les autres Portugais durent regagner Goa, onze mois après en être partis. A la suite de cet échec, le Portugal découragé abandonna l'île Saint-Laurent.

Enfin, en 1642, un Dieppois, le capitaine Rigault, propose à Richelieu de fonder à Madagascar une colonie française. Le cardinal permet, donne pour dix ans aux associés la concession de l'île ; et, par cette

prise de possession politique, fonde tous les droits ultérieurs de la France.

Les Français, dès 1643, construisent Fort-Dauphin et occupent divers points de la côte orientale. Ils avaient malheureusement à leur tête un mauvais administrateur, débauché, sectaire, plus soucieux de contrecarrer les catholiques que d'appuyer les efforts communs. En 1648, le calviniste Prony, disgracié, était remplacé par Etienne de Flacourt ; en même temps Saint Vincent-de-Paul acceptait pour ses fils le soin de la mission malgache.

MM. Nacquart et Gondrée, les deux envoyés du Saint, étaient dignes de lui ; mais la tâche imposée à leur zèle dépassait les forces humaines. L'ancien néophyte de Goa, Andriana Ramaka, était retombé dans l'idolâtrie ; il ne restait que des ruines de la chrétienté commencée trente ans auparavant par les Jésuites Portugais. Bientôt Gondrée mourait ; après quelques années d'un héroïque apostolat, M. Nacquart le suivait dans la tombe : il avait baptisé cinquante-deux Malgaches. Pour garder la grande île, Nacquart mourant laissait à Fort-Dauphin le Saint Sacrement. Il y demeura quatre ans sans ministres. En 1654, deux nouveaux Lazaristes débarquaient à Fort-Dau-



PLAN DE FORT DAUPHIN
Levé sur les lieux par le sieur de Flacourt gouverneur du dit fort.

phin ; l'un d'eux, M. Mounier, mourait peu après ; le second, M. Bourdaise, ne lui survivait que trois ans.

Renouvelée par le maréchal La Meilleraye, la concession coloniale ne prospérait guère.

En 1664, Colbert résolût de la relever. Il fit donner à Madagascar le nom d'Ile Dauphine, et, sur le sceau royal du conseil colonial, grava la devise : *France Orientale* (1). De nouveaux Lazaristes, conduits par MM. Estienne et Manié, accompagnaient les nombreux colons. Ils devaient se dévouer avec autant d'héroïsme, mais sans plus de succès que leurs devanciers. M. Estienne et deux de ses compagnons périssaient bientôt, tués par un chef malgache. Les Lazaristes, inaccessibles au découragement, envoyaient en 1664 six nouveaux prêtres à l'Ile Dauphine. Dix ans plus tard, les deux seuls survivants étaient rappelés en France. Madagascar, en vingt-cinq ans, avait coûté, aux Lazaristes dix-sept prêtres et dix frères. Quatre prêtres séculiers y avaient aussi succombé.

La société des Indes n'avait guère été plus heureuse que la mission catholique. Aussi, en 1670, elle restituait au roi cette colonie, dont elle n'avait rien tiré, et Louis XIV y envoyait, à la tête d'une flotte imposante, le lieutenant-général La Haye. Mais La Haye révolta par son despotisme Français et Malgaches, si bien qu'un jour, les indigènes exaspérés le bloquèrent dans Fort-Dauphin, et, la nuit de Noël 1672, massacrèrent presque tous les Français.

Ni Louis XIV, ni la régence n'eurent le loisir de

(1) LUDOVICI XIV, FRANCIÆ ET NAVARRÆ REGIS SIGILLUM AD USUM SUPREMI CONSILII GALLIÆ ORIENTALIS.

réparer ce triste échec. Faute de mieux cependant, et afin de maintenir nos droits devant l'Europe, un arrêt du conseil en 1686, et des édits royaux en 1720 et 1725, déclaraient Madagascar réunie à la couronne de France.



Panorama de Saint-Denis.

Au XVIII[e] siècle, les Betsimisaraka avaient constitué une monarchie puissante, grâce à leur chef Ratsimalako. Ce roi lègue aux Français, en 1750, l'île Sainte-Marie; sa fille, la reine Béty, épouse le caporal français Labigorne ; et le prince époux organise aussitôt un trafic très avantageux avec les deux îles de Bourbon et de France. Peu après, un aventurier polonais au service de la France, Beniowski, gagne si bien le cœur des chefs Betsimisaraka, qu'ils l'élisent *Ampanjakabé,* grand roi de leur nation. Beniowski nous aurait fait profiter de son influence, si la jalousie des colons de l'île de France n'avait entravé ses projets. Il s'offrit à divers

gouvernements européens ; aucun n'ayant voulu le seconder, il résolut de travailler pour son compte ; mais cette résolution envenima les anciennes querelles avec les agents français, et, en 1786, l'infortuné Beniowski tombait sous leurs balles.

L'évangélisation n'avait point gagné à ces crises violentes. Aussi, durant tout le XVIIIe siècle, en voit-on peu de traces. Des îles voisines, confiées à leurs soins, les Lazaristes veillaient cependant sur Madagascar, guettant l'occasion d'y rentrer. De loin en loin, un missionnaire partait, et, après quelques mois de séjour sur la grande terre, revenait à l'île de France, mourir de fièvre ou de poison. Louis XVI essaya en vain de relever la mission catholique. Les compagnons de Beniowski, tous assez mauvais sujets, songeaient plus à faire des esclaves que des chrétiens ; si bien qu'un missionnaire écrivait au ministre de la Marine : « Quant à la religion je n'y vois qu'un obstacle : l'inconduite de nos Français. »



Médaille de la colonie de Madagascar.

Le clergé de Bourbon voulait, en 1832, reprendre les projets apostoliques, ruinés par la tourmente révolutionnaire. Il lui semblait, avec raison, que la terre malgache avait trop bu de sang français, pour que la foi n'y fleurit pas un jour. Il ignorait que, sur les plateaux de l'Imerina, où le courage de nos prêtres n'avaient pu pénétrer, régnaient deux puissances maintenant coalisées : l'ambition hova et l'hérésie méthodiste.

CHAPITRE III

Radama I. (1815-1828).

L'ALLIANCE ANGLO-HOVA. — TENTATIVES APOSTOLIQUES SUR LA CÔTE OUEST



Femme Betsiléo.

A deux lieues de Tananarivo s'élève, près d'un petit lac, le côteau et le village de Merimanjaka, berceau de la monarchie hova. La reine Rafohy y mourut vers la moitié du XVIe siècle. Il était réservé à son treizième successeur, à la fin du siècle dernier, de réaliser, au profit de la race, les projets de conquêtes, rêvés par les rois ses aïeux.

Adrianampoinimerina, (le roi du centre de l'Imerina), roi d'Ambohimanga, mourait en 1810, déjà maître du pays des Betsileo et des Àntsianaka. Il laissait à son fils Radama le soin de parfaire l'unité Malgache. Pour y réussir, Radama avait besoin d'auxiliaires.

Or, l'Angleterre, à laquelle le traité de Paris, (1814), cédait l'île de France (Maurice) et ses dépendances, jetait précisément son dévolu sur Madagascar. Sir Robert Farquhar essaya d'abord de l'escamoter diplomatiquement, en la réclamant comme une dépen-

dance de Maurice. Ce tour hardi ayant été déjoué, Farquhar voulut du moins nous empêcher de garder ce qu'il n'avait pu prendre. Nos titres de possession lui eussent paru très bons, si nous les lui avions cédés ; entre nos mains ils perdaient toute valeur. Pratiquement du moins, l'Angleterre n'en tint plus aucun compte. Elle était résolue d'obtenir Madagascar de Radama lui-même.

La France aurait dû prendre alors un parti, et s'y tenir. Lancer les Malgaches contre l'envahisseur Hova, ce qui était facile ; l'attaquer elle-même, ce qui était plus franc ; l'acheter à prix d'or et en reconnaissant ses droits sur l'île entière, ce qui équivalait à renier les nôtres, et semblait du reste peu fier. La Restauration, trop occupée ailleurs, et à court d'argent, ne s'arrêta à aucun de ces partis. (1) L'Angleterre choisit le dernier. Ainsi, tandis que les Hova envahisseurs écrasaient impunément nos alliés, que Radama poussait l'insolence jusqu'à enjoindre à nos vaisseaux de s'éloigner de Madagascar, et jusqu'à chasser de Fort-Dauphin les Français qui le gardaient, Farquhar devenait l'intime allié du roi Hova. Trop habile pour envoyer, comme nous l'avions fait, des soldats et des colons mourir de fièvre sur les côtes, il faisait ouvrir à ses envoyés les portes mêmes de Tananarive. Chardenaux en 1816, Lesage en 1817, y étaient reçus avec honneur. Les deux frères du roi, Marotafika et Rahova, appelés à Maurice, étaient élevés aux frais de l'Angleterre. Le sergent Hastie les reconduisait

(1) La Restauration allait ajouter à la conquête de l'Algérie, celle de Madagascar, lorsque la révolution de juillet éclata.

ensuite chez leur frère, et, en diplomate consommé, obtenait de Radama deux traités fort avantageux.

Enfin, le 8 décembre 1820, le Reverend Jones, méthodiste de la *London Missionary Society,* ouvrait une école à Tananarive, et, dix ans plus tard, les Méthodistes comptaient dans l'Imerina trente-deux écoles et quatre mille élèves. (1) « *Illius religio cujus regio* » disait un vieil adage : un peuple doit embrasser la religion de ses maîtres. L'adage retourné est beaucoup plus vrai : un peuple appartient à celui qui y implante sa religion : « *Illius regio cujus religio.* » L'Angleterre fit, de cette seconde formule, son grand principe de conquête. Le protestantisme fut déchaîné à Madagascar ; et il faut reconnaître que, par son esprit de suite, par son habileté à profiter des occasions opportunes, par la coopération active de tous ses agents à la cause commune, l'Angleterre obtint plus, en quinze ans, que la France n'avait gagné en deux siècles.

Assurément les massacres de la Révolution, et les agitations de 1830, ne favorisaient guère l'apostolat catholique. Une espérance invincible ramenait pourtant nos prêtres à Madagascar. En 1831, alors que le gouvernement de Louis-Philippe, forcé d'éviter des complications lointaines, négligeait de revendiquer nos droits, et de venger notre pavillon insulté par les Hova ; alors qu'il faisait même évacuer Tintingue,

---

(1) Le nombre de leurs adhérents se serait alors élevé au chiffre de dix ou quinze mille. Il est juste de dire que ces chrétiens, ne connaissant pas le catholicisme, étaient dans une entière bonne foi. Cette bonne foi et la grâce du baptême expliquent leur vaillance durant la persécution exercée par Ranavalona I.

notre dernier poste sur la grande terre, un prêtre français, M. de Solages, préfet apostolique des Iles de la Mer du Sud, débarquait à Tamatave et s'acheminait vers Tananarive. L'arrivée de ce seul prêtre effraya les Méthodistes. Ils le peignirent à la Reine comme un sorcier dont la présence lui serait funeste. Ranavalona trompée le fit arrêter en route. Relégué dans une case à Andevorante, abandonné des Malgaches, M. de Solages mourut de fièvre et faim, le 8 décembre 1831. (1)

Ainsi, quand il ne restait plus rien de la France à Madagascar, nos missionnaires allaient y mourir. Leurs tombes, éparses sur la côte, sont les titres qui ont empêché nos droits d'être alors prescrits.

Radama avait trop favorisé les étrangers. Sa veuve Mavo, devenue la reine Ranavalona, résolut de s'en défaire au plus tôt. Le successeur officiel d'Hastie, Robert Lyall, fut indignement chassé. Le 18 juin 1835, presque tous les Anglais le suivaient en exil. Ranavalona était une vraie sauvage, défiante et cruelle. Exils, confiscations, massacres, tout lui servait d'instruments de règne. En 1845, elle prétendit soumettre les Européens au joug qui écrasait ses autres sujets. On lui répondit par la guerre. Le 15 juin 1845, Français

(1) Andevorante est bâti sur une lagune de sable, de deux cents mètres environ de largeur, bornée à l'Est par l'Océan Indien, à l'Ouest par un lac marécageux, affluent de l'Iaroka. — A cent cinquante mètres du village, à l'Est, on remarque une dune de sable ombragée d'arbustes épineux ; elle est à vingt mètres des derniers brisants. Quelques tombeaux de Betsimisaraka l'entourent : ils consistent en deux pirogues, s'emboîtant l'une dans l'autre, et renfermant le corps enveloppé de lambas. — C'est à cet endroit qu'est mort M. de Solages. Ses restes n'ont pu être retrouvés. Une croix, protégée par une palissade, rappelle seule la mémoire du martyr.

et Anglais, unis cette fois, bombardaient Tamatave; mais, trop peu nombreux, pour emporter cette place, ils avaient le tort de livrer un assaut téméraire. Ils furent repoussés, et dix-huit têtes de soldats couronnèrent les palissades. (1) Ranavalona et son peuple dansèrent de joie à la nouvelle de cet échec, et, de 1845 jusqu'en 1853, les ports hova furent fermés à l'Europe.



PANORAMA DE NOSSI-BÉ

Après la mort de M. de Solages, un prêtre qui l'avait accompagné à Bourbon, M. Dalmond, héritait de sa charge et de son zèle pour les Malgaches. L'accès de la capitale lui étant interdit, il dut se contenter d'évangéliser l'île Sainte-Marie et notre nouvelle possession de Nossi-bé. Mais il se rendit bientôt compte que des

(1) Elles y sont restées jusqu'en 1855. Portées alors à Sainte-Marie, elles ont reçu les honneurs de la sépulture chrétienne par les soins de deux missionnaires Jésuites.

efforts isolés n'aboutiraient à rien, et, qu'avant d'arrêter un plan de campagne, il fallait s'assurer des coopérateurs. M. Dalmond vint les chercher en France.

Ni les Lazaristes, ni les Pères du Saint-Cœur de Marie n'ayant pu accepter de le suivre, M. Dalmond se tourna vers la Compagnie de Jésus, à laquelle M. de Solages s'était adressé en vain, quatorze ans plus tôt. Les missions renaissantes de la Chine, de la Syrie et de l'Inde causaient des sacrifices déjà bien lourds aux provinces de France. Néanmoins le R. P. Maillard, Provincial de Lyon, consentit à s'occuper de Madagascar. Il écrivit à ses frères : « Que les braves qui se sentiraient quelque attrait pour cette nouvelle mission, y réfléchissent devant Dieu et devant leur conscience, et si, après avoir prié et consulté, ils sentent les mêmes désirs persévérer dans leurs cœurs, qu'ils nous en fassent part... Nous désignerons les trois ou quatre qui doivent, les premiers, porter le nom de Jésus au fond de ces terres inconnues ». Beaucoup s'offrirent ; six furent choisis. Avant-garde de nombreux apôtres, ils arrivaient à Bourbon en 1844. Plusieurs prêtres séculiers s'étaient unis à eux, entre autres : MM. Weber, Monnet et Richard. Pénétrer dans le royaume de Ranavalona restait encore impossible. Les petites îles du Nord-Ouest, et la côte Sud-Ouest de Madagascar étaient plus abordables. Aussi les missionnaires, s'étant partagés en deux groupes, attaquèrent ces deux points.

La baie de Saint-Augustin s'ouvre sur le canal de Mozambique, entre le 23° et le 24° de latitude Sud. Plusieurs villes l'avoisinent : deux rois régnaient sur

ce pays, divisé d'ailleurs en peuplades multiples, indépendantes et batailleuses, toutes Sakalaves.

Le 17 juin 1845, une corvette française amenait à Saint-Augustin M. Dalmond et trois missionnaires. La corvette était à peine signalée, qu'une nuée de pirogues venait à sa rencontre. Une d'elles l'aborde ; le chef qui la conduit saute par un sabord, et, suivi de sa bande, il se campe hardiment devant les Robes-Noires. « Es-tu ami ou ennemi ? » demande-t-il. — « Ami. » — Il rit alors, et avec affection : « Tu viens de loin ? » — « De très loin. » — « Pourquoi ? » — « Pour vous faire du bien, pour vous instruire, vous enseigner à prier Dieu. » — Le sauvage regarde le Ciel et répond : « C'est juste, c'est bien ; si vous entrez dans la grande terre, nous serons tous contents. »

Sur la plage où ils débarquent, les Missionnaires aperçoivent une grande croix, abritant une ancienne tombe. Ils la saluent comme un heureux présage. Les premières entrevues furent encourageantes. Les Sakalaves se montraient curieux et familiers. Les villages visités demandaient avec instance qu'on s'établît chez eux. Ils concluaient avec les nouveaux venus la grande alliance du *fatidra,* qui rend frères de sang.

Tout allait donc pour le mieux, quand un baleinier battant pavillon américain, mais venant de Maurice, aborde à Saint-Augustin. Sachant les missionnaires dans le voisinage, des passagers du baleinier réunissent les Malgaches en un *Kabary* mystérieux, où beaucoup de présents sont distribués. — Des calomnies le furent sans doute aussi, car l'esprit des Malgaches

parut dès lors changé. « Comment, disaient-ils aux missionnaires, vous venez nous tuer, nous livrer aux Hova ? vous êtes des sorciers ? » — Et ils ajoutaient ce refrain si souvent répété plus tard à Tananarive : « Nous savons à présent que les Français sont de petites gens. Les Anglais seuls peuvent nous défendre. Il n'y a de bon que ce qui vient de Maurice. »

Grâce à la calomnie, les hérétiques hollandais et anglais avaient, au XVIe siècle, contribué à la ruine des chrétientés du Japon. De notre temps, à Madagascar, les Méthodistes ont souvent manié cette arme : nulle part elle ne fut plus meurtrière qu'à Saint-Augustin.

Des chefs qui les avaient accueillis, un seul consentit à recevoir les Français. Son peuple fut quelque temps attentif aux instructions des blancs, et, malgré son inconstance, on commençait à le gagner, quand les faux bruits semés à Saint-Augustin arrivèrent jusqu'à lui. La défiance alors, une invincible défiance de sauvage succéda à la sympathie des premiers jours. Les enfants fuyaient à l'approche des prêtres, les hommes leur montaient la pointe de leurs sagaies. La charité la plus dévouée ne pouvait plus rien sur ces esprits prévenus. Vers le 15 septembre, un vieil indigène très considéré dans le pays, demanda le baptême avant de mourir. Mais une terreur folle liguait les autres contre la mission. Le 23 septembre, l'ordre de partir est signifié à M. Dalmond. Le 28, six cents guerriers se jettent sur sa case et la détruisent. Après trois mois d'essais douloureux, les missionnaires abandonnaient Saint-Augustin.

Il ne leur restait plus qu'à concentrer leurs efforts sur Nossi-bé et les petites îles du Nord-Ouest.

Mayotte était le poste le plus difficile. L'hostilité des Arabes et des Malgaches, des malentendus de diverses sortes avaient contraint plusieurs prêtres de fuir cette île. Un des Jésuites qui revenaient de Saint-Augustin s'y établit en 1847. Il resta deux ans sur l'îlot abrupt de Zaozy, aidant les sœurs de l'hôpital à soigner nos soldats dévorés par la fièvre.

Nossi-bé semblait offrir plus d'espérances que Mayotte : six Jésuites furent chargés de fonder un poste à Tafondro. Tsimandroho, chef de ce village, les accueillit avec bonheur. Lui-même, le dimanche, une clochette à la main, convoquait son peuple pour la messe. « A l'église ! criait-il de sa voix souvent avinée ; ceux qui n'y vont pas sont des empoisonneurs. » Sa bonne volonté et celle de ses sujets se bornaient du reste à ces marques de bienveillance. De là à réformer tant soit peu sa vie, il y avait loin. Aussi le seul espoir de la mission reposait-il sur les écoles qui, en 1847, comptaient déjà soixante enfants.

En 1848, une effrayante révolte de Sakalaves ruinait les établissements de Nossi-bé, et un cyclone abattait ce qu'avaient respecté les sauvages. Les deuils s'ajoutaient aux fléaux pour désoler les missionnaires. Le 22 septembre 1847, M. Dalmond, l'héroïque Préfet Apostolique, mourait à Sainte-Marie de Madagascar, avant d'avoir reçu les bulles de Vicaire Apostolique que lui envoyait Pie IX. M. Monnet, appelé à le remplacer, avait été sacré à Paris le 5 novembre 1848. Il venait de débarquer à Mayotte, quand la fièvre l'emporta, le 30 novembre 1849.

L'année suivante, en 1850, les deux préfectures apostoliques de Madagascar et des îles étaient exclusivement confiées à la Compagnie de Jésus.

L'apostolat des petites îles fut aussitôt repris avec vigueur. Nous n'en dirons pas l'histoire. Généreusement soutenue par le gouvernement français, la Mission Catholique multipliait ses écoles, organisait même des villages chrétiens à Nossi-bé et à Sainte-Marie. Elle y fit un grand bien acheté par de grandes douleurs. Mais Madagascar restait le terme aimé vers lequel tous aspiraient.

Dans son impatience d'y pénétrer, le Supérieur de la Mission résolut même, en 1853, de tenter un nouvel essai chez les Sakalaves de la côte Ouest. Autour de la baie de Baly, s'étendait un territoire gouverné par plusieurs chefs. Le plus puissant, Raboky, aimait les Français. Le 5 août 1853, deux missionnaires s'établirent sur ses terres. Ils y restèrent six ans. Protégés tant que vécut Raboky, plus exposés ensuite, ils obtinrent du reste très peu de ces peuplades cruelles.

En 1859, il fallut abandonner Baly. Mais de grands événements s'étaient passés à Madagascar, et Tananarive allait bientôt s'ouvrir aux Catholiques.



Palais de Radama Ier à Soanierana.

CHAPITRE IV

Ranavalona I. (1828-1861)

LA TERREUR ROUGE.



La reine de Mohéli.

Ranavalona avait chassé de son royaume les Européens. Deux Français cependant s'y étaient maintenus : MM. de Lastelle et Laborde. M. de Lastelle, ancien capitaine marchand de Saint-Malo, habitait Tamatave depuis 1825. Il y avait fondé de grands établissements, et il les gérait de compte à demi avec la reine. En 1831, M. Laborde, revenant de l'Inde, échouait sur les récifs de Matitanana, près de Mahéla. Séduit par ses qualités exceptionnelles, M. de Lastelle l'avait envoyé à Ranavalona à titre d'ingénieur universel, et la reine profitait trop de ses services pour consentir à le comprendre dans ses proscriptions.

Il était réservé à ces deux hommes, aidés d'un troisième Français, M. Lambert, d'introduire le catholicisme chez les Hova. Voici dans quelles circonstances.

La reine Ranavalona poursuivait, en 1855, le

cours de ses cruautés, inspirée surtout par son ministre et favori Rainijohary. (1) Son fils unique, Rakoto, prince aimable, raffolant de civilisation européenne, instruit que des missionnaires catholiques résidaient à Baly, avait envoyé six de ses serviteurs les saluer en son nom. Le message était difficile à porter, car les Sakalaves combattaient alors les Hova, et Ranavalona, excitée par les Méthodistes contre la mission de Baly, cherchait à la détruire. Les envoyés de Rakoto évitèrent les gens de la reine, mais, pris par les Sakalaves, ils furent vendus comme esclaves à des marchands arabes. Les Jésuites de Baly, informés de leur mésaventure, purent, par bonheur, en racheter cinq. Après un long séjour à Bourbon, ces cinq Hova étaient baptisés et renvoyés à Rakoto.

Ces événements avaient appris aux Jésuites les bonnes dispositions du prince royal. Depuis qu'il les connaissait, le P. Finaz, préfet apostolique des Petites-Iles, ne formait plus qu'un projet : monter à Tananarive. Ayant appris que la reine autorisait précisément M. Lambert à s'y rendre avec un secrétaire, le Jésuite s'offrit à l'accompagner. Il jouait bien gros jeu, mais il voulait à tout prix pénétrer dans la place.

Le 15 Juin 1855, fête du Sacré-Cœur, le prince Rakoto et le missionnaire avaient leur première entrevue. Le 16, Ranavalona, parée avec ce luxe imposant qu'elle aimait, donnait, du haut de son balcon, audience

---

(1) La veuve de Radama avait épousé successivement et choisi pour chefs de l'armée : Rainimahary, Andriamihaja, Rainiharo, Rainijohary. — Rainiharo est le père des deux ministres Rainivoninahitriony et Rainilaiarivony, les vrais maîtres de Madagascar depuis trentre-trois ans.

aux deux Français. Les jours suivants ils assistaient à d'interminables fêtes célébrées en leur honneur : combats de taureaux, revues, danses, festins dignes d'être contés par Hérodote : où, pendant plus de dix heures, les convives voyaient avec épouvante défiler devant eux deux cents plats.

Le 8 Juillet, une fête plus auguste était célébrée en secret. En présence du prince Rakoto, de MM. Lambert et Laborde, le P. Finaz disait la Sainte Messe, la première Messe catholique qu'ait entendue Tananarive. Enfin le 13 Juillet, M. Lambert partait, mais il partait seul ; la reine gardait son secrétaire, le P. Finaz.



Ranavalona I en voyage précédée du prince Rakoto.

Les fêtes dont on les accablait, n'avaient pas réussi à cacher aux Français l'affreuse misère du peuple Malgache. De tout temps Madagascar avait souffert de l'emploi du *tanghen*, sorte de jugement de Dieu par le poison, usité chez tous les peuples de l'Afrique australe. Rana-

valona y soumettait des districts entiers. Aussi, désespérés, le prince Rakoto et les principaux chefs avaient supplié M. Lambert d'intercéder en leur faveur auprès de Napoléon III. « Non, disaient les chefs Hova dans une adresse à l'Empereur, il n'est pas possible que votre Majesté repousse les prières qui lui sont faites en faveur de Madagascar, lorsqu'Elle apprendra tous les maux qui désolent ce malheureux pays, la multitude de personnes assassinées chaque jour, de femmes et d'enfants vendus en esclavages. Il semble qu'on n'ait en vue que de dépouiller le peuple Malgache et de faire mourir de faim ceux qu'aura épargnés la sagaie ou le poison. Secourez-nous donc, Sire ! »

En attendant la réponse impériale, Rakoto usait de son crédit pour sauver quelques malheureux. Le missionnaire Jésuite l'aidait discrètement, et, par ses services, essayait d'apprivoiser Ranavalona. Un jour, au champ de Mars de Mahamasina, devant tout Tananarive réuni, le Père Finaz fit monter un ballon. Ce fut, sans conteste, son plus grand succès. Ranavalona, au comble de l'admiration, se tenait la tête des deux mains. Rakoto triomphant criait : « Eh bien ! que ceux qui ne croient pas aux blancs regardent donc ! »

Ranavalona se permettait des jeux moins innocents. Elle condamnait des malheureux à périr lentement enterrés jusqu'au cou, d'autres à mourir sous l'eau bouillante dont leurs parents devaient les inonder. La Reine s'acharnait surtout contre les *Priants*, anciens chrétiens protestants. On les précipitait, cousus dans une natte, du rocher d'Amparinana, voisin du Palais-Royal. Des coups de sagaie ou de massue les

achevaient. Rakoto, impuissant à guérir tant de maux, n'espérait plus qu'en la France.

M. Lambert était arrivé à Paris, persuadé que l'empereur s'empresserait de répondre à la prière du prince Hova. L'occasion était si belle d'en finir avec la question Malgache ! L'humanité seule, semblait-il, obligeait Napoléon III de secourir ce peuple qui l'appelait. Mais il allait perdre cette occasion, comme,



Panorama de Tananarive.

en 1860, après les massacres de Damas, il perdit l'occasion de châtier les Druses, et de conquérir la Syrie. Napoléon écouta, indifférent, les propositions de Rakoto, et, avant d'agir, il voulut obtenir l'agrément de l'Angleterre.

M. Lambert, chargé de plaider à Londres la cause de Madagascar, exposa avec chaleur les avantages de cette colonie. Le ministre anglais, lord Clarendon,

prit bonne note de ces renseignements, riant sans doute de la naïve confiance de son interlocuteur. Ensuite il s'opposa, bien entendu, soit à un protectorat français, soit à un protectorat franco-anglais, et, afin d'enrayer à Madagascar, sinon de supplanter l'influence française et catholique, il dépêcha à Tananarive le ministre méthodiste William Ellis.

Lord Clarendon avait agi en diplomate habile. Ellis prédicant sans foi, allait montrer dans l'accomplissement de sa mission une absence de scrupules et de conscience qui l'ont fait mépriser de ses auxiliaires eux-mêmes, et dont il doit porter seul la responsabilité.

Déjà les Méthodistes épouvantés de savoir deux français à Tananarive, avaient fait dire à Ranavalona de se défier d'eux, que les Anglais étaient ses seuls amis. Ils voulaient surtout empêcher M. Lambert de revenir à la cour. Afin d'y réussir, Ellis n'hésita point à le dénoncer à la reine comme un traître, qui vendait Madagascar à la France. Il accusa Rakoto lui-même, au risque de le faire exécuter. « Tout le voyage d'Ellis, a écrit Mme Ida Pfeiffer, touriste protestante alors à Madagascar, n'a été qu'un tissu de de faussetés. » Ranavalona comprit elle même que tant d'empressement à nuire ne pouvait être désintéressé. Après un mois de séjour à Tananarive, Ellis fut congédié.

Tandis qu'il quittait piteusement la cour, (octobre 1856), trois autres Français y étaient appelés. Un cancer, en effet, avait dévoré le nez de Rainimamonja, frère du ministre Rainijohary. La reine cherchait en vain, depuis longtemps, un chirurgien capable d'opérer

le malade. Le P. Jouen, préfet apostolique de Madagascar, venait heureusement d'en trouver un, le docteur Milhet-Fontarabie ; et celui-ci, ayant besoin d'aides, le P. Jouen et un autre Jésuite sollicitèrent ce rôle. En conséquence, Ranavalona recevait, le 30 octobre 1856, les trois opérateurs.

Grâce à Dieu, l'opération de rhinoplastie réussit à merveille, et d'autres cures, opérées par le docteur Milhet, achevèrent de lui concilier les esprits. Les missionnaires, profitant des bonnes dispositions de Ranavalona, essayèrent de la rendre plus humaine ; ils lui conseillèrent de bâtir un hôpital, et s'offrirent à lui procurer un médecin et des sœurs. La reine souriait à ce langage charitable, si nouveau pour elle, si différent de celui que lui avait tenu Ellis ; mais dominée par son mauvais génie, le ministre Rainijohary, elle n'en rendait pas moins l'année 1857 la plus sanglante de son horrible règne.

« Je ne saurais mieux comparer l'état actuel du royaume, écrivait le P. Finaz, qu'à notre règne de la Terreur, mais de cette terreur de 93, qui ôtait jusqu'au courage du désespoir, jusqu'à l'idée de se soustraire à cette terrible situation. On n'ose sortir, de crainte de ne plus rentrer chez soi ; on n'ose rester, parce qu'au moment où l'on s'y attend le moins, on est tiré de sa maison pour être conduit au supplice. » Chaque jour amenait de nouvelles condamnations. La reine jugeait pourtant que l'œuvre de mort marchait trop lentement. Le 12 Mars, elle rassemble ses sujets, les accuse de ne pas assez se dénoncer, et leur donne un mois pour le faire impunément. Le *tanghen*

devait être administré aux villages où personne ne se dénoncerait.

Par crainte d'un pire malheur, quatorze cent quarante-cinq malheureux s'accusent de crimes imaginaires. Ranavalona n'est pas satisfaite. Elle accorde encore quinze jours de délai. Enfin, le 26 Avril, la sentence est prononcée. Beaucoup d'accusés avaient déjà péri. Deux cent dix-huit voient leurs biens confisqués ; mille deux cent trente-sept sont condamnés aux fers, tandis que cinq mille femmes ou enfants sont réduits en esclavage. Pendant dix jours, les forgerons de Tananarive, réunis sur la place, rivaient les fers de ces infortunés. Quatorze Hova furent aussi brûlés vifs, et soixante-cinq égorgés. (1)



M. Lambert.

Au cours de ces désolations, on apprit le retour de M. Lambert. Tous le reçurent en triomphe : la reine, à cause des présents qu'il portait, Rakoto et ses amis, parce qu'ils en attendaient le salut. Quand ils surent que l'Empereur les abandonnait, leur consternation fut profonde. Mais le prince et ses partisans se décidèrent alors à agir par eux-

(1). En 1837, sept mille hommes, pris dans un infâme guet-apens, avaient été massacrés par ordre de la reine ; onze mille femmes et vieillards avaient été vendus comme esclaves.

En 1839, nouvelle boucherie, plus horrible encore. Elle dura huit jours. Vingt-cinq mille hommes furent égorgés, seize mille réduits en esclavage.

mêmes. De concert avec les Priants, et avec MM. Lambert et Laborde, Rakoto forme le projet d'écarter Rainijohary, et d'imposer à la reine une politique plus humaine. Ce coup d'État aurait sans doute réussi pacifiquement, sans l'inexplicable intervention d'un Méthodiste.

Pour être à même de mieux surveiller les actes de M. Lambert, le Rév. Lebrun s'était rendu à Tamatave, et, de là, ayant eu vent des complots des Priants, il leur avait écrit de bien prendre garde à ce qu'ils faisaient. « Vous êtes des protestants, mandait-il ; votre travail n'aboutira qu'à établir le catholicisme. » Cet avertissement n'ayant rien arrêté, le Rév. Lebrun recourut à la dénonciation. Le 29 Juin, un Hova protestant, ancien chef des écoles méthodistes, se rend chez Rainijohary, et lui révèle le complot, en le dénaturant. La reine, effrayée, fait traquer les Priants : on met à mort ceux qu'on découvre. Il était dangereux de tuer aussi les Européens : on les exile. Puis la vieille reine Ranavalona, délivrée de témoins gênants, se livre de plus belle à ses goûts de massacres ; ce qui n'empêchait pas son cortège de chanteuses de la suivre dans ses courses, en chantant derrière elle : « *E, e, e, Tsara Andriana.* Eh ! eh ! eh ! que nous avons une bonne reine ! »

Le 16 Août 1861, après une tranquille agonie, Ranavalona expirait. Elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans, et avait régné trente-trois ans. Plus de deux cent mille Hova avaient péri sous son règne. A sa mort, des affidés de Rainijohary voulaient tuer le prince royal. On les prévint, et le peuple, par des cris de joie frénétiques, acclama Rakoto sous le nom de Radama II.

CHAPITRE V

Radama II. (1861-1863)

ESPÉRANCES ET DÉSILLUSIONS


Le roi Radama II.
(Photographie du P. Roblet).

Le nouveau roi devait évidemment réagir contre la politique de sa mère. Mais toute réaction, sous peine de devenir meurtrière, doit être conduite avec ménagement. Il y faut les soins qu'on donne à une convalescence.

Du jour au lendemain Radama, engoué de civilisation européenne, voulut faire prévaloir à Madagascar ces étrangers qu'on en avait bannis. Afin de faciliter leur entrée, il abolit les droits de douane, il leur donne les postes influents, et tient à distance ces sujets Hova, même ses ministres (1).

(1) Avant Radama II, le ministre portait simplement le titre de commandant en chef de l'armée. Radama II institua plusieurs ministères, et mit à leur tête, un premier ministre. De 1863 à nos jours, le premier Ministre sera ministre unique et tout puissant. En 1881, Rainilaiarivony s'est bien donné quelques collègues, nommés *chargés d'affaires*, mais ils restent ses serviteurs et ses créatures. Il s'intitule actuellement *premier ministre et commandant en chef de l'armee.*

Radama I avait organisé une armée hyperboliquement appelée *foloalindahy*, les cent mille hommes. Elle en comptait alors près de vingt mille. Radama II renvoie tous les soldats dans leurs foyers.

Ses amis exilés furent naturellement les premiers rappelés. Le 12 Octobre 1861, MM. Laborde et Lambert, les Pères Jouen et Weber reparaissaient à Tananarive. Au Préfet Apostolique, qui lui demandait l'autorisation de prêcher ouvertement l'Evangile : « Mon autorisation, répondait Radama, vous n'en avez pas besoin. Enseignez à mes sujets la religion catholique. C'est le plus ardent de mes vœux. Non seulement je vous le permets, mais je vous l'ordonne, autant que je le puis. Allez, instruisez, prêchez, enseignez, non seulement à Tananarive, mais dans tout le royaume. Je n'ai qu'un désir, c'est que le flambeau de la vérité et de la civilisation brille aux yeux de tout mon peuple. »

Radama exprimait les mêmes dispositions dans une lettre touchante adressée à Pie IX. « Je n'ai qu'un désir, Très Saint Père, assurait le roi ; c'est de voir mon peuple heureux et civilisé. Pensant que le meilleur moyen d'atteindre ce but était de le faire instruire dans la religion chrétienne, j'ai appelé des missionnaires. »

De telles déclarations donnaient à la mission catholique une liberté dont il était prudent de profiter sans retard. La protection de Radama facilita l'acquisition de vastes terrains, sur lesquels s'élevèrent bientôt trois chapelles catholiques et deux écoles de sœurs. La mission catholique était dès lors fondée à Tananarive. Mais les Méthodistes de Tamatave et de

Maurice avaient appris avec terreur le succès du catholicisme et de la cause Française. Pour l'arrêter, Ellis arrive à Madagascar, avec un nombreux cortège d'agents, une imprimerie, des livres et une allocation annuelle de trois cent mille francs, fournie par la société des missionnaires de Londres. A ces secours ordinaires, le gouvernement anglais ajoutait un appoint extraordinaire de un million trois cent mille francs. Ellis d'ailleurs retrouvait à Madagascar un parti ami, le parti protestant si puissamment organisé jadis sous le règne de Radama I. Même en ne luttant qu'à armes loyales, il était donc humainement le plus fort.


Le Révérend William Ellis.

Le roi, seul appui de la mission catholique, était un appui chancelant. Personne n'avait eu sur lui plus d'influence que M. Laborde. C'est aux leçons de ce Français que Radama devait la loyauté généreuse de son caractère, si opposée à la défiance de ses compatriotes. M. Laborde venait malheureusement de passer cinq ans en exil. Livré à lui-même et à de tristes influences, Radama avait senti le Hova se réveiller en lui. Il s'était abandonné à des habitudes de débauche que rien ne devait plus corriger. A l'insouciance sceptique, causée en lui

par la volupté, ce pauvre prince joignait un optimisme entêté et naïf. Il ouvrait les bras à tous, indistinctement, à Ellis comme aux catholiques. Ainsi sa bonté même le perdait, et l'abîme où il descendait, sans le voir, se creusait chaque jour plus profond.

Tout cependant était encore à l'espérance, lorsque, le 23 septembre 1862, Radama II fut solennellement couronné à Tananarive. L'Angleterre et la France s'étaient fait représenter à cette fête ; deux cent mille Hova y acclamèrent leur jeune roi de leurs *hobys* enthousiastes. Pie IX lui adressait un bref paternel. Avant l'intronisation officielle accomplie au Mahamasina, Radama avait voulu être couronné par un prêtre catholique. Le matin, en grand secret, la Reine et lui assistaient à la Messe célébrée par le Préfet apostolique : la couronne royale reposait sur l'autel. La messe achevée, le Père Jouen bénit la couronne, et, la plaçant sur la tête de Radama : « Sire, lui dit-il, très ému, c'est au nom de Dieu que je vous couronne. Régnez longtemps pour la gloire de votre nom et pour le bonheur de votre peuple. » (1)

Peu de jours auparavant, le roi et la reine s'étaient rendus en grande pompe à la Messe célébrée dans l'église catholique, alors simple case, ornée, pour tout autel, d'une planche montée sur deux tréteaux. Cette démarche, fort remarquée, avait contrarié les Métho-

---

(1) M. Laborde, d'accord avec le Roi, avait même inscrit au programme des fêtes du couronnement, une messe catholique célébrée solennellement sur l'estrade du Mahamasina, en présence de tout le peuple. Ellis, l'ayant appris, s'en plaignit si vivement au Roi, qu'on dût supprimer cette partie de la fête. « J'ai eu, disait Radama à M. Laborde, après cette démarche, j'ai eu une preuve de plus du méchant cœur de ce protestant ; c'est un mauvais homme. »

distes, en même temps que les traités passés avec la France avaient irrité les Hova. Ceux-ci, toujours défiants envers l'étranger, ne devaient jamais pardonner à Radama la signature d'une charte accordée à M. Lambert dès 1855, ratifiée en 1862. Cette charte cédait au Français, moyennant un dixième du revenu, les terrains vagues qu'il choisirait, deux ports et toutes les mines de l'île : c'était presque tout le pays.

Ellis sut grouper tous les mécontents, et les faire servir à ses desseins. Une guerre sourde, guerre de calomnies, fut déclarée par lui, aux catholiques d'abord, puis au roi. Sur un mot d'ordre, bientôt répandu, les Méthodistes sont partout reçus en triomphe dès qu'ils arrivent. On se tait sur le passage des Pères. A tout propos Ellis ameute ses gens contre la mission. Par exemple, un enfant de famille princière adopté par Radama, avait été confié autrefois au Père Jouen. Raphaël Ratahiry, placé provisoirement à l'école protestante, en fut naturellement retiré dès qu'on ouvrit à Tananarive une école catholique. A cette nouvelle, Ellis cria au vol et à l'enlèvement. Il se plaignit amèrement au général anglais et au commandant français, venus à Madagascar à l'occasion du couronnement. Ces officiers eurent le bon sens de renvoyer l'intolérant ministre à la Reine, laquelle déclara fermement qu'elle élèverait ses enfants comme bon lui semblerait.

Londres avait accordé aux Indépendants 250,000 fr. d'appoint supplémentaire pour construction d'églises. Des temples avaient, par suite, été bâtis. Ellis y prêchait d'invraisemblables discours. « La meilleure reli-

gion, dit-il un jour, (1) est celle de l'Angleterre. En voici la raison : Jésus-Christ est né en Angleterre. C'est là qu'il a vécu, qu'il a prêché et fondé son



Une maison à Tananarive.

Église. Bien des fois les Français ont cherché à l'attirer en France. Mais il n'a jamais voulu y aller. Voilà pourquoi notre religion est la meilleure. »

Le roi ne voyait pas quels pièges lui tendait le

(1) D'après le témoignage du consul anglais Packenham.

méthodisme, uni à l'ancien parti de sa mère Ranavalona. Il affectait de plus en plus un libéralisme déconcertant ; de plus en plus aussi il perdait toute pudeur. Le P. Jouen, Préfet apostolique, ne manquait aucune occasion de l'avertir librement. Radama écoutait, mais ne s'amendait point. Aussi quand il entendait vanter les brillantes réformes du roi, le P. Jouen hochait-il tristement la tête en répétant : *« Nisi Dominus œdificet domum, in vanum laborant qui œdificant eam.* »

Un seul homme aurait pu sauver Radama II, en lui accordant une escorte de soldats français, et en dirigeant, par de sages conseils, sa politique inexpérimentée, c'était Napoléon III. Mais l'Empereur, nous l'avons dit, dédaignait Madagascar.

L'ancien ministre de Ranavalona, Rainijohary, était à la tête des mécontents malgaches. Les deux fils de Rainiharo, Rainivoninahitriniony et Rainilaiarivony partageaient sa colère. Ils en voulaient spécialement aux *Menamasso*, mignons de Radama, tout puissants sur son esprit, mais très justement détestés du peuple. Ellis, dans l'ombre, attisait ces haines ; au commencement de mai 1863, elles éclatèrent. Des bruits circulent, annonçant que Ranavalona est revenue du pays des morts, qu'on l'a vue, que les ancêtres déclarent Radama indigne et déchu. Six mille soldats entrent à Tananarive, prêts à agir. On demande au roi de sacrifier les Menamasso à la colère publique. Radama refuse. Le premier ministre fait massacrer ceux qu'il découvre. On cerne le palais royal, les derniers favoris sont pris et tués par la foule. Enfin, le 12 mai, Rainivoninahitriniony pénètre chez le roi. Douze hommes

arrachent cet infortuné prince d'auprès de la reine affolée. Ils le foulent aux pieds et l'étouffent avec un lamba de soie rouge ; puis ils annoncent au peuple que le roi s'est suicidé.

Ellis triomphait ! (1) Pendant l'odieuse tragédie, il était resté, de sa maison voisine du palais, en communication constante avec les révoltés. Radama était accusé d'avoir vendu son pays à la France : dès lors son meurtre devenait juste. Dans la nuit du 12 au 13, un cortège de deux mille guerriers portaient son cadavre à Ilafy à deux lieues de Tananarive, en dehors du tombeau des rois. On interdisait à tous de prendre son deuil et même de le nommer. Depuis lors, le nom de Radama ne figure plus sur la liste des rois, le chant de son air est proscrit ; son souvenir reste pour le Malgache l'objet d'un effroi superstitieux. A ses yeux, c'est le prince qui a livré aux étrangers la terre des ancêtres. Son vrai crime, ce qui l'a fait mourir, c'est d'avoir trop aimé la France.

« Son règne, a écrit un auteur protestant, le R. Sibree, laissait tellement à désirer, que, s'il eût duré plus longtemps, il aurait porté aux espérances de la vraie religion (méthodiste) un tort plus grand que la persécution violente des années précédentes. »

De cœur, Radama était catholique. Espérons qu'aux yeux de Dieu sa mort a expié les fautes de sa vie !

Rakotond Radama

Fac simile d'une signature du roi Radama.

(1) Le consul anglais Packenham disait au P. Roblet : « Je n'ai pas prétendu qu'Ellis ait tué Radama. J'ai soutenu que, sans Ellis, on ne l'aurait pas tué. »

CHAPITRE VI

Rasoherina (1863-1868).

LE TRAITÉ ANGLAIS DE 1865

Radama avait été tué à dix heures du matin ; le soir, à quatre heures, sa veuve Rabodo était proclamée reine, sous le nom de Rasoherina.



M. Jean Laborde.
(Photographie du P. Roblet).

A la stupéfaction du premier moment, succédait parmi le peuple une sourde irritation, qui se traduisit bientôt par des révoltes ouvertes. Le bruit s'accréditait que Radama était seulement séquestré, et des bandes s'armaient pour le délivrer.

Le ministre Rainivoninahitriniony étouffa la sédition dans le sang. Ennemi juré des Français, l'homme, au contraire, d'Ellis, Rainivoninahitriniony meurtrier de

Radama s'était imposé comme époux à la reine. Vrai maire du palais, souvent ivre, toujours cupide, il était la terreur de la cour et de Rasoherina elle-même.

Le premier acte de son gouvernement avait été d'ordonner la révision des traités signés par Radama avec l'Angleterre et la France, les Hova se réservant le droit de les refuser. Cet acte était d'autant plus grave, que, sur ces entrefaites, le commandant Dupré revenait de France rapportant le traité signé par l'Empereur, et que M. Lambert débarquait à Tamatave les nombreuses escouades d'ingénieurs et d'ouvriers chargés d'exploiter les terres concédées par la charte.

D'elle-même, Rasoherina n'aurait point fait cet affront à la France qu'elle aimait ; son ministre seul, inspiré par Ellis, en était responsable. La France cependant ne pouvait l'endurer. Elle devait exiger le respect d'un traité dûment signé, ou déclarer la guerre. On l'entendait ainsi à Tananarive. Aussi pendant ces négociations, (août 1863), la position des missionnaires catholiques dans la capitale était-elle peu rassurante. A tout instant le bruit courait qu'on venait les massacrer. Il était vraisemblable, car le premier ministre avait déclaré, qu'au premier coup de canon tiré à Tamatave, les têtes des Français de Tananarive tomberaient. Néanmoins à ceux qui les engageaient à partir, « Nous sommes des sentinelles avancées, répondaient les missionnaires ; il ne nous est pas permis de quitter notre poste » ; et Pères et Sœurs se déclarèrent prêts à mourir.

De l'aveu du consul anglais de Tamatave, M. Packenham, le Rév. Ellis était le mauvais génie qui souf-

flait la guerre à la cour d'Imerina et qui essayait même de lancer les esclaves contre les missionnaires. Génie habile, du reste, il avait bien calculé lorsqu'il assurait aux Hova qu'ils pouvaient insulter la France impunément. Le 17 août 1863, l'ultimatum français était en effet rejeté. Le commandant Dupré allait, pensait-on, bombarder immédiatement Tamatave. Il n'en fit rien ; il attendait des ordres de Paris. En attendant, la diplomatie Hova trouvait un biais pour nous jouer. Afin de prolonger les négociations, elle députait une ambassade en Angleterre et en France. A Londres l'ambassade mit secrètement Madagascar sous le protectorat anglais. A Paris l'Empereur ne voulut point la recevoir, et refusa de traiter tant qu'une indemnité ne serait pas payée à M. Lambert, en échange de sa charte.

Les Hova avaient du moins obtenu ce qu'ils voulaient : l'annulation du traité de 1861, et le retrait de leur parole engagée par Radama. Restait bien l'indemnité pécuniaire : mais ils comptaient sur leur habileté pour en éluder le paiement.

Enhardi par ce premier succès, Ellis voulut faire un pas de plus. Sous Radama, la cour avait failli devenir catholique et française : le catholicisme du moins était respecté à l'égal du méthodisme. Le ministre ne se contentait pas de la liberté et de la tolérance. Il lui fallait l'omnipotence ; afin de l'obtenir, Ellis, ministre indépendant, résolut d'établir à Madagascar une Église d'État. Il était assez piquant, il faut l'avouer, de voir une église établie fondée par un indépendant : mais qu'importait la logique à ce scep-

tique ? Rasoherina aimait les catholiques : on ne pouvait compter encore sur elle pour devenir la papesse de l'église Malgache. — En attendant mieux, Rainivoninahitriniony fut gagné. Au mois de novembre 1863, il se déclara méthodiste, et, en sa qualité de chef de l'armée, il défendit à tout soldat d'embrasser la religion des Français.


La Reine Rasoherina.
(Photographie du P. Roblet).

N'aurait-elle fait, durant ces douloureuses années, que garder invinciblement son poste, la Mission catholique aurait bien mérité du catholicisme et de la France. Menacés, appauvris, humiliés, les Jésuites et les Sœurs de Saint Joseph durent avoir souvent la tentation de céder à l'orage et de se replier sur la côte : ils eussent, en se retirant, ruiné l'influence française à Tananarive. Aussi aucune menace et aucun conseil ne purent-ils les décider à s'éloigner. Le 30 août 1863, au couronnement de Rasoherina, sept Jésuites et trois Sœurs étaient près d'elle sur l'estrade du Mahamasina, à côté de la famille royale ; trois méthodistes s'y tenaient aussi. En dépit des rumeurs répandues par ces derniers, les vingt mille Hova présents pouvaient se rendre compte que les Français comptaient encore pour quelque chose.

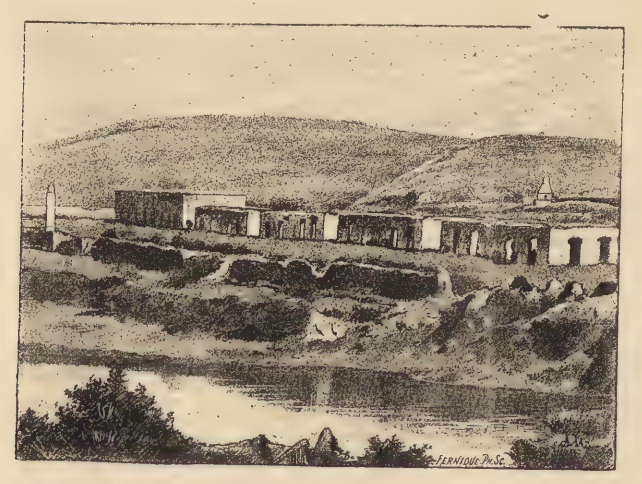
La Mission ne se contentait pas de garder ses

positions : elle gagnait du terrain. En 1863, de nombreux adultes se faisaient baptiser ; toutes les œuvres prospéraient. Le 2 juin 1864, deux mille personnes assistaient à une solennelle consécration du pays au Sacré Cœur ; trois à quatre cents chrétiens se pressaient, chaque vendredi, dans la chapelle où le Saint Sacrement était exposé. On inaugurait les sonneries de l'Angelus ; on habituait les chrétiens à s'agenouiller en pleine rue dès qu'ils les entendaient. — La grâce de Dieu triomphait donc, même sous le gouvernement impitoyable de Rainivoninahitriniony. Si, un jour, la France domine à Madagascar, elle ne devra pas oublier ceux qui, aux heures mauvaises, ont combattu obscurément pour elle.

Dieu, du reste, allait accorder quelques jours de répit à la Mission. Le 14 juillet 1864, le premier ministre, odieux à la reine comme au peuple, était disgracié, et son frère, Rainilaiarivony, lui succédait. Peu après, le 30 juillet 1864, arrivait à Madagascar le R. P. Jean Baptiste Cazet, nouveau supérieur général de la Mission. A notre époque inconstante, il est curieux, après trente ans, de retrouver ces deux hommes, l'un encore premier ministre, l'autre Vicaire apostolique de Madagascar.

A son entrée en scène, Rainilaiarivony aimait les catholiques français ; il considérait M. Laborde comme son ami le plus fidèle. Il redoutait au contraire le puissant parti protestant et voulait arrêter ses progrès. Cette disposition d'esprit, conforme à celle de Rasoherina, assurait à la Mission une liberté dont les effets bienfaisants se firent aussitôt sentir.

Les catéchumènes se déclaraient en grand nombre : trois fils du premier ministre, et quarante-deux membres de la plus haute noblesse demandaient le baptême. Trois cents chrétiens étaient confirmés. Les Méthodistes, effrayés de ce progrès, remuèrent ciel et terre pour l'arrêter. Eux aussi, du reste, continuaient à avancer : des villages entiers devenaient protestants ; ces conversions, il est vrai, n'entraînaient aucun changement de vie. Un homme sachant lire était constitué



Ateliers de M. Laborde.
à Mantasoa.

catéchiste, et pourvu d'un copieux salaire : on lui bâtissait un temple, où, chaque dimanche, il devait convoquer le peuple et lui distribuer des bibles ; moyennant quoi, le méthodisme enregistrait une conquête de plus.

Un acte diplomatique, le traité anglais du 27 juin 1865, allait, en ravivant les haines contre la France, changer tout d'un coup les dispositions du ministre hova, et livrer au méthodisme la nation malgache qu'un courant prononcé portait déjà vers le catholicisme.

Assez anodin dans sa partie officielle, et même très favorable aux Malgaches, le traité anglais contenait sûrement des articles organiques secrets, dont l'exécution devait assurer à l'Angleterre le protectorat effectif de l'île. (1) Rainilaiarivony attendait, pour les appliquer, que Rasoherina fut devenue favorable aux protestants ou qu'elle eût disparu. En tout cas, le Rév. William Ellis, après la signature de ce traité, crut sa tâche finie, et regagna Londres. Quant au consul Packenham, rencontrant un missionnaire Jésuite, le P. Abinal, il lui dit crûment : « Eh bien ! nous venons de vous rouler. »

Le peuple Hova avait célébré la conclusion de ce traité par des fêtes publiques : c'était, lui disait-on, une assurance de bonheur perpétuel. Les fêtes duraient encore, quand on apprit que la France réclamait la fameuse indemnité de 1,200,000 francs, promise à M. Lambert. Le contraste entre l'Angleterre si généreuse, et la France toujours quémandeuse, devenait évident. Rasoherina avait ordonné que l'indemnité fut loyalement payée par elle et les principales familles de la cour : les protestants s'empressèrent de porter leurs condoléances et leur or à ces victimes de ce qu'ils appelaient la cupidité française. Loin d'être cupides cependant, la France et M. Lambert étaient naïfs. Packenham aurait donné vingt-cinq millions de cette charte, et s'il l'avait eue, lui, il ne l'aurait jamais rendue aux Hova.

Après cinq mois de négociations insolentes, les

(1) Un des points arrêtés dans ce traité secret fut la création d'une Église d'État, agence d'exploitation anglaise. — Dix mille Malgaches étaient, dès lors, aux gages de l'Angleterre. Rainimaharavo en recevait 6000 piastres par an.

cinq cents caisses d'argent portées à Tamatave par deux mille soldats furent livrées aux Français, en échange de la fameuse charte Lambert (1). Celle-ci fut brûlée publiquement. — Au mois de juillet 1866, le comte de Louvières, ministre français, arrivait à Tananarive. Rainilaiarivony lui prodigua les désagréments les plus mortifiants ; le comte mourut le 1er janvier 1867, sans avoir pu rien conclure.

Les dispositions hostiles du premier ministre se firent alors ouvertement jour. Sa famille, ses alliés, et, à son exemple, les principaux grands rompirent avec la Mission catholique. Rainimaharavo, ministre des affaires étrangères, se déclara protecteur ardent des Méthodistes. Une seule personne résistait au torrent antifrançais et anticatholique. C'était la reine Rasoherina. Mais ses jours étaient comptés. Au mois de juin 1867, Rasoherina partait, avec soixante mille de ses sujets, pour une excursion à Andevorante. Quand elle en revenait, au bout d'un mois, dix mille hommes de cette joyeuse escorte, avaient péri. Elle-même était fort malade. Se sentant mourir, elle avait réclamé les soins de son ami M. Laborde : elle les avait obtenus à grand'peine, et pour satisfaire la jalousie protestante, elle avait dû, en même temps, subir la médication d'un médecin méthodiste. Rasoherina connaissait et aimait le catholicisme. Elle-même faisait réciter le catéchisme à sa fille Raverosoamanana. « Garde-toi bien, disait-elle un jour à une enfant de la cour,

---

(1) L'indemnité, change déduit, s'est élevée à 870.246 francs, et non à 6 millions comme certains journaux l'ont prétendu.

garde-toi bien de quitter la prière des Pères ; il n'y a de vérité que là. » Le 26 mars 1868, M. Laborde eut la joie de baptiser Rasoherina ; quelques jours plus tard, le 1er avril, elle mourait. La Mission catholique et la France perdaient en elle leur seul allié sincère.



AMBATOMANGA.

CHAPITRE VII

Ranavalona II (1868-1883).

L'ÉGLISE D'ÉTAT MALGACHE.

Aucune loi salique ne règle à Madagascar la succession au trône. La coutume des ancêtres était seulement que le roi mourant désignât un membre de sa famille pour régner après lui. Depuis la mort de Radama II, cette loi n'a plus été observée. Rainilaiarivony a toujours choisi, à sa seule fantaisie, son royal jouet.



Sadjoa, poterie malgache.

Rasoherina laissait deux enfants adoptifs, Raphaël Ratahiry et Raverosoamanana. Tous deux catéchumènes, maintenus tous deux par leur mère dans les écoles catholiques, en dépit des obsessions protestantes, ils ne pouvaient aspirer à régner. Rasoherina n'avait déjà que trop ralenti la marche en avant vers le protestantisme. Il fallait à Rainilaiarivony un docile instrument qui lui servît à exécuter le traité de 1865. Il choisit pour reine la princesse Ramona, cousine de Rasoherina. Le 2 avril 1868, Ramona était proclamée sous le nom de Ranavalona II.

« L'avènement de Ranavalona, a écrit un auteur protestant, le Rév. Sibree, a été pour le christianisme (méthodiste), le signal d'un grand progrès. Les conseillers de la reine avaient compris que le christianisme était devenu dans le pays une force imposante. Ne voulant pas laisser cette force indépendante d'eux, ils résolurent de la diriger. A dater du couronnement de la reine, une ère nouvelle était inaugurée. »

Ère nouvelle, en effet, durant laquelle, c'est-à-dire pendant quinze ans, tout allait favoriser l'union, nous ne disons pas du peuple malgache, mais d'une oligarchie puissante et tyrannique avec les Protestants ; tout, l'ambition du premier ministre, la cupidité des grands, nos défaites européennes. A Madagascar plus qu'ailleurs, où va le maître, le troupeau suit, parce qu'à Madagascar le peuple appartient au maître qui peut gratuitement exiger de tous et tant qu'il voudra, tout ce qui lui plaira. Ce terrible maître allant aux Méthodistes, par intérêt, le peuple y aurait couru, par crainte, sans la grâce de Dieu et l'énergique effort de la mission catholique.

Au comte de Louvières avait succédé un diplomate moins ferme et muni d'ailleurs d'instructions pacifiques, M. Garnier. Le 8 août 1868, il parvenait à signer enfin un traité franco-hova. Copie à peu près exacte du traité anglais signé trois ans plus tôt, ce traité était moins avantageux, car ses concessions n'étaient point compensées par des promesses secrètes. Le droit de propriété y était insuffisamment reconnu, et l'empereur commettait l'imprudence assez grande d'appeler la reine de l'Imerina, reine de Madagascar.

Plus tard, la diplomatie hova s'appuiera sur ce titre pour nier à la France toute possession dans l'île.

Tel qu'il était, ce traité assurait formellement la liberté religieuse, et sa loyale observation aurait été, pour les Catholiques, une sauvegarde. Mais les Hova ont toujours montré qu'ils ignoraient ce que voulait dire l'observation loyale d'un traité. Ils voyaient alors la France impuissante ou distraite, et sans pudeur aucune, ils manquèrent à leur parole.

A l'exemple de Rainilaiarivony, les grands avaient passé aux protestants; les catholiques voyaient venir à eux les simples, les pauvres, la part de Dieu, la plus pure et la plus droite. Au mois de Novembre, trois Frères des écoles chrétiennes étaient arrivés à Tananarive ; six mois après, leur école réunissait quatre-vingt dix élèves. Les méthodes excellentes des Frères leur valurent aussitôt des succès auxquels un incident mit le comble. Un de leurs élèves, Rabiby, chargé d'écrire les deux copies du traité franco-hova, avait exécuté, paraît-il, un vrai chef-d'œuvre de calligraphie. La reine émerveillée ajouta au nom de l'enfant l'épithète *soa* (excellent), lui compta quatre-vingt piastres, et lui promit, à perpétuité, un don mensuel de douze mesures de riz. Le premier ministre ajouta à ce don celui de deux esclaves. L'école des Frères était célèbre.

Le 3 septembre 1868, au couronnement solennel de Ranavalona, trente membres de la mission catholique prenaient place sur l'estrade royale, et prouvaient ainsi au peuple la vitalité de leur œuvre. Mais, au mois d'octobre, les Méthodistes, démasquant leur jeu,

établissaient au palais un service régulier, puis, coup sur coup, une série d'actes officiels montrait à la France combien son nom était dédaigné et sa puissance peu redoutée. En novembre 1868, la reine et le premier ministre assistaient à la dédicace d'un nouveau



Rainilaiarivony
Premier ministre et commandant en chef.

temple méthodiste. Rainilaiarivony devenu prêcheur, ordonnait, en pleine assemblée, aux Malgaches de chercher dans le royaume même leurs chefs religieux. C'était se désigner assez comme le pape auquel il fallait se rallier.

Le mois suivant, un édit royal ordonnait de

construire, dans chaque localité, une école officielle, qu'un autre édit devait plus tard déclarer protestante. En 1869, à la fête du Fandroana qui ouvre l'année malgache, le représentant de la France n'avait pas été convié ; les Anglais seuls étaient reçus. Enfin le 21 février, les Catholiques apprenaient avec stupeur, que, divorçant avec sa première femme (1) dont il avait eut seize enfants (2), Rainilaiarivony épousait la reine. Tous deux recevaient ensuite le baptême méthodiste, et l'église d'État était définitivement constituée à Madagascar. « Les Anglais vont devenir les maîtres, » disait alors le P. Jouen, au consul français. « C'est déjà fait ! » répondait avec raison M. Garnier.

Un homme s'acharnait surtout à persécuter les Catholiques. C'était le ministre des affaires étrangères, Rainimaharavo. Lui, n'agissait pas seulement par entraînement comme Rainilaiarivony ; sa haine le portait à des impiétés qui surprenaient de la part d'un Malgache. Ainsi, pour ridiculiser le culte de la Sainte Vierge, il attachait un scapulaire au cou de son

---

(1) Elle vit encore à Tananarive oubliée de tous ; ses enfants seuls l'empêchent de mourir de misère.

(2) De ses seize enfants, il ne reste au premier ministre que deux filles et quatre fils. Ces fils sont : ***Antoine Radolifera***, bon catholique, vivant en dehors des intrigues. ***Rajoel***, ami des Anglais, a conspiré contre son père en 1893. Condamné à mort, puis, par grâce, exilé, il vit à Ambositra. Il s'est fait baptiser. ***Panoely***, est un chef de voleurs. ***Rabanome*** sert d'entremetteur aux Européens qui veulent obtenir des faveurs.

L'aîné des fils de Rainilaiarivony, ***Radriaka***, mari de la pieuse catholique Victoire, est mort en 1888, baptisé par sa femme ; ***Rainizanamanga*** est mort en 1890. On a soupçonné son frère Rajoel de l'avoir empoisonné ; il est simplement mort de la fièvre. ***Rafozehana***, se sentant gravement malade, s'est fait baptiser en 1883, sur les conseils de son frère Radriaka. ***Ratsimandresy*** est mort empoisonné ; ***Rainiharivony***, le fils chéri du premier ministre, est mort en 1891, victime des liqueurs fortes.

chien, et lançait l'animal dans les rues de Tananarive. Sa fille, Victoire Rasoamanarivo, catholique baptisée en 1863, était déjà à cette époque ce qu'elle fut toujours depuis, le modèle et l'ange de l'église malgache. Rainimaharavo essaya par tous les moyens de la faire apostasier.

Il mettait, on le comprend, encore moins de réserve à pourchasser les autres Catholiques. Ses gens les assaillaient brutalement, et dispersaient leurs réunions. En 1862, le roi Radama avait cédé de vastes terrains à la Mission catholique. La cession, enregistrée devant deux cents témoins, avait toutes les formalités légales. Rasoherina l'avait confirmée. Malgré les représentations du consul français, Rainimaharavo reprit plus de la moitié de ces terrains.

En même temps, à la suite de meetings tenus chez le premier ministre, (1) cent-vingt six évangélistes étaient répandus dans les campagnes des provinces. Chaque envoyé recevait un diplôme royal lui conférant sa mission et des pleins pouvoirs. On l'installait solennellement à son poste, et il ne se faisait point faute de se donner comme seul représentant autorisé de la Reine.

Ces mesures désorientaient le peuple. On lui disait, qu'en vertu d'un traité, il était libre de suivre la prière qu'il voudrait. Mais ce traité, il ne l'avait jamais vu de ses yeux, tandis que l'action officielle du gouvernement était sensible. Or, en ce pays docile,

(1) A partir de 1868, un meeting est tenu chaque six mois, en vue de régler la diffusion du protestantisme. Le premier ministre *y* assiste.

corvéable par excellence, les proclamations de la reine équivalaient à une défense d'embrasser le catholicisme. Le peuple du moins le comprit ainsi, et, en masse, l'Imerina se déclara protestante. Le souvenir de Ranavalona I vivait encore dans les mémoires : trop de Malgaches avaient péri pour n'avoir pas prié avec cette reine. Leurs fils tremblaient à la pensée de



Palais de Rainilaiarivony.

mourir comme eux. La corvée de la prière méthodiste fut subie comme toute autre corvée. (1)

Chaque groupe de cases malgaches eut donc bientôt son prêcheur et son temple, bâti par corvée royale. On était prêcheur comme on était gouverneur, et cela rapportait davantage. Aussi, en 1869, l'église officielle comptait à Madagascar 468 assemblées,

---

(1) « Dans chaque village, il y a des chefs responsables devant le gouvernement, obligés de veiller à ce que tout le monde se rende au temple... Comme il n'y a pas d'autre corvée le jour du sabbat, l'on considère cela comme la corvée du jour, et l'on s'y soumet aisément. » (*Friend's Monthly Review ; November 15, 1870.*)

153 pasteurs, 935 prêcheurs, 153,007 adhérents. Elle ne comptait, l'année précédente, que 148 assemblées, 115 pasteurs, 437 prêcheurs et 37112 fidèles. En apprenant ces merveilles de conversion, l'Angleterre jubilait.

Quant à la Mission catholique, totalement abandonnée de la France, qui râlait alors sous la défaite, elle aurait dû désespérer de l'avenir, si elle avait compté sur des appuis humains. (1) Elle espérait en Dieu et en la fidélité de ses membres. Aussi, non contente de soutenir la lutte à Tananarive, elle résolut de l'engager dans les campagnes de l'intérieur.



Un poste de missionnaire.

(1) A qui donc, mieux qu'à cette Mission, peuvent s'appliquer ces belles paroles prononcées au Sénat, le 6 décembre 1894, par M. Hanotaux, ministre des Affaires Étrangères ?

« Nous avons à Madagascar une œuvre utile et profitable à accomplir. Cette œuvre, jamais, à aucun moment depuis deux siècles, les Français ne s'en sont complètement détachés ; sous tous les gouvernements, ils ont persévéré avec plus ou moins de succès dans leur entreprise, et alors même qu'on paraissait les abandonner, ils continuaient ce travail de colonisation et d'expansion qui préparait insensiblement l'heure à laquelle nous sommes arrivés aujourd'hui. »

(Journal Officiel du 7 décembre, page 961.)

CHAPITRE VIII

Luttes et Conquêtes.

Avant 1868, ni les indigènes de l'intérieur, ni même les habitants des six *vaky* (provinces) de l'Imerina, ne connaissaient le catholicisme. Il était urgent de le leur prêcher, avant que le protestantisme les



Église primitive de l'Immaculée-Conception (1872).

eût entièrement conquis. Au mois de septembre 1868, le P. Finaz, le premier apôtre de Tananarive, inaugurait ses missions de campagne.

Autrefois, au temps des incursions et des razzias, les villages, plus denses et moins nombreux, se per-

chaient, en nids d'aigle, sur les sommets si nombreux dans ce pays tourmenté de l'Imerina. Devenus plus confiants, ils s'étaient disséminés dans les plaines.

Composé de pauvres cases en terre, chacun de ces villages obéit à une double autorité. La première, plutôt nominale, est celle de l'*andriana* (noble), seigneur terrien ou *tompomenakely*. L'autre, la seule effective, est aux mains du gouverneur nommé par le premier ministre. Ce gouverneur est presque toujours *hova*, roturier ; car c'est un système chez Rainilaiarivony, hova lui-même, de soumettre partout les andriana et les princes, aux hova. A ces deux autorités, presque toujours protestantes, il faut ajouter le prêcheur méthodiste et ses divers subalternes, pour avoir le compte de la garnison officielle qui défendait la foi, légère du reste, du peuple hova.

Le missionnaire catholique entrait dans un de ces villages, et frappait, au hasard, à une porte. Fidèle aux lois de l'hospitalité, le possesseur du logis le cédait immédiatement au nouvel arrivant. Celui-ci suspendait au mur de grandes images, conviait les enfants, organisait des réunions. Sa journée se passait à expliquer le catéchisme, à apprendre des cantiques, à faire du bien. S'il n'était pas médecin, le Père essayait de le devenir, et, Dieu aidant, il guérissait souvent quelques malades. Cela durait un mois, ou deux. Les Malgaches ouvraient les yeux bien grands, en apprenant que la prière catholique ne consiste pas à s'inscrire sur une liste et à se réunir le dimanche, mais à changer de mœurs, à devenir bons et justes. La grâce leur faisait goûter ces grandes leçons, et peu à peu,

des groupes de catéchumènes se formaient. La mission se terminait toujours par quelques baptêmes.

Cela ne pouvait pas aller longtemps sans persécutions, d'autant mieux, que loin de la capitale, le zèle méthodiste avait moins à craindre de surveillance et de châtiment. Rainimaharavo lançait ses émissaires à la suite des Pères. S'il apprenait qu'un *tompomenakely*, ou qu'un gouverneur, les avait reçus, il l'appelait à Tananarive, le menaçait, et le terrifiait si bien, qu'à peine de retour, le pauvre homme suppliait le prêtre de partir. Quelquefois il faisait mieux : à un catéchumène déclaré il envoyait le brevet de prêcheur. Comment refuser cette corvée ? le catéchumène d'hier devenait donc prêcheur. « Les grands du palais nous forcent d'être protestants, disaient certains landlords malgaches ; je serais catholique s'il n'y avait pas de pression. »

Ailleurs, on voyait arriver sournoisement des agents du palais. « Je viens, disaient-ils, au nom de la reine, vous reprocher de quitter sa prière. Laissez aux esclaves la prière catholique ; ne vous confondez pas avec eux. » Le protestantisme officiel recourait donc à tous les moyens pour rendre inutiles les efforts des missionnaires. Parlait-on à Rainilaiarivony de ces entraves mises à la liberté des consciences, l'habile homme feignait l'étonnement le plus complet, et promettait d'aller aux renseignements. Malgré lui, cependant, et malgré tout, quarante villages étaient conquis au catholicisme en 1869, vingt-deux chapelles étaient bâties, et vingt-cinq écoles ouvertes dans les campagnes.

L'élan donné se ralentit l'année suivante : nos défaites françaises tarissaient en partie les aumônes, et forçaient la Mission de restreindre ses œuvres ; elles enhardissaient au contraire les Méthodistes, qui détruisaient les chapelles commencées. A Ambohimanga,



AMBOHIMANGA (la ville sainte).

par exemple, ils s'opposèrent pendant plus d'un an à leur reconstruction. Un jour dans cette dernière ville, Rainilaiarivony convoque les grands et le peuple, et, inspiré à la vue du nombreux auditoire accouru, « Souvenez-vous, lui dit-il, de ce précepte : Suivez votre père et votre mère. Ranavalona a été élue de Dieu en qualité de votre père et votre mère ; or, elle vous appelle et vous dit : Vous qui êtes unis avec moi par une même foi, venez prier avec moi. Le sens de cet appel, c'est que le Seigneur vous a donnés

à elle. Puissiez-vous prier avec elle sur la terre, afin de partager son héritage dans le ciel. Laisserez-vous votre Reine ? La volonté du Seigneur est que vous marchiez ensemble. »

Le sens de cette homélie ministérielle était clair ; des officiers inférieurs se chargeaient du reste de la préciser : « La reine est protestante, disait l'un d'eux ; donc tout Malgache qui aime la reine, doit être protestant. Les Catholiques se séparent de la reine, ils sont étrangers au royaume. Que les esclaves se mettent du côté des Français, passe ; mais les nobles sont parents de la reine, ils doivent faire comme elle. Malheur à vous, Malgaches, si vous écoutez les Français ! Venez avec nous, avec la reine, avec le premier ministre et les grands : chez les Français il n'y a que la lie du peuple. »

L'année 1871 commençait sous de fâcheux auspices. Le P. Jouen, Préfet apostolique mourait le 4 janvier : plusieurs missionnaires le suivaient à peu de distance dans la tombe, et les nouvelles de France devenaient de plus en plus mauvaises. Le nouveau Préfet apostolique, le P. Cazet, n'était pas un homme à se laisser décourager. Sa vigoureuse et habile impulsion fit, d'une année mal commencée, une année féconde. La capitale des Betsiléo, Fianarantsoa fut sa principale conquête.

Depuis longtemps les Betsiléo demandaient des missionnaires. A la fin de 1871, le P. Finaz fut chargé d'y fonder une mission. Comme il s'y rendait, un jour, il rencontra une pauvre femme qui demandait l'aumône pour sa fille. Le Père demande à voir l'en-

fant : on lui indique une tanière cachée dans les hautes herbes ; là vivait, loin des hommes, une lépreuse. Le missionnaire lui donne quelques morceaux d'argent, puis lui parle de Dieu, du Ciel, d'un bonheur possible pour elle. Il baptise ensuite la lépreuse. Le lendemain, semblable et nouveau baptême d'une abandonnée. Ces deux baptêmes furent les prémices de la chrétienté betsiléo.

Un fort parti protestant, commandé par trois anglais méthodistes, occupait Fianarantsoa. Le P. Finaz avait été bien accueilli dans cette ville ; selon son habitude il avait transformé une case en chapelle, et il y attirait une foule chaque jour grossissante. Le culte qu'on rendait à la Sainte Vierge exaspérait surtout les Anglais. En dépit de leurs complots et de leurs menaces, un terrain fut bientôt acheté, une chapelle bâtie et une chrétienté fondée. D'autres villages betsiléo et les Bares eux-mêmes réclamèrent aussitôt des missionnaires catholiques.

Des expéditions apostoliques à l'ouest de Tananarive, obtenaient les mêmes succès, malgré des oppositions semblables. « La démolition du mur d'enclos de ma résidence, écrivait un missionnaire de l'ouest, l'assassinat d'un ouvrier chez moi, pendant la nuit, et le refus d'arrêter l'assassin, le mot d'ordre donné à tous les enfants de s'éloigner de moi à mon passage dans les villages ; les bruits répandus pour faire de moi un sorcier qui mange les enfants et passe la nuit sur les tombeaux, sont autant de faits qui attestent les dispositions de nos protestants. »

Ces faits, à peine indiqués, expliquent le témoi-

gnage d'un Anglais protestant : « Si l'on considère l'opposition que les Jésuites rencontrent dans le pays, on sera vraiment surpris et étonné qu'ils ne désertent point. En restant, ils donnent une preuve de leur indomptable énergie et de leur infatigable persévérance. »

La nouvelle de nos désastres européens avait cependant trop enhardi les Hova. Des gouverneurs allaient jusqu'à maltraiter nos commerçants. Il se trouva heureusement, en 1872, à la tête de la division navale de la mer des Indes, un officier énergique qui résolut de faire cesser tant d'insolence. Le commandant Lagougine parla ferme au premier ministre, et, pour payer ses déplacements, il exigea vingt mille francs d'indemnité. L'indemnité lui était à peine remise, qu'il la renvoyait dédaigneusement en disant : « La France est assez riche. Elle peut vous donner cette somme. » Ce procédé humilia profondément Rainilaiarivony ; il comprit que les Français, même vaincus, restaient redoutables, et pendant quelques années, le souvenir du commandant Lagougine le rendit plus fidèle au traité de 1868.

La Mission catholique, elle, avançait toujours. En 1872, la France supprimait l'allocation accordée aux écoles de la Mission ; le gouvernement de la République, assez occupé du reste à refaire le pays, semblait renoncer à toute action sur Madagascar. Sur les missionnaires seuls reposait donc l'espoir de la cause française. Elle était en bonnes mains. Durant cette année, trois œuvres nouvelles sont fondées : une revue mensuelle, les *Resaka* (causeries), destinée à répondre aux *Teny Soa* (bonnes paroles) protestantes,

une léproserie, et l'œuvre des prisonniers. Partout le nombre des chrétiens augmente, les postes se multiplient. Le 6 février 1873, le premier ministre venait, lui-même, voir le R. P. Cazet. « Je suis envoyé par la reine, lui disait-il, pour vous remercier de tout le bien que vous faites à mon peuple ; moi aussi je m'unis à ce sentiment de ma souveraine. » Trois mois après, on posait à Tananarive la première pierre de la future cathédrale.

L'année suivante, le P. Cazet demandait et obtenait la permission de faire la procession du Saint-Sacrement, en plein champ de Mars de la capitale. Tout Tananarive assistait à ce triomphe de l'Eucharistie ; la présence officielle de notre consul en faisait aussi un triomphe pour la France. Au mois d'août 1875, le vénérable évêque de Saint-Denis, (Monseigneur Delannoy, aujourd'hui évêque d'Aire), visitait la mission de Madagascar. Les autorités hova l'accueillaient partout avec des honneurs inusités. A son entrée solennelle à Tananarive, l'évêque se voyait entouré d'un cortège de quinze mille catholiques.

L'église malgache n'avait pas quinze ans d'existence ; elle avait grandi en dehors des intrigues et de la faveur, dans la prière, la vertu, la souffrance ; à cette heure elle se manifestait pourtant si puissante, qu'en elle, tous admiraient l'œuvre de Dieu.

Les progrès obtenus dans les écoles attiraient surtout l'attention de l'évêque visiteur ; il ne savait assez exprimer son ravissement, en écoutant ces enfants hova s'exprimer en français comme en une autre langue maternelle. La France orientale autrefois rêvée

par Colbert, Mgr Delannoy l'avait sous les yeux, et il ne se trompait pas, quand il attribuait à la mission catholique le mérite de sa formation.

L'évêque de la Réunion était monté à Tananarive avec Antoine Radolifera, un des fils du premier ministre. Excellent catholique, Radolifera venait d'achever son éducation chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, à Passy. Honorablement reçu, avant son départ, par le Maréchal de Mac-Mahon et par le Pape, il rapportait à Madagascar la connaissance et l'estime de la France. Rainilaiarivony était trop perspicace pour ne pas apprécier ce que la pratique du catholieisme avait donné de bon à son fils. (1) Il en fut vraiment touché, et accueillit cordialement Mgr Delannoy. Il lui fit même de belles promesses de justice et de liberté. Mais sa raison et sa conscience avaient beau lui montrer le bien désintéressé produit par le catholicisme, il était vendu à un autre parti, et allait bientôt recommencer à le servir.

---

(1) Malgré ses bonnes qualités, Antoine Radolifera fut mis assez ostensiblement de côté. Les Méthodistes attendaient, pour l'opposer à Radolifera, un autre fils du premier ministre, élevé celui-là en Angleterre, dans le pur méthodisme. Lorsque Panoëly revint d'Angleterre, en 1881, il était, ou semblait à peu près idiot. Ce fut une grande déception.

CHAPITRE IX

Persécution scolaire (1875-1880).

A partir de 1875, Rainilaiarivony, docile aux conseils des Anglais, a réorganisé presque tous les services de son gouvernement. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ses réformes militaires ou judiciaires (1) ; une seule nous intéresse, la réforme scolaire, parce que, jusqu'à la guerre de 1883, elle servit de prétexte à la persécution la plus déloyale.


Gouverneur général hova.

Persécuter, c'est violer une liberté due ; or, la liberté d'enseignement était doublement due aux Malgaches : en vertu du droit naturel, et en vertu du droit des gens, puisque le traité de 1868 la garantissait formellement. Les Méthodistes se servirent, pour confisquer cette liberté, de deux procédés, les restric-

(1) Signalons, parmi les mesures bienfaisantes prises alors, un décret affranchissant les esclaves Mozambiques importés par la traite, depuis le règne de Radama I. Les Arabes importaient chaque année, huit mille de ces malheureux à Madagascar.

tions apportées au droit de propriété, et le système des inscriptions forcées.

Avant de bâtir une école, il faut évidemment acquérir un terrain. Rien n'était plus aisé aux Méthodistes. Ils désignaient un emplacement à leur choix ; la corvée se chargeait du reste. Dès qu'un missionnaire français, au contraire, parlait d'acheter, les grands convoquaient les propriétaires, et leur défendaient de vendre. Si quelqu'un s'y décidait quand même, Rainimaharavo trouvait toujours quelque expédient pour lui en dénier le droit, et il cassait l'acte. Ou bien on laissait commencer les travaux, puis une escouade protestante venait les interrompre.

La tactique du gouvernement consistait à rendre la cession légale de plus en plus difficile. Le traité de 1868 donnait toute liberté d'acheter et de bâtir. Le 9 novembre 1871, le gouvernement hova impose une formalité préalable : avant de bâtir il faudra l'avertir. Le 4 juillet 1878, il promulgue une loi, dit des *Sakaizambohitra,* du nom des soldats chargés de la faire observer. Une des articles de cette loi, l'article 49, portait que tout Vazaha (étranger) avant de bâtir, devait présenter un contrat de loyer, légalisé à Tananarive ; et que tout Malgache, pour céder un terrain, devait en avoir obtenu la permission écrite du premier ministre.

En conséquence, un Betsiléo par exemple, désireux de vendre un lopin de terre à un Français, devait aller à Tananarive ; y passer de dix à quinze jours, souvent davantage ; donner des cadeaux pour obtenir une audience ; braver toutes les menaces, et s'exposer

enfin à passer pour un ennemi de l'État ! Qui pouvait désirer vendre à ce prix ?

Le 17 décembre 1878, M. Laborde mourait. Grand patriote, chrétien exemplaire, cet homme avait conquis, par sa loyauté, le respect des Méthodistes eux-mêmes. Les services qu'il avait rendus aux Hova, semblaient devoir lui assurer, de leur part, un retour de justice, sinon de reconnaissance. Il n'en fut rien. Il avait cédé aux Missionnaires des terrains lui appartenant. Après sa mort, des Anglais persuadèrent aux Hova de chasser les Pères de ces terrains et de s'en emparer. Par cet acte, ils déchiraient le traité de 1868. A Tananarive, l'école des Frères de la doctrine chrétienne était un établissement sans rival, mais son exiguité le rendait très insalubre. Le Préfet apostolique, ne pouvant acheter pour eux d'autre local, voulut du moins leur bâtir une maison sur un terrain acquis à la Mission depuis plus de quinze ans. On le lui défendit. Des vexations analogues paralysaient l'action des Sœurs.

L'insolence était arrivée à ce degré, que, sur l'emplacement d'une future chapelle catholique, un Andriana fit un jour charrier des matériaux, dans l'intention de s'y bâtir une maison. Les avertissements des Pères n'ayant rien obtenu, le Consul de France, M. Meyer, écrivit au premier ministre, le rendant responsable de ce qui allait advenir. Puis il se rendit sur le terrain, le revolver au poing et le sabre au clair. Ce langage fut compris, et le terrain déblayé.

La mission catholique n'avait pas seulement besoin de maisons, il lui fallait des élèves. Ceux-ci, malgré

toutes les persécutions, affluaient dans ses écoles. Chaque année, Rainilaiarivony présidait aux concours des diverses écoles catholiques : il était contraint de reconnaître leur supériorité. « C'est alors, comme l'a très bien dit M. de Lamarzelle dans un remarquable discours au Sénat, le 6 décembre 1894, c'est alors que les rivaux des Jésuites parvinrent, grâce à leurs manœuvres, grâce à l'argent anglais dont ils sont toujours admirablement pourvus, à substituer au régime de la liberté, sous lequel ils ne pouvaient plus lutter, le régime de la tyrannie. »

« Nous étions à la veille, écrivait un missionnaire, de voir tout le peuple venir à nous ; si beaucoup n'osaient encore le faire, presque partout on refusait de payer les instituteurs protestants ; partout, il n'y avait plus de classe. En face de ce péril, le gouvernement a pris une mesure tyranniqne pour le peuple, vexatoire pour nous, mais favorable aux Anglais. Tous les enfants doivent être, dès l'âge de huit ans, inscrits dans les classes ; aucun ne peut quitter l'école où il a été une fois inscrit. De plus, toutes nos écoles sont soumises au programme et à l'examen du gouvernement. Nous sommes réduits au simple rôle d'auxiliaires dépendants. »

Ces lois portées, une manœuvre fort simple restait à exécuter. Il suffisait de confectionner des listes, où la jeunesse malgache serait inscrite en masse aux écoles protestantes. M. de Lamarzelle a très exactement décrit le procédé mis en vigueur.

« Quand arrive le moment des inscriptions, tout ce qui a une autorité quelconque dans le royaume,

gouverneurs, fonctionnaires de tous ordres et de tous rangs, se mettent en campagne, pour obtenir, par des menaces, par des promesses, par des distributions d'argent, des inscriptions à l'école officielle. Une fois ces inscriptions ainsi opérées à l'école anglaise, on applique, avec la plus grande rigueur, la loi 296 : tout individu qui quitte l'école anglaise, pour aller chez les Jésuites, est immédiatement ramené par la violence chez les Méthodistes ; mais, bien entendu, si, au contraire, un enfant quitte les Jésuites pour les Méthodistes, on laisse dormir la loi 296 ; on ne punit pas les parents qui la violent, on les récompense même au besoin. »

Il serait fastidieux de raconter quelles indignités l'on commit, sous prétexte d'appliquer cette loi scolaire. Des enfants arrachés à l'école catholique étaient portés au temple protestant, et, là, roués de coups. « Laisse-leur la vie, disait un Méthodiste, pendant une de ces lâches exécutions, mais frappe-les de manière à ce qu'il ne puissent plus marcher qu'à quatre pattes. »

Au pays des Betsiléo surtout, l'intolérance méthodiste fut sans pitié. On donnait à la loi un effet rétroactif ; et l'on arrachait des écoles catholiques, tout enfant accusé d'avoir figuré autrefois dans une école protestante. On les traquait sur les chemins ; des gens armés de gourdins étaient apostés pour rabattre, vers les écoles méthodistes, les groupes d'écoliers se rendant à l'église. Cet état de choses douloureux dura cinq ans ; et des parents catholiques étaient réduits, le dimanche, à venir seuls à la messe ; tandis que leurs

enfants, catholiques comme eux, mais ravis par les Protestants, allaient appendre, d'un prêcheur méthodiste, que le Pape est le pire des monstres.

Les missionnaires luttaient sans répit, en faveur de la liberté violée. A leurs réclamations indignées, Rainilaiarivony répondait en jouant l'étonnement. Quant



Cathédrale de l'Immaculée-Conception.

à son cousin et collègue, Rainimaharavo, il ne dissimulait même pas son hostilité. (1) Aussi le mal s'aggravait, les collisions sanglantes se multipliaient, et plus d'un missionnaire, pour s'être bravement lancé dans la

(1) Grâce aux aumônes venus de France, le R.P. Cazet pouvait, en 1876, bâtir un asile aux lèpreux d'Ambolotara. D'après la loi, il n'avait besoin, avant d'agir, que d'avertir le gouvernement. Rainimaharavo, informé de son dessein, le loue beaucoup, mais prétexte je ne sais quelle difficulté. La saison des pluies arrive et s'écoule ; le temps des travaux revient. Le Préfet apostolique écrit lettres sur lettres au ministre. Celui-ci ne répond rien, et les lépreux pâtissent dans leurs tanières pendant plus d'un an, sans qu'on puisse les soulager.

mêlée, fut, lui-même, couvert de coups et de blessures. Mais ces guerres de partisans, le trouble administratif qui les accompagnait, servaient aux ministres et aux grands du royaume. Ils en profitaient pour s'affranchir eux-mêmes de toute loi, et pour s'enrichir aux dépens du pays.

Dieu, du reste, tirait le bien du mal. Ces luttes avaient l'immense avantage d'aguerrir les Catholiques, de mettre partout la question religieuse au premier plan, d'épurer et d'accroître le zèle. D'autre part, une superbe cathédrale s'élevait à Tananarive, (2) écrasant à elle seule, par sa beauté, les quinze temples protestants. Les succès des écoles françaises forçaient l'admiration du gouvernement. Enfin, au milieu du débordement des mœurs malgaches, la vertu catholique versait son parfum attirant. Dans sa propre famille, Rainilaiarivony en voyait de grands exemples. Victoire Rasoamanarivo, la fille de Rainimaharavo, paraissait de plus en plus entourée de cette auréole de sainteté, qui devait, jusqu'à sa mort, lui attirer la vénération de l'Imerina.

---

(2) Bâtie sous la direction du F. Laborde, d'après les plans du cher Frère Gonzalvien et du P. Alphonse Taïx.

CHAPITRE X

Le nouveau code hova. — Dernières injustices. La guerre.



L'amiral Pierre.

Jusqu'en 1880, les Hova ne s'étaient inspirés que d'eux-mêmes, — c'est-à-dire des Méthodistes, — pour persécuter la Mission catholique. Pourquoi faut-il qu'à cette époque, l'exemple même de la France leur soit venu servir de stimulant? L'esprit ancien, le mauvais, soufflait alors à Paris; ceux qui recevaient docilement ses inspirations au Palais-Bourbon, ne pouvaient pas, logiquement, lui interdire de souffler ailleurs, ni prescrire aux Malgaches de se soustraire à son action.

Le gouvernement français avait d'abord résolu de ne point appliquer aux Jésuites de l'île de la Réunion, les décrets du 29 Mars 1880. Une pétition des maçons coloniaux le fit revenir sur sa résolution. Il prit même une mesure plus odieuse, en exécutant ces tristes décrets dans l'île Sainte-Marie de Madagascar.

Le 30 septembre 1881, trois Jésuites missionnaires, chassés de Sainte-Marie, partaient pour Tamatave. L'île restait sans prêtres, et une sœur de Saint-Joseph, venant à y mourir quinze jours après, était privée de sacrements.

Le parti méthodiste de Tananarive applaudit à ces exploits, et résolut de les imiter. Depuis vingt ans, ce parti obéissait à un homme néfaste. Méthodiste irréligieux et franc-maçon, anglais naturalisé hova, M. Parrett, d'abord simple imprimeur de la *London Missionary Society,* était devenu l'âme damnée du premier ministre et le vrai résident général anglais à Madagascar. Il voulut profiter des dispositions irréligieuses du gouvernement français, et négocia, en 1881 et 1882, une expulsion générale des missionnaires catholiques. Cet expédient n'ayant pas réussi, Parrett fit promulguer, le 29 Mars 1881, (un an jour pour jour après la signature de nos décrets français), un code nouveau, destiné à ruiner les restes de notre influence à Madagascar. (1)

Désormais, plus de droit de propriété, plus de possibilité de contracter des baux à longue échéance. Un certain article 85 disait : « La terre, à Madagascar, ne peut être vendue ou donnée en gage qu'entre sujets du gouvernement de Madagascar. Si quelqu'un la vend

---

(1) Le gouvernement de la République mettait quelquefois dans de grands embarras ses représentants à Tananarive. Un jour, au plus fort de ses démêlés avec le ministre hova, M. Cassas, le successeur de M. Laborde au consulat de France, recevait de Paris un superbe cadeau à l'adresse de Ranavalona, et « *comme témoignage de satisfaction de la République pour l'exécution fidèle des traités.* » M. Cassas fut si ébahi de cet envoi, qu'il fit retenir le présent à Tamatave. Lui-même faillit, pour cet acte, être transféré à Singapour.

ou la donne en garantie à d'autres personnes, il sera mis aux fers à perpétuité. L'argent de l'acheteur ou du prêteur sur cette garantie, ne pourra être réclamé, et fera retour au gouvernement. »

Nos consuls indignés se plaignaient-ils ? « De quoi vous plaignez-vous ? leur répondait Rainilaiarivony. Cette loi ne viole pas les traités. Nous défendons, il est vrai, à nos sujets de rien vous vendre ; mais nous ne vous défendons pas d'acheter ! »

Quant à la liberté religieuse, le gouvernement hova s'en moquait encore plus insolemment. Des *Antily* (gendarmes), étaient chargés de pousser les Malgaches au temple protestant, et de les arracher aux chapelles catholiques. Aucun contrat n'était respecté d'eux, et lorsqu'on recourait aux tribunaux créés en 1881, ceux-ci se déclaraient incompétents.

Les Méthodistes n'étaient plus depuis longtemps les seuls protestants campés à Madagascar (1). Afin de mieux ruiner le catholicisme, sans se nuire réciproquement, les Méthodistes anglais et les Luthériens de Norvège se partagèrent le sol malgache. Tout catholique, passant sur leur territoire, était traité en outlaw.

On ne saurait croire à quelles lâches agressions on se portait contre des enfants, quels dénis de justice

---

(1) Arrivés à Madagascar en 1864, les Anglicans furent d'abord écartés de la capitale par leurs frères Méthodistes. Ils ne purent y pénétrer qu'en 1872. Ils enseignent qu'on ne peut se sauver chez les Indépendants, qu'on le peut chez les Catholiques. En général, leurs ministres échappent aux reproches que nous faisons aux Méthodistes indépendants. Ce sont des gentlemen.

Les Luthériens de Norvège ont pénétré à Madagascar en 1867. Ils ont occupé le Sud de l'île. Ils partagent toute l'animosité des Indépendants contre la France et le Catholicisme. — Les Quakers, les derniers venus, font cause commune avec les Indépendants.

on commettait à l'égard de leurs maîtres. Un jour, des mandats d'arrêt étaient portés contre des maîtres d'école catholiques. Pendant qu'on les détenait de longs mois à Tananarive, en prison préventive, on offrait à leurs élèves jusqu'à dix ou quinze piastres, s'ils passaient à l'école méthodiste ; plus simplement encore, on leur ordonnait d'y aller sous peine d'amendes.

La France, évidemment, n'était plus entendue. Les réclamations ardentes de nos consuls avaient le sort des plaintes de nos missionnaires. Rainilaiarivony savait la France divisée par des querelles religieuses, et son guide Parrett lui garantissait l'impunité. Mais trop d'empressement le perdit.

La côte sakalave du Nord-Ouest était placée, depuis 1840, sous le protectorat français. Parrett persuada au premier ministre que le moment était venu de s'en emparer. Il part donc avec ses amis, les Révérends Pickersgill, (1) méthodiste, Kestel-Kornish, anglican ; il porte aux chefs sakalaves des lambas d'investiture et des drapeaux hova. Le vieux roi Tsimiaro consent à arborer le drapeau hova à Nossi-Mitsiou, en face de Nossi-bé.

Il fallait changer cette occupation fictive en prise de possession. En conséquence, on prétendit qu'une expédition hova contre les Sakalaves s'imposait, et l'amiral anglais W. Gore Jones fut chargé, par son gouvernement, d'aller à Tananarive, mettre ses vaisseaux au service de Ranavalona.

---

(1) Le Révérend Pickersgill, d'abord méthodiste, est passé ensuite à l'anglicanisme. Il a été depuis, vice-consul à Tananarive. Il est actuellement consul à Saint-Paul de Loanda.

Ces excès furent un bonheur : Ils réveillèrent la France (1). M. de Freycinet, dans une dépêche du 28 Mars 1882, signifiait à M. Baudais, notre consul, que le gouvernement de la République était résolu à « ne point laisser porter directement ou indirectement



NOSSI-BÉ.

atteinte à la situation qui nous appartient à Madagascar. » Le 16 juin, le capitaine Le Timbre, commandant de la station navale, arrachait le drapeau hova de la baie de Pasandava et du village de Behamaranga, et le remplaçait par le drapeau tricolore.

La situation des Français à Tananarive devenait inquiétante. Le gouvernement hova distribuait aux soldats des fusils Remington, et faisait fabriquer chaque jour quinze cents lances. « On ne saurait se faire une

(1) « Ils font une folie, disait avec raison le consul anglais Packenham ; par leur impatience ils détruisent mon œuvre de vingt ans. »

idée, écrivait un missionnaire, de l'état de crainte pour eux-mêmes, et d'animosité contre la France, dans lequel nos rivaux vivent en ce moment à Tananarive, les Anglais et les Norvégiens principalement. Ont-ils conscience de mériter quelques effets du ressentiment populaire, pour avoir, par leurs conseils, amené la guerre dans ce pays ? Je ne le sais. Toujours est-il qu'ils manœuvrent à qui mieux mieux, pour détourner les coups de leurs têtes, et les faire retomber sur la tête des Français. »

Le journal des Quakers, « *l'Ami des Enfants* », et le *Madagascar Times,* publiaient des articles d'une extrême violence, auxquels certains ministres méthodistes faisaient écho dans leurs prêches. Enfin le chancelier du consulat français, M. Campan, dut amener son pavillon et partir pour la côte.

Rainilaiarivony, afin de gagner encore du temps, dépêcha en Europe une ambassade présidée par son neveu Ravoninahitriniarivo, (1) ministre des affaires étrangères. Commencées à Paris le 23 octobre, les négociations furent bientôt rompues par les Hova, qui partirent pour Londres, Berlin et l'Amérique, sans réussir, par leurs doléances, à exciter personne contre nous.

En attendant, le contre-amiral Pierre arrivait à Madagascar, à la tête d'une division navale. Du 7 au

---

(1) En 1887, Ravoninahitriniarivo a été disgracié et exilé à Ambositra, sous l'imputation d'avoir abusé des sceaux du gouvernement. On ne lui a laissé que quatre esclaves; personne ne peut le voir. Pour garder ce grand coupable, le premier ministre avait besoin, à Ambositra, d'un homme sûr. Aussi a-t-il donné à cette ville un gouverneur *catholique,* le seul gouverneur catholique que possède Madagascar.

17 Mai, l'amiral bombardait les petits postes hova situés en face de Nossi-bé ; le 17, il s'emparait de Majunga.



Diego-Suarez. — Camp des volontaires sakalaves.

Un comité de sept ministres indépendants s'était formé à Tananarive, en vue d'aviser aux moyens de profiter de la situation. A l'instigation de Parrett (1), ce comité arrache à Rainilaiarivony des ordres d'expulsion immédiate contre tous les Français résidant à Madagascar.

Le 23 mai 1883, l'arrêt de proscription est signifié à la Mission catholique. Celle-ci se composait alors de soixante-trois Jésuites, dont quarante-quatre prêtres ; de huit frères des Écoles Chrétiennes, et de

(1) « Après les premières opérations militaires accomplies sur la côte Ouest, c'est M. Parrett qui conseilla à Tananarive les mesures de rigueur qui furent prises contre nos nationaux... C'est lui qui en a la responsabilité ; c'est lui qui a arraché au ministre hova ces ordres d'expulsion immédiate, prononcés contre des femmes, des vieillards, des enfants, ordres qu'il a fait exécuter avec des raffinements de cruauté qui ont soulevé la réprobation même de quelques-uns des Anglais qui habitaient Tananarive. »

(M. Dureau de Valcombe, cité au Senat par M. de Lamarzelle.)

vingt Sœurs de Saint-Joseph de Cluny; 346 instituteurs malgaches, 181 institutrices les aidaient à élever leurs 20,000 élèves. — Le nombre des Malgaches catholiques s'élevait à 80,000. La mission possédait 152 églises et 120 chapelles, dont 43 en construction.

Le décret d'expulsion donnait aux Français cinq jours pour partir. Ce délai expiré, leurs biens devaient être pillés, (1) et leurs personnes livrées au peuple. Durant ces derniers jours, les fidèles navrés se pressaient dans les églises. Tous auraient voulu se confesser et communier. Le 27 mai, trente catéchumènes étaient baptisés, et le premier convoi de proscrits quittait Tananarive. Presque à la même heure, à Ambahivoraka, des lâches, pour se venger des Français, brûlaient l'asile des lépreux.

Le 30 mai, les derniers missionnaires s'ouvraient avec peine un sentier dans la foule émue, réunie pour saluer leur départ. En dehors de la ville, ils devaient traverser un camp. Là seulement le respect fit place aux insultes. Des huées accueillaient les Pères ; au passage,

(1) Le pillage commença avant le départ. « La maison, écrivait un missionnaire de Tananarive, a été envahie et débordée par nos Malgaches qui nous pillaient à qui mieux mieux, depuis les princes jusqu'aux esclaves. Je vois encore le premier des *Andriana,* petit-fils du fondateur de la monarchie hova, parent de la Reine, entrant dans ma chambre, sous prétexte de me demander un petit *tsiapovana* (souvenir), et portant majestueusement sous le bras... Devinez quoi ? Je vous le donne en mille : une immense seringue de vétérinaire qu'il avait dénichée et prise, à titre sans doute de souvenir. Quelques instants après, la serrure de ma porte était forcée, et tous mes meubles disparaissaient. Quelques lambeaux de toile pendaient encore à ma fenêtre. Survient notre fidèle intendant. Il fond en larmes ; ce qui ne l'empêche pas de parcourir ma chambre du regard. Il aperçoit le reste de mon rideau. Il le déchire en poussant des sanglots, et tout en disant : « Père, cela fera bien pour habiller mon enfant. » Une dame de haut rang trouve dans notre petit réfectoire une casserole à demi-pleine de lait. Sous nos yeux, elle absorbe le contenu et s'empare du contenant. »

on tirait leur barbe, on les menaçait. La moindre marque d'impatience aurait pu causer un massacre.

Mais il fallait gagner la côte ; et le trajet était d'autant plus périlleux que l'amiral Pierre n'avait point attendu l'arrivée des proscrits, pour commencer ses opérations. Le 2 juin, l'amiral avait envoyé son ultimatum à Tananarive. Il exigeait la reconnaissance de nos droits sur la côte Nord-Ouest, une indemnité pour les dommages subis depuis vingt ans par nos nationaux, des garanties pour l'avenir. Le 9 juin au soir, une réponse négative parvenait à l'amiral. Le 10, Tamatave était bombardé ; nos troupes y débarquaient le jour suivant.

Le 20, les caravanes de missionnaires n'avaient point encore paru. Le 21, la dernière arrivait, épuisée, sur les ruines d'Ivondro. Une compagnie de deux cents soldats français vint, par bonheur, à son secours. Le 23 juin, tous les missionnaires et les colons français expulsés de Tananarive étaient réunis à Tamatave.

Les missionnaires partis de Fianarantsoa, avaient été moins heureux. Brutalement expulsés le 8 juin, prêtres et Sœurs s'étaient vu refuser jusqu'à des vivres. Un jeune hova de caste noble s'étant offert par pitié, à porter le sac d'un missionnaire, fut, sur-le-champ, roué de coups. La caravane atteignit enfin Mananjary, d'où elle s'embarqua pour Tamatave.

Le sort le plus dur était réservé à une troisième caravane, partie le 5 juin d'Ambositra. Sur son passage, les Malgaches avaient reçu l'ordre de ne rien vendre, ni un grain de riz, ni un verre d'eau. Les Pères qui la composaient purent seulement acheter, à

la dérobée, quelques bananes. Arrivés sur la côte, ils furent gardés à vue dans une case où personne ne pouvait venir leur parler. Ces souffrances étaient trop fortes. Le 27 juillet, le Frère Martin Brutail mourait de faim et de fièvre ; vingt-quatre heures après, le Père Gaston de Batz expirait à son tour, victime des mêmes cruautés.



SAINTE-MARIE-DE-MADAGASCAR.

CHAPITRE XI

Ranavalona III.

PENDANT LA GUERRE. — VICTOIRE RASOAMANARIVO ET L'UNION CATHOLIQUE (1883-1885).

Les missionnaires d'Ambositra n'avaient point encore achevé leur douloureux exode, que Ranavalona II mourait à Tananarive, le 14 juillet 1883. La princesse Raverosoamanana semblait destinée à lui succéder. Le premier ministre lui préféra une de ses suivantes, la princesse Razafindrahety, âgée de vingt ans à peine, et veuve depuis deux mois.



Femme malgache.

Quoique noble, Razafindrahety, ancienne élève des Sœurs, appartenait à une humble famille. Son oncle Ratsimamanga était boucher et marchand de savon. Elle-même, on l'avait vue naguère à Ambohipo, à la campagne de la mission, chasser les sauterelles, et les

enfermer dans un étui de zozoro (papyrus), pour s'en faire un plat de choix.

Par un curieux hasard, son mari, le prince Ratrimo, était mort au moment où le premier ministre allait le voir, et puis, par un hasard encore plus curieux, le médecin qui avait soigné Ratrimo, mourait lui-même subitement la nuit, dans un village situé à l'entrée de la forêt.

Devenue la reine Ranavalona III, et l'épouse de Rainilaiarivony, l'enfant qui chassait les sauterelles à Ambohipo dut se montrer belliqueuse. « Nous ne céderons rien de nos droits, disait-elle à son peuple, pas un grain de riz de notre terre. Pour la défense de la patrie nous combattrons vaillamment, et vous exterminerez nos ennemis les Français, comme les sauterelles exterminent la *Ketsa* (plants de riz). Quant aux Vazaha (étrangers), qui sont parmi nous, ceux-là ne sont pas nos ennemis ; nous ne devons pas les traiter comme tels. »

Ensuite, spectacle inouï à Madagascar, Ranavalona passait, dit-on, *à cheval* la revue de ses troupes.

Tandis qu'excité par les Méthodistes, le gouvernement de Tananarive se refusait follement à toute composition, le consul anglais Packenham donnait à Tamatave l'édifiant exemple de sa conversion au catholicisme. Depuis vingt ans cet homme travaillait, comme il le devait, au triomphe de la cause anglaise à Madagascar, mais il y travaillait loyalement. Le 18 juin, se sentant mourir, il avait appelé le P. Cazet, et abjuré entre ses mains le protestantisme. Le 23, nos marins français, et les missionnaires descendus de la



Victoire Rasoamanarivo
(Phot. du P. Colin).

capitale, assistaient à ses funérailles. En sortant de cette cérémonie, un officier de marine pouvait dire : « Voici la première victoire de la France sur la grande terre. »

Peu de victoires devaient suivre ce bienfaisant triomphe, durant cette étrange campagne, où un temps précieux fut gaspillé en négociations inutiles et en alternoiements désastreux.

L'amiral Galiber, successeur de l'amiral Pierre, n'avait guère reçu pour mission que de négocier. Il s'y employa, du 30 septembre 1883 au 6 mai 1884. Nos soldats stationnaient à Tamatave ; de petits paquets venus du Tonkin et de la Réunion les relevaient de temps en temps de leur garde insalubre. En face, à dix kilomètres de Tamatave, les Hova campaient dans une excellente position, défendue par un marais large de quatre à cinq cents mètres. L'anglais Willougby dirigeait leurs travaux de défense, et des munitions de guerre anglaises leur arrivaient en abondance, par les ports non bloqués.

A Paris, le ministère se trouvait en face d'une Chambre divisée, d'une opinion prévenue ; et il obtenait à grand'peine les subsides dont il avait besoin. Cependant, le 6 mai 1885, l'amiral Miot prenait le commandement de nos troupes, et déclarait le temps des négociations définitivement écoulé.

Il bloquait aussitôt Mahanoro, Fénérife, Vohémar ; au commencement de 1885, il occupait Diégo-Suarez.

Un ultimatum avait été envoyé à Tananarive par le nouveau commandant en chef. Il demandait en substance : 1° la cession à la France, du nord de l'île,

jusqu'au 17° parallèle de latitude sud ; — 2° le paiement d'une indemnité de trois millions, ainsi que d'indemnités aux étrangers lésés ; — 3° le droit, à l'avenir, de conclure des baux à long terme ; — 4° le changement du titre officiel de Ranavalona, qui ne serait plus appelée que reine *de l'Imerina*. — Si ces conditions n'étaient pas acceptées, l'amiral devait s'emparer de Farafate et monter à Tananarive.

Les conditions ne furent pas acceptées ; quelques brillants faits d'armes eurent lieu au mois d'août ; mais l'amiral, le 10 septembre, ne put s'emparer de Farafate, et il ne monta jamais à Tananarive. Néanmoins la misère et la fièvre décimaient les Hova. (1) Ils avaient besoin de paix ; ils la demandèrent. M. Patrimonio vint à Tananarive diriger les négociations, et, le 17 décembre 1885, la paix était signée à bord de la *Naïade*. Le 22 décembre, M. de Freycinet en apprenait les conditions à la Chambre : Diégo-Suarez serait cédée à la France en toute propriété ; les Hova paieraient une indemnité de dix millions ; et la France aurait à Tananarive un résident général, chargé des relations extérieures. En revanche, nous reconnaissions Ranavalona, reine de Madagascar, et nous devions évacuer les postes conquis pendant la campagne.

La paix rendait la vie à la mission catholique. Le 19 mars 1885, un premier groupe de missionnaires prenait le chemin de Tananarive.

Ils y montaient avec cette angoisse poignante du

---

(1) Pendant cette guerre, environ vingt mille soldats malgaches sont morts de fièvre et de misère.

maître qui cherche, après l'orage, ce qui reste de sa moisson. Sans doute, pendant le blocus, de consolantes nouvelles leur étaient parvenues de l'intérieur ; les parlementaires hova, descendus à Tamatave, les avaient confirmées. Ils savaient l'église malgache vivante ; ils ignoraient sa conduite admirable pendant la guerre.

La soudaine expulsion de 1883, n'avait pas permis aux Pères de laisser d'instructions précises à leurs chrétiens. C'est donc à la grâce de Dieu, et à l'initiative des catholiques qu'ils avaient tout confié. La grâce avait sensiblement agi, et les fidèles, dirigés par Victoire Rasoamanarivo et par l'Union Catholique, s'étaient merveilleusement défendus.

Victoire Rasoamanarivo avait quinze ans, lorsqu'elle fut baptisée, le 1er novembre 1863, par le P. Weber. Le 17 janvier 1864, elle faisait sa première communion ; le 11 septembre, le P. Jouen, Préfet apostolique, la confirmait.

Élève des Sœurs, Victoire avait été un modèle de piété et de modestie. Mariée au fils aîné du premier ministre, Radriaka, elle devint de plus en plus ferme et fervente.

Pendant plus de vingt ans, après son lever invariablement fixé à trois heures, elle se rendait à l'église et y passait de longues heures, en adoration. Chaque soir, Victoire passait encore deux heures en prière, auprès de la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Ni la maladie, ni le mauvais temps, ne l'arrêtaient. Souvent, à une heure si matinale, les porteurs faisaient défaut. Elle venait alors à pied, par d'affreux chemins. L'hiver elle était parfois nu-pieds. Quelqu'un

l'ayant surprise un jour en cet état, et s'en étonnant : « Il est juste, répondit-elle, que j'imite un peu Celui qui a tant souffert pour moi ! »

Avide de sacrifices et de pénitences, Victoire eut à supporter d'amères épreuves. L'insistance avec laquelle elle priait et faisait prier pour la conversion de son mari, en faisait deviner une partie. Les autres lui venaient de son père et de son entourage. Sa fidélité, sa vie si constamment surnaturelle, lui attira longtemps les railleries de la Cour ; quant à son père, le ministre Rainimaharavo, il ne lui épargna aucune torture morale.

Cet homme, après la signature du traité anglais de 1865, avait opéré une volte-face subite, et, à son exemple, il avait juré de faire apostasier sa fille. Il voulait l'entraîner au temple ; il mettait tout en œuvre pour la pervertir. Victoire en était comme étourdie. Elle ne cessait de pleurer, et craignait, à la fin, d'être vaincue. Une vieille esclave catholique, Rosalie Ranahy, était sa seule confidente; cette pauvre femme soutenait sa maîtresse, l'exhortait à persévérer. Victoire dut cependant aller à l'école anglaise, et sa santé se serait entièrement épuisée dans ces luttes, si Rainimaharavo, vaincu, n'avait enfin consenti à respecter sa liberté.

Victoire sortit de ces épreuves purifiée et forte, comprenant mieux le prix de la foi, prête à défendre chez les autres ce qu'elle avait eu tant de peine à préserver en elle. Aussi, un des Pères qui connaissaient le mieux son courage, ne craignait pas, en 1883, de lui dire en partant : « Quand Notre-Seigneur quitta la terre, il confia l'Église à sa Mère. Forcés de

nous éloigner de nos enfants, nous vous les confions; soyez la gardienne de leur foi. » Victoire accepta cette mission.

Le dimanche qui suivit le départ des Français, une troupe de protestants gardait, de grand matin, les portes de la cathédrale catholique, afin d'en écarter les fidèles. Ceux-ci se retiraient tristement devant cette résistance inattendue, quand Victoire, à son tour, se présente. On lui ferme la porte, au nom de la reine. Elle proteste, et comme on veut l'arrêter, elle dit d'une voix forte, de façon à être entendue de tous : « S'il vous faut du sang, vous commencerez par verser le mien, mais la peur ne nous empêchera pas de nous réunir ; » et elle entre dans l'église. Les catholiques la suivent : la position était gagnée.

Dans les campagnes, comme à Tananarive, partout où la liberté religieuse était menacée, Victoire accourait. Souvent il lui suffisait d'écrire : « Je suis la fille du premier ministre ; je sais que son intention est que chacun soit libre. Laissez en paix les catholiques. » Parfois elle se dressait dans l'assemblée. Elle parlait avec vigueur, et les tyranneaux protestants, si fiers en son absence, ne savaient que lui répondre.

Par ce rôle de médiatrice courageuse, Victoire rendit le plus grand service aux chrétiens de l'Imerina persécutés par les méthodistes. Sans elle, aucune justice ne leur eût été rendue.

Une autre mission s'imposait à Victoire, plus délicate, plus difficile : il fallait encourager les catholiques eux-mêmes, les grouper, les reprendre. Victoire s'en acquitta avec un tact et une bonté admirables.



La Reine Ranavalona III.

Elle écrivait aux assemblées où elle ne pouvait se rendre ; on lisait ses lettres en public ; elles dissipaient d'ordinaire tous les malentendus.

A cette action publique, si importante et si étendue, Victoire unissait un apostolat plus caché mais non moins efficace. Elle accourait au chevet de tous les malades qu'on lui signalait, et elle les disposait à bien mourir. Elle allait baptiser les moribonds ou les nouveaux-nés. Apprenait-elle qu'un chrétien était un sujet de scandale ? elle le reprenait fortement, mais si maternellement que jamais personne ne la repoussa.

Afin de mener de front tant d'œuvres, Victoire avait organisé toute une police, qui lui rendait compte de tous les besoins, et la prévenait de toutes les misères. Dieu seul connaît le bien fait alors par cette femme intrépide.

Après la guerre, elle devait reprendre sa vie modeste et cachée. L'autorité qu'elle s'était acquise, lui permit néanmoins d'exercer jusqu'à sa mort un très efficace apostolat. En 1888, Victoire eut le grand bonheur de baptiser, à son lit de mort, son mari Radriaka. Elle l'appela Joseph. La vieille esclave, sa consolatrice d'autrefois, fut seule témoin de ce grand acte.

Victoire Rasoamanarivo n'était pas le seul soutien de l'église malgache. L'*Union Catholique* la secondait puissamment.

Dès l'origine de la mission, le P. Finaz avait établi une Congrégation de la Sainte-Vierge, dont les anciens membres furent ensuite réunis en une association appelée « l'*Union Catholique.* » Cette réunion d'hommes et de jeunes gens chrétiens, avait toujours

donné d'excellents exemples. Pendant la guerre leur ferveur redoubla. « Qui eût jamais osé espérer, écrivait un Malgache, que les jeunes gens de cette congrégation auraient une telle énergie et une telle constance ? Leur conduite est digne de tout éloge. »

Et un autre : « Nous croyons que dans l'Imerina il n'y a plus de chrétiens de paille ; le feu les a brûlés, mais la plupart sont devenus chrétiens de roche et d'or : l'extérieur trompeur a disparu. »

L'Union Catholique fut surtout remarquable par sa prudence et son esprit de discipline. La bonne volonté de ses membres ne pouvait empêcher des divergences de vues : elle devait au contraire les provoquer, et, s'ils avaient eu un zèle moins pur, un dévouement moins éclairé, ces jeunes gens n'auraient jamais su sacrifier leurs vues personnelles au triomphe de l'idée commune.

Les divergences éclatèrent à la première réunion. Aussitôt il fut arrêté, comme principe fondamental, qu'on ne changerait rien aux mesures prises par les Pères, et que, tout ce qu'ils faisaient, on essaierait simplement de le continuer.

Tous les matins à 7 heures, avant les classes, on devait se rendre à l'église, y chanter des cantiques et réciter le chapelet. On y ajouterait, le samedi, les litanies de la Sainte Vierge. Le dimanche, à 8 heures du matin, on lirait les prières de la messe, accompagnées de chants et d'une instruction. Le soir à 3 heures, on chanterait les vêpres, puis on expliquerait le catéchisme. Pour suppléer à la bénédiction du Saint-

Sacrement, on se contenterait, le dimanche soir, de chanter des hymmes et des cantiques.

Ce règlement établi à Tananarive, les membres de l'Union Catholique se répandent dans les campagnes de l'Imerina, relevant partout les courages, animant au bien, résistant aux protestants.

L'Union Catholique a laissé le journal de ses assemblées ; nous l'avons sous les yeux. On est frappé d'admiration, en présence de la fidélité dont il est la preuve ; en présence surtout de l'esprit de prévoyance et d'organisation, de charité et de profonde piété dont chacune de ses pages garde le reflet.

Quelques membres avaient émis l'idée d'expliquer la Sainte Ecriture : « Nous n'avons ni la grâce, ni la science suffisante pour interpréter l'Écriture Sainte, fit observer le Conseil. Contentons-nous d'expliquer la lettre du catéchisme. » Afin même de moins se tromper, il fut décidé que les doutes seraient soumis à l'examen du Conseil ; que toute erreur commise par un catéchiste serait désavouée à la réunion suivante. Une si grande bonne volonté devait évidemment attirer les lumières de l'Esprit Saint.

La pauvreté était un danger pour les catholiques, danger d'autant plus grave, que les bourses méthodistes s'ouvraient complaisantes. Les Missionnaires avaient laissé des ressources légères. Elles furent vite épuisées ; les largesses de Victoire, les sacrifices généreux de tous assurèrent à l'Union Catholique de quoi soutenir les œuvres dispendieuses de la mission.

Les lépreux ne furent pas oubliés par leurs frères chrétiens. Cent deux malades continuèrent à vivre à

Ambahivoraka. Chaque nuit ils se levaient, pour demander à Dieu le retour de leurs Pères. Chaque dimanche un membre de l'Union Catholique allait les voir. A la fin de la guerre, il en restait quatre-vingt-trois.

« Je m'étais persuadé, disait un méthodiste, que toutes les écoles catholiques allaient mourir de leur belle mort, et les voilà, au contraire, plus florissantes que jamais ! » Les catholiques, en effet, se firent un point d'honneur de soutenir leurs écoles. Le ministre de l'instruction publique Andrianamananizao était alors le plus avoué de leurs ennemis. Les maîtres d'école catholiques mirent à leur tête un Frère des Écoles Chrétiennes, le frère Raphaël Rafiringa, malgache qui n'avait pu suivre ses frères exilés. Loin de courber la tête devant leurs ennemis, ces généreux catholiques décidèrent d'inviter le gouvernement à leur concours public annuel. Les envoyés de la Reine et du premier Ministre présidèrent en effet ce concours, le 6 novembre 1884, et le journal officiel de Tananarive dut en faire l'éloge.

Loin de détruire la mission catholique de l'Imerina, l'épreuve l'avait donc vivifiée. Ce qu'elle perdit, par l'apostasie de certains, fut amplement compensé par la générosité des autres ; mis en demeure de s'affirmer, de se compromettre, les catholiques hova y gagnèrent, à la fois, en vertu et en considération.

La persécution fut plus violente ; elle causa, par suite, plus de ravages chez les Betsiléo.

Dans cette province, toutes les églises et écoles catholiques furent immédiatement fermées, et les

4000 élèves de la mission contraints de fréquenter les écoles méthodistes ou luthériennes.

Les réunions organisées par les catéchistes étaient traquées par la police. A bout de ressources, les fidèles imaginèrent de se réunir par petits groupes, sous prétexte de jouer aux cartes ou aux dominos. Ils récitaient le chapelet, se concertaient, lisaient le catéchisme, et, à la moindre alerte, reprenaient leur jeu. Cette ruse elle-même fut découverte et interdite.

L'église malgache désemparée, n'aurait pas sans doute tenu toujours aussi ferme sous l'orage ; Dieu, qui voyait son mérite, abrégea sa passion. Mais elle avait fait ses preuves. Elle avait montré à la Catholicité ce qu'on pouvait attendre d'elle, et si elle fut, depuis, plus heureuse, elle ne fut jamais plus belle que durant ces deux années de détresse.



Diego-Suarez. — Vue prise en 1885.

CHAPITRE XII

Le traité de 1885. — Mgr Cazet Vicaire Apostolique,

Le traité du 17 décembre 1885 assurait, il faut l'avouer sincèrement, une paix des plus mal assises. Des fautes nombreuses, qu'il n'est pas de notre rôle de signaler ici, en avaient précédé la conclusion. Finalement, après avoir beaucoup menacé, nous ne détruisions même pas les causes qui avaient amené la guerre ; nous n'obtenions pas ce qu'avaient demandé nos ultimatums successifs, le droit de propriété à Madagascar, et la possession de la côte Nord-Ouest.

Nos négociateurs avaient accepté la radiation du mot protectorat sur l'instrument diplomatique, espérant sans doute qu'il serait plus aisé d'avoir la chose, en sacrifiant le nom. Sans doute, l'article 6 du traité reconnaissait aux étrangers la liberté de louer par bail d'une durée indéterminée, mais la loi 85 du code de 1881 restait en vigueur, cette loi qui permettait aux Français d'acheter, tout en interdisant aux Malgaches de vendre. Bien plus, pour contracter validement un bail de 90 ans, nous avions encore besoin de l'agrément préalable du gouverneur de province, et celui-ci devait presque toujours le refuser.

Quant à Rainilaiarivony, forcé de supporter à Tananarive la présence d'un Résident français, il était résolu à l'inutiliser, à n'accepter jamais ni son intermédiaire, ni son intervention, à lui livrer enfin une guerre diplomatique dont il espérait bien sortir vainqueur.

Pour se maintenir dans une disposition aussi fausse, avec des droits mal définis, qu'ils devaient conquérir plutôt qu'exercer, nos Résidents avaient besoin d'une dose exceptionnelle de prudence et d'énergie. Leur patriotisme la leur fournit. Grâce à la franche et énergique attitude de M. le Myre de Vilers, à l'habileté de M. Bompard, à la bienveillance conciliante de M. Lacoste, et à la prudence de M. Larrouy, la paix de 1884 a duré autant qu'elle pouvait durer, sans détriment pour l'honneur français.

Si, pendant cette période, Rainilaiarivony avait aidé, comme il le devait, l'action loyale et bienfaisante de notre diplomatie, il eût assuré à son pays une prospérité durable. Mais, au lieu d'appliquer son intelligence pleine de ressources à l'administration intérieure, au lieu d'en proscrire l'arbitraire et l'exaction, il s'est confiné dans son idée d'arracher Madagascar aux étrangers. Avec un parti pris évident, il a laissé les injustices et les meurtres s'acclimater dans l'Imerina. De telles combinaisons finissent toujours par nuire à qui les emploie.

Rainilaiarivony a forcé les Français à partir en bannis ; il les obligera par suite à revenir en vainqueurs.

Il n'entre pas dans notre dessein, d'exposer plus

en détail l'histoire politique de ces dernières années. Dès le début de cette période, les missionnaires avaient compris qu'un nouveau règlement de comptes s'imposerait avant longtemps, entraînant une seconde fois la ruine de leurs œuvres. Ils les reprirent cependant avec entrain, sans se laisser décourager par des prévisions pessimites.

Leur rentrée à Tananarive avait été triomphale. « Nous sommes entrés dans notre église, écrivait un missionnaire, ce matin 29 mars, à onze heures du matin. Les cloches sonnaient à toute volée, l'orgue jouait. Nous nous sommes prosternés devant le maître-autel, profondément émus. Invité à dire quelques mots à la foule, j'avais de la peine à ne pas éclater en sanglots. Je parlai du triomphe de la prière et de l'action miséricordieuse de Dieu. Victoire n'y tenait plus de joie ; la foule ne pouvait être contenue ; c'était un avant-goût du ciel ! Durant notre voyage de Tamatave, on nous a partout salués comme parents de la Reine, et on nous a porté des présents en son nom. »

Quatre ou cinq mois avant la guerre, un seigneur féodal et un Père avaient eu le dialogue suivant : « Au moins, disait le gouverneur, quand la paix sera faite, demande bien la liberté pour la prière. »

— « Comment la liberté, mais ne l'avons-nous pas ? hier encore n'as-tu pas dit au peuple que la reine donne à chacun la liberté de prier et de faire instruire ses enfants dans la religion qu'il voudra, soit chez les catholiques, soit chez les méthodistes, soit chez les trembleurs, soit chez les norvégiens ? »

— « Oui, c'est bien, en effet, ce que j'ai dit, et ce que j'ai ordonné à mes subordonnés de répéter



S. G. Mgr Cazet
Vicaire Apostolique de Madagascar

mot pour mot dans les villages qui dépendent de moi. Mais, vois-tu, Père, on nous conseille d'user de toute notre influence pour entraver la prière catho-

lique. Dernièrement un ministre, (celui de l'instruction publique), m'a blâmé devant mes égaux, les autres tompomenakely, de ce que j'avais retiré mes enfants de l'école des protestants pour te les donner, de ce que je viens te visiter souvent, enfin de ce que j'invitais mes parents et les peuplades de mon Menakely à passer chez les catholiques. »

— « Et que lui as-tu répondu ? »

— « Que je ne pouvais désobéir à la reine. Que puisque mon peuple voulait aller à la prière catholique, je devais lui en laisser la liberté. Quant à visiter le Père, est-ce que la reine n'a pas dit à son peuple que tous les blancs sont ses amis ? — Pendant que je parlais, les gouverneurs m'écoutaient, et beaucoup m'approuvaient. Cependant le ministre voulut avoir le dernier mot ; il me dit, avant de nous séparer : « Attention, sois prudent à l'avenir, car tu pourrais bien perdre ta place. » — Tu vois, ajoutait le gouverneur, qu'en secret nous devons persécuter les catholiques. Aussi recommande bien au P. Cazet d'obtenir une pleine et vraie liberté pour la prière. Si vous obtenez cette liberté, toutes les églises, dans cette province, seront trop petites pour contenir les fidèles. »

Le vieil Andriana parlait d'or ; malheureusement la liberté religieuse ne fut guère plus garantie, par le traité de 1885, que le droit de propriété. L'article 6 se contentait de renouveler les stipulations du traité de 1868. On sait combien elles étaient insuffisantes.

Toutefois la mission catholique trouvait, à sa renaissance, une situation améliorée. D'abord les fidèles avaient lutté ; on pouvait davantage compter sur eux.

Ensuite la présence de nos Résidents français à Tananarive et à Fianarantsoa réprimait, à elle seule, certaines injustices trop criantes. Enfin, un éclat plus grand environnait la mission, par suite de sa constitution en vicariat apostolique.

Au moment, en effet, où la mission de Madagascar semblait anéantie, Léon XIII qui ne se décourage jamais, nommait le R. P. Cazet, Évêque de Sosuza, et Vicaire apostolique de la Grande Ile. Le 11 octobre 1885, le vaillant Évêque était sacré dans la basilique de Lourdes (1). Le 5 avril suivant, il débarquait à Tamatave, salué par les salves d'honneur de notre escadre. Enfin, le 26 avril 1886, Mgr Cazet célébrait à Tananarive sa première messe pontificale. On était au jour de Pâques. L'Évêque pouvait donc chanter un double *alleluia*, en souvenir de la résurrection du Christ, et en action de grâces pour la résurrection joyeuse dont il était témoin.

---

(1) Par le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, autrefois premier évêque de la Réunion. L'éminent consécrateur était assisté de Mgr Delannoy, l'évêque dont nous avons mentionné la visite à Tananarive en 1875, et Mgr Duboin, ancien évêque du Sénégal.

CHAPITRE XIII

Renaissance des œuvres

Les joies du retour ne cachaient à personne les ruines matérielles et morales accumulées par le récent orage. Elles étaient moins considérables qu'on n'eût osé le prévoir. Il fallait néanmoins relever sans retard ce qui était tombé, développer les œuvres entreprises, et soutenir la bonne volonté des chrétiens par un zèle croissant.

Les bras faisaient défaut pour tant d'ouvrage, d'autant plus que de nombreuses morts de missionnaires attristèrent la reprise des travaux. Par bonheur, les recrues vinrent à cette époque plus nombreuses de France ; la pénurie même d'ouvriers décuplait les forces de chacun.

L'asile des lépreux fut le premier que Mgr Cazet entreprit de relever. De leur chapelle, brûlée en 1883, rien ne restait, qu'un tumulus envahi par les hautes herbes ; on avait dressé à côté une méchante hutte en feuillage. Les habitations construites autrefois étaient devenues des ruines croulantes, dont les toits de feuilles pourries laissaient passer la pluie. Cent cinquante lépreux vivaient pourtant dans cette misère.

L'appel sorti du cœur de Mgr Cazet fut entendu à Madagascar et en Europe. M. Le Myre de Vilers, et plus tard M. et Mme Bompard, y répondirent généreusement. Les membres de la colonie européenne suivirent leur noble exemple.

L'asile des lépreux fut enfin reconstruit. Il ne fut achevé qu'en 1891. Un jour, Mgr Cazet y menait le Résident de France. L'illustre visiteur écoutait avec émotion les prières et les chants des lépreux, puis,



Léproserie Saint-Laurent de Maranana

parcourant leurs rangs, il donnait à chacun une large aumône. Quelques malheureux, trop souffrants, étaient restés accroupis près de leur case. Le Résident leur porta lui-même leur part. « Quelle belle œuvre, disait ensuite M. Le Myre de Vilers à Mgr Cazet ! Vous devriez agrandir cet établissement, afin d'y pouvoir loger un plus grand nombre de malades. » — « Il est mieux, répondit l'Évêque, que les lépreux ne soient pas trop nombreux dans le même endroit. Ils dépassent déjà la centaine. Ce que nous voudrions, ce que nous espérons, c'est la création, ailleurs, d'une nouvelle léproserie. » — « Excellente idée ! reprit le

Résident, au double point de vue humanitaire et chrétien, c'est là une de vos plus belles œuvres. »

En 1894 seulement, la mission pouvait réaliser son désir, en créant, près de Fianarantsoa, une nouvelle léproserie où elle réunissait vingt-trois malades.

Les prisonniers condamnés aux fers étaient, après les lépreux, les malheureux les plus dignes de pitié. La chapelle qui servait à les réunir ayant été brûlée, il fallut les catéchiser en plein air. Tous les jours on prit soin de grouper et d'instruire les autres condamnés, abandonnés la plupart de leurs familles, et n'espérant plus qu'en la charité chrétienne.

Mais l'œuvre entre toutes importante, restait l'œuvre des écoles. Pendant la guerre, les protestants avaient travaillé à les anéantir. Ils avaient invité tous les élèves des Français bannis à venir chez eux, puis, invoquant la loi 296, qui interdisait le changement d'école, ils prétendaient garder toujours ceux que la même loi leur commandait plutôt de rendre.

Chez les Betsiléo, où la persécution avait sévi avec plus d'insolence, les anciens élèves de la Mission avaient été enrôlés de force dans les écoles luthériennes. Au retour des Pères, ces élèves revinrent en foule retrouver leurs anciens maîtres. Beaucoup d'écoles et de réunions dominicales furent ainsi reconstituées en quelques semaines, et un mois et demi après leur retour, les missionnaires comptaient, dans la province, 3000 élèves. C'était trop juste et trop beau. Afin d'arrêter ce mouvement, les Indépendants et les Luthériens, pressèrent alors le gouvernement d'étendre, de sa propre autorité, au pays betsiléo, la loi 296 qui régissait

seulement l'Imérina ; et en vertu de cette loi ils eurent l'audace de reprendre beaucoup d'élèves catholiques.

Citons quelques faits précis, signalés, le 18 février 1887, par Mgr Cazet à M. le Résident Général :

1. « Dans la province de Fianarantsoa, durant la première quinzaine de juin 1886, plusieurs de nos



Demeure provisoire du Résident Général.

élèves sont battus, attachés, et traînés de force au temple protestant par des maîtres d'école indépendants.

« 2. Le jeudi suivant, pendant que 9 élèves catholiques étaient dans notre classe, une bande nombreuse de professeurs indépendants viennent en réclamer un; on refuse de le leur livrer. Alors les protestants se jettent sur ces élèves et sur un de nos anciens maîtres d'école, et les emmènent en poussant des cris sauvages.

« 3. Un de ces élèves se réfugie chez les missionnaires de Fianarantsoa. Le 21 juin, il va au marché, en compagnie d'un professeur catholique ; il est aperçu

par un des six principaux persécuteurs, saisi par lui, et emmené de force, malgré les vives protestations de son professeur.

« 4. Le 22 juin, eut lieu l'inscription des élèves. La liberté fut si visiblement confisquée au profit des Indépendants, que le missionnaire se leva et fit observer au gouvernement la pression exercée sous ses yeux, et l'impossibilité, pour les enfants, de s'approcher des maîtres d'école catholiques. Deux de ces derniers protestèrent aussi publiquement, mais en vain.

« 5. Le lendemain, 23 juin, plusieurs élèves se sauvèrent la nuit et allèrent se réfugier chez les Pères, protestant ainsi contre la violence de l'inscription dressée la veille ; peu à peu un certain nombre de nos anciens élèves revient à nos écoles. Jusqu'ici, la loi 296 n'avait été faite que pour l'Imérina.

« 6. Mais, le 3 janvier, le gouvernement la déclara obligatoire pour la province des Betsiléo. Ce fut le signal de nouvelles violences. Dans la nuit du 21 au 22, une douzaine de fort jeunes gens, conduits par les instituteurs protestants, parcourent les hameaux où demeuraient nos élèves ; ils en prennent huit qu'ils enferment ; dans les cases où ils ne trouvent pas les élèves, ils prennent leur père ou leur mère. Quinze enfants purent s'échapper. Plainte fut portée au commandant de Fianarantsoa. J'attends encore justice. »

Ces exemples, que l'on pourrait aisément multiplier, indiquent de quelle liberté précaire jouissaient les écoles catholiques.

Même chez les Betsiléo, cependant, la persévérance

des missionnaires eut raison des protestants. De guerre lasse, le gouverneur de la province permit à ses administrés de louer des terrains à la mission ; Fianarantsoa eut bientôt sa magnifique église romane dédiée à Saint Joseph. Non loin, s'élevait une grande école normale, destinée à fournir d'instituteurs les villages voisins. Les Frères de la Doctrine Chrétienne n'ont cessé, depuis, de la faire prospérer.

A Tananarive, les Sœurs de Saint Joseph bâtissaient de nouveaux établissements, pour remplacer les maisons incendiées pendant leur absence. Leurs trois écoles abritaient six cents enfants ; elles ouvraient même un noviciat à cinq novices et à deux postulantes malgaches. Le 8 décembre 1886, trois jeunes filles prenaient l'habit religieux, une quatrième était admise à la profession. Leur persévérance, durement mise à l'épreuve depuis quatre ans, prouvait aux plus incrédules, que la vie, non seulement chrétienne, mais parfaite, pouvait être comprise à Madagascar.

De leur côté, les Frères de la Doctrine Chrétienne réunissaient quatre cents élèves dans leur école de Tananarive. Le Résident de France admirait hautement leur dévouement et leur succès. Les Hova, très amateurs de belle musique, s'extasiaient surtout en entendant la fanfare de leurs élèves.

Mgr Cazet aurait voulu couronner ces fondations en créant un cour d'études supérieures. M. Le Myre de Vilers approuvait fort ce projet. Par ses conseils et son appui, il en aurait secondé l'exécution. Mais il était difficile de louer un terrain pour cette école nouvelle ; il était impossible d'assurer aux enfants des

meilleures familles la liberté de choisir leurs maîtres, cette fameuse liberté promise par tous les traités. Aussi, l'excellent projet de l'évêque ne put être réalisé.

Un cours de langue française fut seulement ouvert; dès le mois de mai 1886, cent vingt jeunes gens, de dix-sept à vingt-huit ans, le suivaient avec assiduité.

Deux ans plus tard, le R.P. Michel, Provincial des Jésuites de Toulouse, visitait la mission de Madagascar ; à son instigation, le collège Saint-Michel était fondé à Ambohipo, en vue de donner à la mission des catéchistes et des instituteurs ; il devait aussi former des hommes d'élite, prêts à entrer dans tous les services de l'administration hova (1), et des interprètes pour les fonctionnaires et commerçants français.

En 1892, le collège Saint-Michel comptait soixante élèves, chiffre que les ressources de la mission ne permettaient pas de dépasser. Les cours duraient quatre ans ; le choix sévère qui présidait à l'admission des élèves, assurait aux maîtres un auditoire intelligent et bien disposé. Aussi, lorsque le Résident de France venait, chaque année, assister à la distribution des prix d'Ambohipo, et présider aux examens publics, il ne savait jamais assez témoigner son contentement.

Au collège Saint-Michel, la langue malgache ne ser-

(1) En 1893, le premier ministre faisait demander les noms des anciens élèves d'Ambohipo. Il voulait choisir parmi eux des employés pour les ministères. Malheureusement des demandes de ce genre effraient les Malgaches plus qu'elles ne les honorent. Si la reine est contente de quelqu'un, elle le prend à son service, service gratuit, corvée inéluctable. Certains préfèrent l'obscurité à une gloire si onéreuse.

vait que pour le cours d'instruction religieuse. Toute autre matière était enseignée en français, à l'aide de livres français, et les enfants devaient toujours parler notre langue, même en récréation. Si quelque œuvre a, depuis 1886, naturalisé la France à Madagascar, et mis en contact cordial les Hova et nos représentants, c'est assurément le collège Saint-Michel d'Ambohipo. Un jour, à la suite d'une fête scolaire, le Résident Général disait aux élèves : « Aimez votre patrie avant tout, mais ayez aussi quelque amour pour la France, l'amie la plus sincère et la plus désintéressée de Madagascar. Songez que c'est à elle, à la France, que vous devez tout le bien qu'on vous fait dans ce collège. »

Aux applaudissements qui accueillirent ces paroles, le Résident put apprécier quels progrès l'idée française avait faits à Ambohipo.

Par habitude d'esprit et par charité, les missionnaires ont toujours ajouté à leurs travaux apostoliques des études qui les complétaient. Les missionnaires de Madagascar ne devaient pas déroger à cette tradition. La composition de glossaires et de grammaires les avait tout d'abord occupés. Les grammaires des Pères Weber, Aïlloud, Basilide, étaient complétées, en 1887, par la grammaire franco-malgache du P. Caussèque. En 1888 et 1893, le P. Malzac achevait les beaux dictionnaires commencés, depuis de longues années, par les Pères Callet et Abinal. Le P. Roblet publiait, en 1887, ses grands travaux cartographiques, poursuivis depuis plus de treize ans, au milieu de difficultés inimaginables. Par des contributions à l'histoire

naturelle, le P. Camboué méritait, en 1886, une médaille de la Société d'acclimatation de Paris, et, en 1891, le prix Savigny de l'Institut. En 1889 enfin, la mission catholique dotait Tananarive d'un superbe observatoire.

Nous ne pouvions mieux faire connaître cette fondation, qu'en citant le rapport, lu à la séance publique de l'Académie des sciences, le 29 décembre 1890, par M. Alfred Grandidier, membre de l'Institut :

« Dès 1880, à ma demande, Mgr Cazet avait fait installer, dans la mission, un petit observatoire météorologique, bien rudimentaire, dans lequel ont été faites, jusqu'au jour où les Français ont été expulsés de Madagascar, des observations quotidiennes, sur la chute des pluies, sur la pression de l'air, sur son état hygrométrique et sur sa température.

« Une fois la paix conclue, nos missionnaires, désireux de rendre à la science tous les services en leur pouvoir, eurent l'idée excellente d'avoir, non plus seulement un observatoire météorologique muni d'instruments perfectionnés, mais encore un observatoire astronomique ; et, dans ce but, ils ont construit, à une petite distance à l'est de Tananarive, au sommet d'une montagne, haute de 1400 m. (Ambohidempona) un bel édifice qui domine tout le pays environnant.

« Ce ne fut qu'après bien des démarches et bien des pourparlers, à la fin d'avril 1889, que Mgr Cazet obtint enfin du gouvernement malgache la concession des terrains nécessaires. Commencé aussitôt, l'édifice, grâce à l'activité et au zèle du directeur, le R. P. Colin, a été bâti en sept mois, bien que, dans ce

pays, on ne dispose, ni de charrettes pour transporter les matériaux, ni de grues pour soulever et mettre en place les gros blocs de granit, sur lesquels ont été construits les murs en briques du bâtiment. Les transports se font tous à dos d'hommes, et c'est par le nombre, que les ouvriers suppléent à l'absence des engins dont nous nous aidons dans nos grands travaux en Europe.

« Le zélé directeur de l'observatoire s'est occupé cette année à en déterminer la longitude, par la méthode des culminations lunaires, et la latitude par un grand nombre de hauteurs. En outre des observations astronomiques ordinaires, il se propose de coopérer à la carte du ciel ; et, en effet, les conditions de climat, qui, pendant de longues périodes sont exceptionnellement favorables dans la région centrale de Madagascar, la transparence de l'atmosphère qui y est très grande, lui permettront de rendre, sous ce rapport, de réels services à l'astronomie, d'autant plus qu'un très petit nombre d'observatoires, dans l'hémisphère austral, a adhéré au programme tracé par le congrès astronomique.

« A une assez grande distance de l'édifice principal, afin d'éviter l'influence des masses de fer, a été creusé un pavillon pour les études magnétiques. L'observatoire est muni de tous les instruments enregistreurs nécessaires aux observations météorologiques. Outre ce poste central, trois autres stations ont été fondées, par ordre de Mgr Cazet, et sous la direction du R. P. Colin, à Arivonimamo, à Fianarantsoa et à Tamatave, stations où sont faites journellement, depuis

février 1889, des observations de baromètre, des températures moyennes, maximum et minimum du psychomètre et de la chute des pluies. Toutes les observations de l'année 1889 ont été discutées avec soin, et publiées par le R. P. Colin. »

A la suite de ce rapport, le prix Jérôme Ponti était décerné au P. Colin.



Paysage.

CHAPITRE XIV

Nouvelle guerre et nouvelles ruines. La religion et l'avenir religieux de Madagascar.


Un Betsiléo

Malgré les difficultés communes à tout apostolat, ou plus spéciales à Madagascar, la mission catholique progressait donc dans la Grande Ile Africaine. Mgr Cazet ne demandait qu'une chose : des hommes, des apôtres, afin de multiplier ses œuvres et ses postes.

« Partout, écrivait-il le 30 décembre 1893, partout nous souffrons de la pénurie d'ouvriers. La Congrégation de la Propagande désire qu'on s'étende, qu'on fasse de nouvelles conquêtes ; c'est très bien, nous le désirons aussi, et nous le désirons d'autant plus vivement, que les protestants s'établissent partout. Durant ces derniers mois, les luthériens de Norvège, qui ont trente-huit mille élèves, ont reçu, à eux seuls, seize missionnaires nouveaux. Oui, nous serions heureux d'exaucer tant de suppliques qu'on nous adresse de tous côtés.

« Je recevais récemment, d'un officier hova, fonctionnaire sur la côte Est, une lettre dont je traduis quelques passages : « Eh quoi ! Monseigneur, y a-t-il « donc des limites que ne dépasse pas la Mission « catholique ? Est-ce que l'Église romaine fait un « choix parmi les hommes, pour en faire ses enfants ? « Est-ce que, sur les montagnes, dans les forêts, près « des fleuves, les habitants ne sont pas plongés dans « les ténèbres ? Y en aura-t-il qu'on n'ira pas sauver ? « Ne pourrons-nous pas célébrer les louanges de l'Éternel, « chacun dans l'endroit où nous a placés le Créateur ?... « Pourquoi donc ne regarde-t-on pas Mahamanina, « Ankarana, Vangaindrano, qui, depuis longtemps, « veulent entrer et rester dans le bercail de Pierre ? « Et cependant, jusqu'ici, on n'a fait que passer près « de nous, sans s'arrêter !... Jetez les yeux sur le « le pays ; qu'on le visite, qu'on s'y fixe ; car il a « soif de l'Église romaine. »

« Ces plaintes sont fondées, mais je ne puis, à mon grand regret, que leur répondre : « Je n'ai personne. » Dans la province de Betafo, j'ai deux missionnaires pour cinquante-cinq postes. Ce que je dis de cette province, je puis le répéter de celles de l'Imerina, des Betsiléo, et de la côte Est. »

Absorbés par leurs œuvres diverses, les missionnaires ne prêtaient plus qu'une attention distraite aux bruits de guerre. Ceux-ci pourtant devenaient inquiétants en 1894, et les membres de la mission, présents à Tananarive, se rendaient bien compte des armements continuels poursuivis par les Hova, et de

la position de plus en plus fausse du Résident français.

Au mois de Septembre 1894, M. Larrouy invitait Mgr Cazet à faire descendre à Tamatave les sœurs et les vieillards. L'Évêque ne crut pas devoir démembrer encore sa mission. Mais quand arriva le plénipotentiaire français, M. Le Myre de Vilers, porteur d'instructions précises et formelles du gouvernement de la République, il n'y eut plus à hésiter. Persister dans sa résolution de rester, eût été, non seulement imprudent, mais funeste pour la mission. Il fallut donc consommer le douloureux sacrifice.

Une circonstance augmentait les appréhensions des missionnaires. Victoire Rasoamanarivo, la grande protectrice des catholiques en 1885, était morte, il y avait à peine deux mois. Le 21 août 1894, elle s'était éteinte, suivie dans la mort par la vénération unanime des protestants et des catholiques, des Européens et des Malgaches. La Reine et le Premier Ministre avaient salué son cortège funèbre; tout Tananarive l'avait suivi. Aucune cérémonie, depuis trente ans, n'avait paru plus imposante; elle était la suprême prédication de celle dont la vie entière proclamait la supériorité divine du catholicisme.

Du 20 au 27 octobre, les missionnaires de l'Imérina évacuèrent Tananarive et descendirent à Tamatave. D'autres groupes, partis de Fianarantsoa s'étaient dirigés vers Mananjary. Mgr Cazet écrivait de Tamatave, le 4 novembre 1894 : « Les événements politiques se sont précipités. La rupture, commencée le 20 octobre, était consommée le vendredi suivant 26.

Les Hova n'ont rien voulu céder; aussi tous les fonctionnaires, colons et missionnaires français ont dû quitter leur poste et se rendre sur la côte.

« Le personnel de la mission de l'Imerina, au nombre de soixante et un membres, est arrivé à Tamatave le 2 novembre. Les PP. Chervalier et Dupuy ont accompagné l'escorte du Résident qui a pris la route de Majunga.

« Notre voyage s'est effectué dans de bonnes conditions, grâce aux recommandations du Premier Ministre qui nous avait fait accompagner par des courriers royaux; nous avons été accueillis en amis dans les villages qui bordent la route de Tananarive à Tamatave.

« Ce qui nous déchire le cœur, c'est d'avoir dû abandonner nos chrétiens et nos œuvres; Notre Seigneur l'a permis!... L'attitude des catholiques nous a bien consolés, dans ces moments suprêmes. Ils sont venus en foule de fort loin, nous faire leurs adieux, et nous promettre de persévérer...

« Dans chaque paroisse nous avons organisé un comité chargé de veiller au maintien des écoles et des réunions du dimanche. Sur ma demande, le Premier Ministre a désigné trois catholiques : son fils Antoine Radolifera, la femme de celui-ci, ainsi que Marc Rabibisoa, secrétaire et interprète du palais, comme protecteurs de nos chrétiens, durant notre absence. Le cher F. Raphaël, des Écoles Chrétiennes, trois Sœurs de Saint-Joseph, tous quatre Malgaches, sont chargés de veiller sur nos écoles de la capitale. De plus, les observations météorologiques continueront à être faites

à l'observatoire de la mission sous la direction de deux jeunes gens nos anciens élèves (1). »

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la mission catholique de Madagascar n'existe donc plus. Mais nous avons confiance en l'avenir. Quelles que soient les ruses imaginées par la diplomatie hova, pour se soustraire à un règlement de comptes définitif, la France, nous en avons la conviction, ne se laissera plus duper par des promesses illusoires.

Ce n'est assurément pas la défaite du peuple hova que nous désirons ; nous souhaitons au contraire son relèvement et son bonheur. Il est la victime d'une faction malfaisante. La France doit aller à lui comme une libératrice, et, par une tutelle prévoyante et ferme, garantir et promouvoir son progrès.

Mais, seule, la vérité qui est en Jésus-Christ, délivre et élève un peuple. Aussi, pour transformer Madagascar, comptons-nous principalement sur l'action de l'Église catholique, messagère de cette vérité.

Certains se soucient fort peu, ou désespèrent trop vite de la conversion de Madagascar. L'auteur d'un ouvrage récemment publié, (2) et digne, par ailleurs, de beaucoup d'éloges, M. Martineau, est de ces pessimistes. Ses jugements, il est vrai, reposent sur des renseignements trop défavorables aux Malgaches. « Il n'est pas, écrit M. Martineau, (3) il n'est pas de pays au monde qui soit plus rebelle à toute idée

(1) Cette lettre a été publiée dans les *Missions catholiques :* nº du 14 décembre 1894. — Les nouvelles reçues depuis font espérer que les catholiques s'organiseront encore mieux qu'en 1883.

(2) *Madagascar en 1894*. par A. Martineau. Paris, Flammarion.

(3) p. 361.



Famille catholique hova.

(Phot. du P. Colin.)

religieuse que Madagascar. Les Malgaches de chaque tribu, sont généralement sceptiques et incrédules. Aussi loin qu'on peut remonter dans leur passé, on ne trouve chez eux aucune trace de ce sentiment intime qui porte l'homme, dans ses heures de faiblesse et de souffrance, à se tourner vers Dieu comme vers un consolateur. Ils n'ont pas non plus, comme les peuples primitifs, réparti les attributs de la divinité en autant de créations de leur esprit, ni attribué la toute puissance à des objets inanimés. Ils ne sont ni polythéistes, ni fétichistes. »

Il n'y a, dans ces lignes, qu'une affirmation exacte : c'est que les Malgaches ne sont pas polythéistes.

A quelque tribu qu'il appartienne (1), le Malgache croit généralement à un Dieu unique et créateur, qu'il appelle *Andrian Nahary*, ou simplement *Zanahary*. De la baie de Saint-Augustin, au pays des Antakara, les missionnaires ont partout retrouvé cette croyance foncière en Zahanary. Seulement, à ce Dieu supérieur et tout puissant, les Malgaches ajoutent d'autres esprits inférieurs, bons ou méchants, intermédiaires qu'il faut invoquer ou apaiser par des sacrifices, des prières, des pratiques superstitieuses. De toutes les tribus de l'ile, les Hova sont les plus nettement monothéistes. Le culte idolâtrique des fétiches, des *Sampy* ne s'est même introduit chez eux qu'assez

---

(1) L'ouvrage le plus consciencieusement informé qui ait été écrit sur ces matières, celui auquel on fait de tous côtés le plus d'emprunts, est assurément celui des Pères de la Vayssière et Abinal : « *Vingt ans à Madagascar.* » Paris, Lecoffre, 1885. L'auteur avait, pour le composer, des renseignements recueillis par divers Missionnaires, et d'une exactitude assurée.

tard. Les anciens protestaient contre tout culte adressé à d'autres qu'au Dieu créateur. « Les deux derniers champions de cette doctrine monothéiste que nous ayons connus, dit le P. de la Vayssière, sont morts entre 1868 et 1870. »

Les Malgaches, surtout les Hova, ont donc un dogme, corrompu et déformé sans doute, mais très net; ils sont, au fond, monothéistes. Quant au fétichisme, jusqu'en 1869 il s'est librement épanoui à Madagascar; depuis lors, il se pratique plus en cachette (1).

Il ne fallait ni remonter bien haut, ni aller bien loin pour trouver chez les Hova des traces de prières. Ils ne demandent pas des biens très élevés, il est vrai, ni pour une autre vie; ils se contentent de biens très vulgaires, mais ils les demandent sans cesse à Dieu, aux ancêtres, aux génies intermédiaires. Le Malgache présente à Dieu toutes les prémices: « A vous les prémices, Dieu créateur! » dit-il en prenant la première bouchée du repas, aux fêtes du Fandroana; « à vous les prémices, » répète-il en portant pour la première fois un habit neuf.

Quant à l'invocation du nom divin, on remarque qu'elle est fréquemment sur leurs lèvres. Au sein du bonheur ou du malheur, dans les plus grandes comme dans les plus petites circonstances de leur vie, ces mots, *Andriamanitra, Andrianahary* (Seigneur, Seigneur créateur) reviennent à chaque instant dans leurs prières.

---

(1) V. IIe Partie, Ch. VIII. « *Bible et fétiches.* »

Le soir, dans des villages de la forêt, on pouvait surprendre autrefois quelque famille malgache priant les ancêtres. On la trouvait éplorée, groupée près du coin où les âmes des défunts sont censées revenir. Un os de mouton est suspendu à cet angle. Les supplications commencent; on chante les louanges du défunt; on pleure, on prie; quelqu'un hisse lentement l'os suspendu, les prières montent avec lui; quand l'os atteint le plafond, tous les bras se tendent vers le ciel.

Le Malgache prie donc. Il le fait mal, il le fait peu; mais les hommes n'ont su prier que du jour où Jésus-Christ leur a appris à invoquer leur Père qui est aux cieux.

Les Malgaches sont-ils, du moins, susceptibles de conversion? M. Martineau ne le pense pas (ouvrage cité, p. 362). « Indifférent il est (le Malgache) pour les idées qu'il a reçues de ses pères; indifférent il reste pour les dogmes nouveaux qu'on lui propose... les conversions sont de pure forme et laissent au cœur du néophyte son indifférence héréditaire ».

« D'où vient alors que les missionnaires persistent à rester dans l'île, puisque, de leur propre aveu, la conversion des indigènes est impossible? La réponse est aisée, mais il faut faire une distinction. Les uns restent parce que, sous le couvert de la religion, ils se livrent à des opérations commerciales, ou à des intrigues politiques: les autres s'obstinent, parce qu'ils veulent acquérir des titres à la miséricorde de Dieu, pour la vie éternelle. Chacun d'entre nous décidera, selon ses idées, lesquels ont choisi la meilleur part. Les

premiers sont des protestants de différentes nationalités, et les seconds sont des catholiques français. »

Ici encore, l'honorable auteur est victime d'une méprise. Il avait accusé à tort les païens d'incrédulité ; à tort il accuse tous les chrétiens d'indifférence ; jamais les missionnaires catholiques ne souscriront à cette accusation.

Certes, personne n'a, comme eux, sondé l'âme malgache et gémi de ses faiblesses. Ils savent leurs chrétiens inconstants, rebelles aux idées de dévouement, de vertu, de sacrifice. Mais les premiers chrétiens d'Asie-Mineure, étaient-ils moins inconstants ? Beaucoup de nos chrétiens d'Europe sont-ils moins rebelles à ces mêmes idées ? « L'Eglise romaine, écrivait l'amiral anglais W. Gore Jones, en 1881, travaille silencieusement à former à Madagascar une plante supérieure à toute autre. »

Les missionnaires savent qu'il faut du temps à cette plante pour éclore, et loin de trouver sa croissance trop lente, ils s'étonnent, après trente-cinq ans, de la voir si avancée. Un prêtre catholique anglais, le Rév. Kenelm Vaughan, ancien missionnaire dans l'Amérique du Sud, et frère du cardinal de Westminster, écrivait, en 1892, dans le *Catholic Times :* « Pendant mon séjour à Madagascar, les missions catholiques ont fait l'objet spécial de mes études. Tout ce dont j'y ai été témoin m'a profondément édifié ; je dois déclarer, et mon témoignage doit être regardé comme impartial, car je ne suis pas jésuite, je dois déclarer que, des nombreuses missions que j'ai visitées en pays païens, je n'en ai pas ren-

contrée où le travail ait été couronné de plus de succès, où, en si peu de temps, on ait accompli, pour le salut du paganisme, autant de merveilles que dans cette île infidèle. »

Le motif qui porte les missionnaires à s'obstiner dans leur œuvre de salut, n'est pas si intéressé que le suppose M. Martineau. Quand nos soldats courent au feu, ils ne songent guère à la solde qui les attend ; l'amour de la patrie les exalte. Quand un missionnaire monte à l'assaut du paganisme, l'espoir d'un gain éternel n'est pas son meilleur stimulant. Il sait que lui-même, ou un autre après lui, emportera la place, et surtout, il aime Dieu et les âmes. C'est la charité qui le pousse à se donner aux âmes, filles immortelles d'un Dieu qu'elles ignorent.

Les Malgaches, du reste, ne s'y méprennent pas. Un jour, en 1888, un missionnaire, le P. Camboué, recevait dans son poste d'Ambohitrimanjaka, la visite de trois français : un ingénieur, un officier et un explorateur-mineur. Un haut fonctionnaire hova accompagnait les visiteurs.

Le missionnaire avait, pour tout palais, une case malgache. Une salle au rez-de-chaussée servait d'école ; l'autre était, à la fois, une menuiserie, un hôpital et un salon. Une échelle conduisait aux deux chambres du galetas. Le missionnaire habitait l'une, le maître d'école logeait dans l'autre.

Or, tandis que le missionnaire grimpait à son échelle, il entendit l'ingénieur français s'écrier : « Dire que des gens qui pourraient être si bien en France,

chez eux, dans leur famille, viennent mener pareille existence à Madagascar ! »

A quoi le Hova, ancien élève de la mission, fit cette réponse qui résume notre pensée : « Monsieur, c'est l'amour de Dieu qui les pousse à en agir ainsi. »



Tombeau des missionnaires à Ambohipo.

(Phot. du P. Colin.)

DEUXIÈME PARTIE

SCÈNES MALGACHES

CHAPITRE PREMIER

Le Climat

La régularité des phénomènes météorologiques caractérise les pays tropicaux. A Madagascar, la division des saisons est un des meilleurs exemples de cette régularité.



Fougère arborescente

L'on distingue communément deux saisons dans la zone tropicale : la saison sèche qui coïncide avec un abaissement de la température, et la saison pluvieuse pendant laquelle la chaleur se fait plus rudement sentir. Par suite de la position géographique de Madagascar, l'été s'y produit à l'époque de notre hiver, et réciproquement. La raison en est fort simple : en novembre, décembre, janvier, le soleil éclaire obliquement l'Europe; il passe au contraire deux fois au zénith de Madagascar. Au mois de juin, de juillet et d'août, le soleil remontant vers l'hémisphère boréal, la saison sèche règne aux tropiques.

La division des saisons n'est pas également tran-

chée aux divers points d'une même latitude. A Tamatave, par exemple, et sur tout le littoral Sud-Est jusqu'à Fort-Dauphin, on peut dire qu'il pleut en toute saison ; il en est de même, d'un bout à l'autre de l'île, sur les deux arêtes faitières de l'Est, qui sont couvertes d'une zone de forêts, et dont l'altitude varie de 1000 à 1500 mètres.

Voici la raison de ces pluies continues : le grand courant aérien, qui, du pôle sud se dirige vers l'équateur, s'infléchit vers le sud-est, par suite du mouvement de rotation diurne de la terre ; il traverse l'océan Indien, et se charge de vapeurs qui se condensent, soit au voisinage des continents situés entre le 14ᵉ et le 23ᵉ degré de latitude sud, soit aussi au contact de l'air plus froid des hautes arêtes faitières. La saison sèche ne peut exister dans ces parages. Mais à 166 kilomètres de l'océan Indien, à 1350 ou 1500 mètres d'altitude, à 40 ou 100 kilomètres de la zone forestière, le courant aérien arrive dégagé de vapeurs. Aussi le partage des saisons est très régulier dans l'Imerina.

SAISON SÈCHE

Les nuits sont alors plus longues que les jours ; elles durent treize heures. Le maximum de chaleur ne dépasse pas 19 degrés. Avant le lever du soleil, le minimum de froid observé a été de — 4 degrés. Ce froid dure deux heures à peine.

Le matin on aperçoit souvent des brouillards. Quelques-uns viennent du courant aérien et se résolvent en bruine sur les hauts plateaux. D'autres naissent des

zones forestières : la température de ces forêts sillonnées de cours d'eaux est presque uniforme et saturée d'humidité. Après le coucher du soleil, l'atmosphère des hauts plateaux



Les Brouillards

se refroidissant subitement, il monte des forêts une immense nappe blanche de vapeurs qui dessine, comme de la neige, les ondulations du terrain. Quand la lune éclaire une vallée revêtue de cette parure, on se croirait en présence de je ne sais quel lac mystérieux. Au soleil levant, le charme s'évanouit. Les masses de vapeur, chassées par la brise, disparaissent.

Une troisième espèce de brouillards se forme sur les hauts plateaux quand le souffle de l'alizé est faible. Des masses de vapeurs s'élèvent des lacs, des ruisseaux, montent à plus de cent mètres, et se balancent

au gré de la brise. Les sommets ensoleillés émergent de cet océan ; leurs grandes ombres et celle du spectateur enveloppées d'un halo s'y projettent comme sur un écran : ce phénomène est connu, en Suisse, sous le nom de spectre du Broken.

La saison sèche est la meilleure pour la santé. Elle apporte cependant son cortège de maladies : les bronchites causées par un refroidissement brusque de température ; la petite vérole meurtrière pour les indigènes ; l'influenza dans ces derniers temps. La fièvre paludéenne est à son minimum d'intensité.

En résumé, durant cette saison froide, le climat est sain dans l'intérieur de l'île, la chaleur très modérée; les tempéraments éprouvés par l'anémie tropicale peuvent refaire leurs forces.

SAISON PLUVIEUSE

Le mois d'octobre est généralement le plus favorable aux santés. Le baromètre et le thermomètre sont alors à leur hauteur moyenne annuelle ; la pluie est rare sur la côte comme dans l'intérieur. C'est la saison des voyages à la capitale.

A partir de novembre, la température s'élève. Elle est de 20° en décembre ; de 20°, 4, en janvier, de 20°, 5, en février qui est, d'ordinaire, le mois le plus chaud. Le maximum de chaleur se manifeste entre deux et trois heures du soir.

La plus haute température observée à l'ombre, a été 31°, 5, le 19 novembre 1892. En plein soleil la boule blanche de l'actinomètre a indiqué, en maximum, 48°, 7 ; la boule noire marquait 64 , 4. Cette observation montre

combien les habits noirs, qui absorbent le calorique, sont à éviter sous le soleil des tropiques.

A cette époque, l'air est chargé d'humidité, à cause des pluies et de l'évaporation de la chaleur contenue dans le sol.

Vers le milieu ou la fin de novembre commencent les pluies et les orages; cette période s'annonce par une baisse lente du baromètre au-dessous de sa moyenne.

Les ondes diurnes se manifestent avec régularité et sont beaucoup plus accentuées que dans la saison sèche. Un signe précurseur à peu près infaillible consiste surtout dans les bandes de strato cirrus ou de cirro cumulus qui, dès le matin, flottent dans les hautes couches de l'atmosphère et se déplacent lentement du N.-O. au S.-E. ; l'alizé faiblit, souvent même le calme est complet. Puis vers une heure du soir, il n'est pas rare de voir le baromètre baisser rapidement. L'orage se forme déjà. S'il doit rapidement traverser la région, l'allure de la courbe est brusque, et une hausse rapide succède à la baisse. Si l'orage ou plusieurs orages successifs vont éclater dans la région, la baisse est lente, et la hausse n'arrive que fort tard, vers cinq ou six heures du soir.

Déjà le vent a tourné vers le N.-O et il souffle par légères bouffées. Sur les hauts sommets du massif central de l'Ankaratra, ou vers la région du N.-O., le temps est sombre, l'orage se prépare. Au bout d'une heure environ, le vent du N.-O. ou S.-O. souffle avec violence, la pluie tombe à torrents : on est au fort de la tempête. Malheur à l'imprudent qui se laisse prendre en pleine forêt par l'orage !

Tous les ans à l'époque des orages, la foudre fait, dans le centre, de nombreuses victimes. M. Laborde avait établi des paratonnerres sur le palais de Manjaka-Miadana et sur sa maison. Les Malgaches, grands imitateurs, se sont empressés de garantir aussi leurs demeures, mais avec quels paratonnerres ! Tel a placé sur son toit une tige de fer aiguisé, sans aucun conducteur; tel autre a pour conducteur un fil de cuivre roulé en forme de corde, et, par malheur, trop court. Il l'attache à une branche d'arbre ou le laisse courir le long d'une muraille sans aucune communication avec le sol. On devine quels accidents sont la suite de pareils procédés. Mais aucun malheur ne donnera aux Malgaches l'idée de réformer leur système.

A mesure que la saison pluvieuse approche de son terme, les orages éclatent de plus en plus tard ; la hauteur de la pluie diminue aussi, jusqu'à ce qu'enfin, vers le mois d'avril, les étincelles électriques jaillissent d'une manière continue de nimbus situés dans les couches supérieures de l'atmosphère. De huit heures à dix heures du soir, ce phénomène procure aux spectateurs un feu d'artifice aérien d'une rare beauté. C'est l'indice de la fin de la saison pluvieuse.

Au début et à la fin de cette saison, la grêle tombe parfois, mais le volume du grêlon est peu considérable, et ne cause pas de grands ravages. Parfois, après leur formation, les grêlons rencontrent une couche d'air chaud; ils fondent rapidement et se résolvent en grosse pluie ; il est très curieux d'entendre alors, sur sa tête, ce crépitement et ce roulement continu propres aux nuages de grêle.

Après les orages et la grêle, signalons enfin le plus terrible des météores qui traversent de temps à autre l'île de Madagascar, les cyclones. Ils ont lieu d'ordinaire en janvier et en février ; en 1893, à deux mois d'intervalle, deux cyclones pénétrèrent dans l'île. Le premier passa au Sud de la capitale, le second au Nord. Cette dernière tempête occasionna, en vue de l'île Sainte-Marie, la perte du navire de guerre *Le Labourdonnais*. Vingt et un de nos marins périrent dans le naufrage.

Aux mois de décembre, janvier et février, à l'époque du changement de la mousson, ainsi qu'au mois d'avril après la récolte du riz, il y a une recrudescence de fièvres. La cause en est peut-être la décomposition des matières végétales dans les rizières fortement échauffées par le soleil.



CHAPITRE II

Nos lépreux

I

DADA JEAN-MARIE RAINIVAO



La léproserie Saint-Camille restaurée (1891).

Rainivao, né de parents esclaves, fut tout jeune encore attaqué de la lèpre. Son maître, Rainimanga, l'aimait beaucoup ; mais les rapides progrès de la maladie et la sévérité de la loi malgache ne lui laissaient aucun espoir de garder l'enfant à son service. Il se résigna donc à le vendre. L'acquéreur, seigneur de la caste des *Andriandranando*, eut le petit lépreux à bon compte ; il espérait le guérir et le revendre ensuite avec profit. Sa honteuse spéculation ne lui réussit guère : recettes de sorciers malgaches, remèdes de docteurs européens, tout fut inutile. Alors, brutalement, l'avare renvoya son esclave. Rainivao alla se joindre aux lépreux d'Ambolotara.

*
* *

La lèpre à Madagascar, est un mal redouté. (1) Comme il est contagieux et héréditaire, on exile loin des villages ceux qui en sont atteints. Ils vont vivre ou mourir où ils peuvent, et le tombeau de famille ne reçoit pas leurs restes. Le plus souvent ces abandonnés ne meurent pas de maladie, mais de faim.

Un jour, en 1872, le Père Camille de la Vayssière se rendant à son poste d'Ilafy, aperçut un groupe de pauvres gens, que les porteurs se montraient avec horreur. Ils étaient tapis dans une sorte d'enclos. « Qui sont ces malheureux ? demanda le Père. — « Des lépreux, répondent les porteurs. » — « Menez-moi donc vers eux. »

Les porteurs surpris déposent le missionnaire à quelque distance de l'enclos d'Ambolotara, et l'y laissent entrer seul. Une trentaine d'infortunés, chassés de leurs familles par les chefs de villages, avaient mis en commun leur misère. Des trous en pente, vraies tanières, leur servaient d'habitation; l'orifice était garanti par un toit de joncs.

A la vue de la robe noire, les lèpreux intimidés s'étaient enfoncés dans leurs gîtes. Le Père les rappelle : « Ne craignez rien, leur dit-il, je suis votre ami, votre père. » Alors ils sortent un à un, les plus hardis s'approchent. Ils sont bientôt une vingtaine autour du missionnaire.

« La rosée du ciel tombe moins douce sur une terre desséchée que mes paroles sur cet auditoire, » écrivait plus

(1) La lèpre sévit surtout sur le massif central et sur le versant oriental. Dans l'ouest, l'éléphantiasis remplace la lèpre.

tard le P. de la Vayssière. Cette première entrevue, en effet, suffit à fonder une chrétienté nouvelle.

Le missionnaire fut, depuis, fidèle à la visiter chaque semaine, et il ne tarda point, parmi ses auditeurs, à remarquer Rainivao. Le pauvre esclave apprenait si bien le catéchisme qu'il fut baptisé des premiers. On l'appela Jean-Marie. Pour lui, comme pour tous les lépreux, une vie nouvelle avait commencé du jour où il s'était senti aimé.

*
* *

La charité des missionnaires fut, d'abord, bien peu comprise des Malgaches.

« En 1875, racontait un Père, un jour de marché je me rendais dans un village. Plusieurs lépreux, les moins malades, assis sur le bord du chemin, essayaient d'exciter la pitié des passants. Le plus rapproché de moi était un vieillard acccompagné de sa femme. Je l'aborde. Pendant que je cause avec lui, et qu'il m'expose ses misères, les passants s'arrêtent, et nous regardent avec curiosité.

J'en profite pour tendre la main en faveur du pauvre lépreux. Un marchand de riz en prend une petite poignée, et la jette dans la poussière en s'en allant. Le vieillard recueille riz et poussière avec sa main sans phalanges, et me regardant :

— « Père, dit-il tristement, vois ce qu'ils me donnent, et comme ils le donnent. Sans toi, les chiens nous auraient déjà tous dévorés. »

Je m'éloignai, le cœur gros, continuait le missionnaire. Le jour même je rencontre deux autres lépreux,

qui, n'ayant pu mendier, n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures. »

Rien n'a, depuis, changé le cœur des païens, mais celui des catholiques s'est adouci, sous l'influence de l'exemple et de la grâce.

Bientôt, on vit ceux qui fuyaient jadis l'enclos maudit, visiter et consoler leurs frères. Un jour une



Léproserie Saint-Camille. (Avant la guerre de 1883.)

procession de chrétiens arrivait à Ambolotara. « Chantez vos plus beaux cantiques pour réjouir ces frères affligés, » dit l'officier qui la présidait. Les cantiques achevés, il fit apporter aux lépreux une corbeille de pêches, et la leur offrit en disant : « Soyez pleins de confiance en Dieu, il ne vous abandonnera pas. Si vous écoutez la parole du Père, vous obtiendrez le royaume du Ciel. Nous vous offrons des fruits : C'est la marque de notre amour pour Jésus-Christ et pour vous. »

Un joyeux *Veloma*, (vivez longtemps!) accueillit ces paroles, et les protestants qui les avaient entendues, avouaient, en partant, que la vraie religion inspire seule tant de bonté.

En 1876, les lépreux se transportaient d'Ambolotara à Ambahivoraka. Ils échangeaient leurs misérables huttes contre une habitation plus saine. La léproserie Saint-Camille comptait alors soixante malades. Mais la guerre de 1883 devait la soumettre à une bien rude épreuve.

Avec les Pères, nos lépreux perdaient en effet leur unique soutien. Les ministres protestants s'offraient bien à leur venir en aide; mais ce secours était un danger.

Un jour, le ministre Richardson paraît à Ambahivoraka; les lépreux, intrigués et défiants, se groupent autour de lui. « Ne craignez pas, leur dit-il, je ne vous prêcherai pas une religion nouvelle. Je viens seulement vous visiter et vous apporter une aumône. Continuez à prier comme les Pères vous ont appris à le faire. Adieu, je reviendrai vous voir. » Les lépreux remercièrent le visiteur avec effusion et promirent de prier Dieu pour lui.

L'offrande du ministre protestant fut bientôt épuisée, et les visites des chrétiens, absorbés par d'autres soins, devenant plus rares, les lépreux se virent réduits à une complète misère. Ils étaient environ quatre-vingts. Leur chapelle avait été brûlée par malveillance, le jour même du départ des missionnaires pour l'exil; ils priaient en plein air, au pied d'un arbre. La prière apportait sans doute quelque conso-

lation à leur peine; mais bientôt, dans certains cœurs, la misère cria plus fort que la foi.

Un dimanche que toute la communauté était groupée autour de l'arbre pour prier, une femme, à qui son rôle de coryphée donnait quelque autorité, prend la parole : « Chers parents, dit-elle, ceux qui étaient notre père et notre mère sont allés au delà de l'Océan; nous sommes orphelins; nous n'avons même plus de chapelle. Le ministre Richardson est venu nous voir; demandons-lui un temple, nous suivrons sa prière, et il deviendra notre père et notre mère! » La proposition est goûtée d'une douzaine d'auditeurs, qui y adhèrent à haute voix.

Aussitôt un vieil aveugle, Jean-Baptiste, se lève; il impose à tous silence; c'était le sage et le conseil de la communauté. « Mes enfants, dit-il, qu'entends-je?... N'avons-nous pas juré de mourir plutôt que de renoncer à notre foi?... Le temps de l'abondance nous a vus catholiques fervents; celui de l'épreuve nous trouverait-il lâches et parjures?... Nous nous sommes engagés envers Dieu, envers les Pères : ne l'oublions jamais, et le ciel nous viendra en aide. » Ces fières paroles furent accueillies par un long murmure parti d'un groupe de malades.

Jean-Baptiste s'était assis; mais Jean-Marie Rainivao, sur lequel il s'était appuyé, restait encore debout : « Puisqu'il en est parmi nous, dit-il d'un ton énergique, qui méprisent les conseils de la sagesse et auxquels le malheur a fait perdre la raison, laissons-les à leur folie! Mais que les sages, ceux qui sont restés fermes dans leur foi, se lèvent et suivent Jean-

Baptiste, notre père à tous !... » Cinquante braves quittent aussitôt l'assemblée et vont, à la suite de l'aveugle, s'asseoir à quelque distance.

Quoique forts de leur nombre et de leur foi, ces courageux chrétiens sentaient le besoin de se donner un chef qui prît en main leurs intérêts. Jean-Baptiste fut acclamé à l'unanimité, mais, trop âgé pour accepter cet honneur, il conseilla de l'offrir à Jean-Marie. Ainsi fut fait ; le vendredi suivant le frère Raphaël, visitant Ambahivoraka, confirmait cette élection.

Dieu bénit ces chrétiens fidèles. L'Union Catholique reçut bientôt, des missionnaires exilés, des secours pécuniaires considérables. Par ses soins, le riz de tous les jours fut assuré aux lépreux.

Rainivao, de son côté, gérait si bien les intérêts communs, qu'on prit insensiblement l'habitude d'oublier son nom malgache, pour ne l'appeler plus que « *Dada* Jean-Marie » « *Père* Jean-Marie ».

Dada Jean-Marie était un homme de taille moyenne, bien membré et vigoureux. La lèpre, alors, ne l'avait pas trop défiguré ; il avait cependant perdu plusieurs phalanges aux pieds et aux mains.

Administrateur de la léproserie Saint-Camille, il en était aussi le catéchiste. Il savait lire, chanter convenablement, et possédait parfaitement son catéchisme. Il était beau à voir à l'église, assis sur un tabouret et appuyé sur son harmonium à manivelle. Son catéchisme à la main il interrogeait avec assurance et expliquait brièvement les réponses. Son commentaire ne variait guère, mais enfin il mettait à la portée de tous, le sens trop abstrait du texte. Quand l'attention de ses

auditeurs laissait à désirer, sa voix s'élevait rapidement. Gare aux distraits !... Le jour de la distribution du riz, leur ration était diminuée, ou bien ils recevaient un supplément de corvée.

Jean-Marie n'était guère instruit ; mais il avait un rare bon sens, un tact exquis pour juger des choses de la foi.

Pour l'aider dans ses fonctions de catéchiste, ou dans celles d'administrateur en chef, Jean-Marie avait pris deux aides plus lettrés que lui, mais moins expérimentés. Il s'était même adjoint un sénat d'une dizaine de membres qu'il réunissait assez souvent ; c'était la Cour d'appel de l'endroit. Un jour on amenait devant ce suprême conseil une pauvre Mozambique accusée du vol et du meurtre d'un poulet. Les témoins sont entendus ; le larcin est prouvé ; et la coupable, condamnée à payer la volaille aux dépens de sa ration de riz hebdomadaire. Pour pénitence, on attache à ses cheveux les pattes et la tête de la victime ; et, ainsi coiffée, elle est conduite de porte en porte dans toute la léproserie. Ce jugement Salomonien ne suffit pas à corriger Ramanga, la Mozambique : on la convainquit plus tard d'avoir enlevé seize pièces de la basse-cour commune. Le tribunal, la jugeant incorrigible, prononça son expulsion.

Jean-Marie comptait, en 1891, dix-neuf ans de séjour à la léproserie ; depuis six ans, il en était le chef. Il avait baptisé *in extremis* plus de vingt malades, il en avait préparé une centaine à la mort, il en avait soigné plus de deux cent cinquante. Grâce à lui, la piété,

le bon ordre, l'esprit de famille, la gaîté même, régnaient à Saint-Camille.

Une de ses grandes et dernières joies fut d'assister à une mission de dix jours, prêchée à Saint-Camille par Mgr Cazet.

L'évêque n'avait voulu céder à personne cette tâche apostolique : Dada Jean-Marie lui signalait les malades empêchés de venir aux réunions ; et le *Dada bé*, (Père grand), allait confesser sur leur grabat les pauvres moribonds.

* * *

Le 30 mars 1891, Rainivao mourait.

Déjà, le 19 février, il avait dit au missionnaire : « Dada mon père, je suis malade. Je crains de ne pouvoir résister au mal ; mais que la volonté de Dieu soit faite ! » Il avait pu cependant se traîner à l'église, y occuper sa place accoutumée, diriger prières et chants, et faire la sainte communion.

Mais, le 20 mars, il appelait le missionnaire.

Il était dans sa case, étendu sur une natte. — « Il m'eût été si pénible de mourir sans vous voir! dit-il avec joie ; mais puisque vous voilà, je suis content, Dieu soit béni. » — « Vous ne me paraissez pas en danger de mort, répondit le Père ; voici des remèdes ; et, si vous le désirez, après-demain, je ferai appeler le docteur. » — « Oh ! bien sûr, mon père, je ne vivrai pas jusque là ; je suis consumé par la fièvre. Mais peu importe, vous êtes venu au secours de votre enfant ; il mourra content. »

La journée fut douce et calme ; elle s'écoula dans

la prière et dans la joie de posséder le missionnaire et de converser avec lui. Mais, le soir, la fièvre augmenta.

A neuf heures et demie, un groupe de lépreux appelle à grands cris : « Père, Jean-Marie veut vous parler. » — Le Père accourt : — « Le moment est venu, dit le malade, donnez-moi les derniers sacrements : je vais mourir. »

Tandis que le prêtre va prendre les saintes huiles, les lépreux ornent la case de Jean-Marie.

En sa qualité de chef, il avait une des plus grandes cases. Elle mesurait environ 3 m. 50 de long et 3 m. de large. Sur les murs, noircis par la fumée, les lépreux disposent de beaux épis de maïs, encadrant un chapelet et une grande croix. Dans un coin, le foyer; à côté, une poule et ses poussins; puis un petit panier de jonc renfermant quelques écuelles et une jarre d'eau ; enfin, sur un escabeau, une chandelle allumée : c'est tout l'ameublement de la case. Le chef revêtu d'un lamba blanc, était assis sur sa natte, soutenu par l'homme le plus valide de la léproserie, et par une femme, la seule à qui la maladie ait laissé aux mains toutes leurs phalanges. Autour d'eux bon nombre de lépreux, hommes, femmes et enfants veillent et prient.

Le prêtre pénètre dans la case. En le voyant, toute l'assistance fait le *mitsetra,* petit bruit des lèvres qui, dans la circonstance, disait avec grande expression la douleur des lépreux assistant à l'agonie d'un père, et leur respect à la vue du ministre de Dieu.

Jean-Marie demande encore une fois pardon à Dieu

et aux hommes : le prêtre prononce une dernière absolution, et commence les saintes onctions. En ce moment, une grande frayeur s'empare du malade : il semble repousser un objet invisible. « Tu fais comme si tu n'étais pas chrétien, » lui dit quelqu'un. Jean-Marie se calme aussitôt.

Les cérémonies terminées, on récite le chapelet. Le malade y répond avec toute l'assistance. Il avait commencé tout seul la prière : « O ma Souveraine, ô ma Mère ! » Comme on ne le suivait pas : « Récitez donc cette prière avec moi », s'écria-t-il ; et il reprit : « O ma Souveraine, ô ma Mère... puisque je vous appartiens, gardez-moi, défendez-moi, comme votre bien et votre propriété ! »

Puis il entre dans une agonie très douce. « Regardez, Père, dit enfin quelqu'un, Jean-Marie ne respire plus. » Alors tous les lépreux éclatèrent en sanglots.

Au point du jour suivant, la cloche de Saint-Camille réunissait les lépreux à l'église.

Après la messe ils se rendirent à la case du chef.

On avait débarrassé la case de son pauvre mobilier. Seulement, selon l'usage malgache, un lamba blanc étendu voilait un coin de la chambre. Derrière, caché aux assistants, reposait le corps de Jean-Marie. Devant, se pressaient des lépreux, autant qu'il en pouvait entrer.

Ils ne voulaient pas que leur chef fût confondu dans le tombeau commun. Les plus valides lui creusèrent une tombe nouvelle ; d'autres transportèrent à grand'peine de larges dalles pour couvrir et orner cette tombe. Ils étaient contents, parce que Jean-Marie avait eu l'honneur, si envié

des Malgaches, d'être enveloppé, après sa mort, dans un grand lamba de soie rouge.

*
* *

C'est ainsi que, de la pauvre vie misérable de l'esclave Rainivao, la charité chrétienne avait fait une existence heureuse et respectée.

II

RAPHAËL

Le 24 octobre 1890, un missionnaire visitait, à cheval, un de ses nombreux postes. Il s'était égaré, et, au lieu de revenir sur ses pas pour retrouver sa route, il aima mieux se lancer, au hasard, dans une immense plaine.

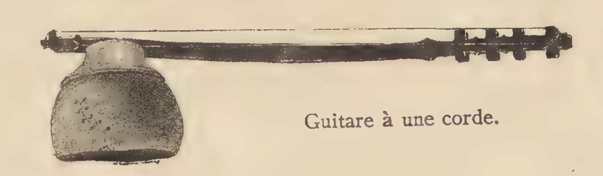
Tout à coup son cheval se cabre à la vue d'une touffe d'herbes violemment agitée. Le Père descend de cheval, écarte du pied les herbes, et aperçoit un pauvre enfant de dix à onze ans, couvert de lèpre et mourant de faim. « Qui es-tu, demande le missionnaire ému ; que fais-tu là ? » — « Je suis esclave, répond l'enfant ; mon maître m'a chassé parce que je suis malade et ne puis plus rien faire. Je n'ai rien mangé depuis hier ; je meurs de faim ; un peu de riz ou de manioc, je vous en prie ! » — « Es-tu baptisé, mon enfant ? » — « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

Il fallait assister l'âme et le corps de cet enfant, et bien promptement. Le missionnaire enseigne ce qu'il peut au petit mourant ; il le prépare sommairement au baptême. Le nom à lui donner fut bientôt trouvé : « C'est aujourd'hui, se dit le Père, la fête de Saint Raphaël, et c'est lui,

le guide bienfaisant, qui m'a conduit vers cet infortuné. Le petit lépreux reçut le nom de Raphaël.

Le missionnaire avait quelques provisions dans son sac. Elles servirent à apaiser la faim du pauvre enfant. Mais il fallait assurer son avenir. Le Père va trouver le chef de la chrétienté la plus rapprochée ; il lui remet le petit lépreux et un peu d'argent, et le charge d'apporter ce nouveau pensionnaire à Saint-Camille d'Ambahivoraka.

Aujourd'hui Raphël n'est point guéri de son mal incurable. Il est joyeux pourtant et content de son sort. Il a son riz tous les jours, une case pour s'abriter, une église pour prier, et des frères qui l'aiment. Il bénit Dieu bien fort, surtout lorsqu'il se souvient de la touffe d'herbes d'où la charité du Père l'a recueilli.



Guitare à une corde.

III

UNE VISITE MILITAIRE A AMBAHIVORAKA


Cascade.

Les *Marsouins* de l'escorte du Résident Général avaient, ce jour-là, dirigé leur promenade militaire du côté de la léproserie d'Ambahivoraka. Ils étaient une trentaine de fantassins alertes et crânes, commandés par le sergent Saillant, un petit homme à la mine énergique, très débrouillard, ayant à son actif plusieurs campagnes et quelques blessures, et, sur sa poitrine, une traînée de médailles.

Les soldats choisissaient d'ordinaire, pour terme de leurs courses, un poste de missionnaire; ils savaient qu'un bon accueil, et de la bière, les y attendaient toujours. Par curiosité, ils avaient arrêté ce matin de visiter les lépreux.

Un chemin pittoresque et escarpé mène de Tananarive à Ambahivoraka, situé à trois lieues Nord-Est de la capitale, sur un plateau de quinze cents mètres d'altitude. Le sentier prend d'adord la direction de Tamatave, montant toujours jusqu'au sommet d'Andrainarivo. Puis, il descend, contourne la montagne, traverse quelques rizières de la vallée

et remonte, en pente douce, jusqu'au village de Soamanandrarina. Vrai village malgache, entouré d'un grand fossé où croissent à plaisir des caféiers et des bibaciers, Soamanandrarina est habité surtout par des ferblantiers, qui, de père en fils, se sont transmis les secrets peu compliqués de leur art. Le village dépassé, une montée difficile se présente, un de ces casse-cou ménagés par la politique hova aux invasions européennes. Les fantassins de l'infanterie de marine escaladent gaiement cette pente, coupée de blocs de granit. A mi-côte ils s'engagent dans un étroit défilé formé par d'anciens fossés. Malheur au bataillon qui devrait le franchir sous le tir ennemi !

Ces restes d'un barrage, qu'on aperçoit à gauche, sont les ruines d'un hardi travail, entrepris jadis par un grand Français, M. Laborde. Il voulait ramasser l'eau des sources voisines, et, par des conduits faits simplement avec des canons de fusils, la mener à Tananarive, au palais de la reine. Les tuyaux ont éclaté, ou se sont disjoints sous la pression.

Au sommet de la côte, se dressent quelques tombeaux; puis l'œil embrasse un horizon nouveau : une grande plaine ondulée, semée de hameaux et de plantations de manguiers ; des maisons mises à couvert d'un coup de main par de hautes murailles. Un ruisseau profond coule dans la vallée. Il faut le passer, gravir une montagne aride, et, à un brusque détour du sentier, apparaissent de longs bâtiments à toit rouge ; c'est la léproserie.

*
* *

La guerre de 1883 avait été funeste aux lépreux.

Des pillards avaient brûlé leurs cases et volé leurs champs. La charité française a permis de rebâtir les maisons où vivent actuellement cent vingt lépreux ou lépreuses. Au centre des habitations se dressent la maison du Père et la chapelle. Un des lépreux élu par ses compagnons est le chef de la troupe ; chaque lundi il distribue aux autres le riz dont une équipe de huit porteurs a renouvelé la provision.

A peine signalés, les visiteurs sont salués d'appels amis. Les lépreux étaient presque tous assis sous les varangues, se chauffant au soleil. Leur costume uniforme se compose d'une longue chemise de toile, et d'un lamba de même étoffe, dont ils voilent leur visage, quand il est trop rongé par la lèpre. Quelques-uns, plus valides, plantaient du manioc ou des patates. Plusieurs puisaient de l'eau à une sorte d'étang d'accès difficile, entretenu par une source réservée aux lépreux. Une boîte en fer-blanc, fixée à une perche, leur sert à puiser l'eau dont ils remplissent leur cruche.

On admet à la léproserie catholique tous les lépreux qui se présentent, païens et protestants, aussi bien que catholiques. En automne, au changement de la saison, ils meurent en grand nombre ; si le Père est absent, les lépreux font les prières autour du moribond, lui rendent les derniers devoirs et le portent au cimetière voisin. Les plus valides ont creusé la fosse et y déposent leur camarade.

L'église est garnie de fenêtres sans vitres. Des persiennes, à travers lesquelles le vent circule librement, permettent une aération constante. Les lépreux chantent en s'accompagnant d'un orgue de barbarie. Ils haussent

un peu trop le ton ; mais, qu'il est touchant d'entendre ces infortunés remercier Dieu de ses bienfaits et le prier pour leurs bienfaiteurs !

Une large esplanade longe les varangues des lépreux. Nos soldats la parcourent ; les plus versés en malgache causent avec les pauvres gens, qui regardent émerveillés les boutons d'or des tuniques bleues.

Ils étaient visiblement émus les bons marsouins. Une généreuse idée vient alors au sergent : une quête pour les lépreux ! Chacun puise dans sa bourse peu pleine, et le sergent Saillant remet à Dada Jean-Marie, le chef des lépreux, une jolie aumône, en souvenir des soldats de France.

A midi, l'appétit aiguisé par la marche, le cœur réjoui par leur bonne action, les fantassins venaient dîner à l'Observatoire d'Ambohidempona.

Aujourd'hui, missionnaires et soldats sont loin d'Ambahivoraka. Pour vivre, les lépreux devront mendier comme autrefois. Ils mettront sur le chemin une écuelle ou un débris de cruche, et, se tenant à distance sur un tertre, ils imploreront la pitié du passant.

Si quelqu'un, abusant de leur détresse, insulte les Français devant eux, je suis sûr qu'ils diront : « Le Missionnaire de France fut mon père et ma mère, et les petits soldats de France, un jour, m'ont donné de quoi vivre. »

CHAPITRE III

Les prisonniers

Le Malgache est quelquefois voleur. Or tout voleur pris sur le fait était autrefois sagayé sur place. Quand on ne le tuait pas immédiatement, on le conduisait au marché pieds et poings liés. Il était rare qu'il en sortît vivant; les pierres dont on l'accablait, ou les coups de hache lui faisaient vite expier sa faute. Il y a trois ans, la Reine a interdit ce système de lynchage; elle a ordonné que tout coupable fût jugé.



Condamné aux fers.

I

LA PRISON PRÉVENTIVE

Le *fonja*, ou prison préventive, est une méchante maison en pisé, au toit défoncé, entourée d'une muraille croulante. Un captif n'en peut sortir que pour aller devant ses juges. Le gouvernement l'abrite, mais ne le nourrit pas. Aussi meurt-il de faim, si sa famille l'abandonne. Émue de la misère des prisonniers, la mission

catholique s'occupe, dès 1871, de leur porter régulièrement secours.

Le *fonja* contient actuellement une cinquantaine de pensionnaires. La mission les prend tous sous sa protection. Tous les jours, la récitation des prières, le chant des cantiques font diversion aux ennuis de la captivité. Un missionnaire visite souvent les malheureux; il leur fournit du riz et de la toile de chanvre, les instruit, les console. Aussi le *fonja* est-il devenu un catéchuménat providentiel : aucun prisonnier n'y est mort, croyons-nous, sans avoir reçu le baptême.

Une bonne chrétienne s'était faite, ces dernières années, l'auxiliaire dévouée des prêtres. Chaque matin elle portait du manioc, chaque soir du riz aux plus abandonnés. Les prisonniers l'avaient appelée *Renikamboty*, la mère des orphelins.

La meilleure aumône à faire aux habitants du *fonja*, c'est une forte chaîne de fer. Les missionnaires s'étaient d'abord refusés à donner à leurs enfants un si étrange cadeau : « Demandez-moi du riz ou de la toile, je vous en donnerai, disaient-ils; mais des fers, jamais. »

Aujourd'hui, ils se hâtent de donner la pesante chaîne, avant le riz, avant la toile. Ils font bien, car si le prisonnier n'a pas une chaîne rivée au pied, on l'attachera, la nuit, avec des cordes, et si étroitement qu'il en mourra peut-être; on pourra même l'enterrer jusqu'à la poitrine; et ils préfèrent un long jeûne à cette horrible torture.

II

LES CONDAMNÉS AU « GADRA-LAVA » (AUX FERS)

Voici enfin le jugement porté. Un accusé qui n'est pas mort au fonja, est condamné aux fers pour vol, pour dettes ou pour quelque méfait analogue. Il soupire en sortant du fonja : rien ne sera plus douloureux que la prison préventive.

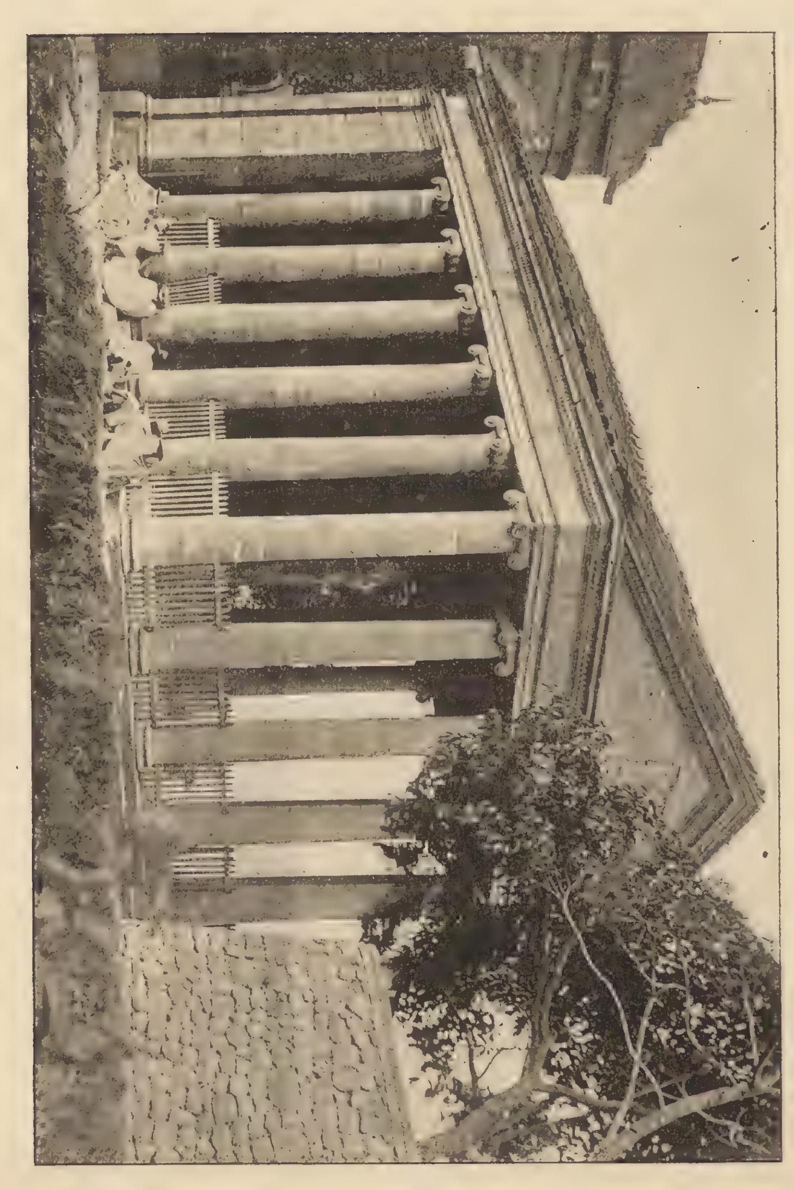
Sur la grande place du Mahamasina, se trouve un bloc de granit, détaché sans doute du roc qui supporte la ville. C'est la *pierre des galériens*, l'enclume sur laquelle les forgerons rivent les chaînes des condamnés.

Les parents du condamné lui achètent des fers, sinon, lui aussi, sera lié à une colonne, garotté à en mourir. Le *gadra-lava*, chaîne longue, consiste en un grand collier, d'où descendent deux lourds chaînons. Du dernier chaînon partent deux barres de fer terminées par des anneaux pour les deux chevilles.

Le condamné s'étend sur la pierre aux galériens. Il se couche sur le côté droit ; on lui passe le collier ouvert, et, au-dessus de sa tête, un forgeron frappe à grands coups de maillet, afin de fermer une des branches de l'anneau. Le patient se retourne sur le côté gauche ; on courbe l'autre branche. Enfin il se couche à plat ventre : et l'on rive à froid les deux bouts du collier.

Le bruit du marteau suffirait à étourdir le prisonnier ; la moindre maladresse du forgeron, une déviation de quelques centimètres réduirait en bouillie la tête de sa victime. Aussi suit-on la sinistre opération avec angoisse.

L'anneau du cou rivé, l'on ferme et l'on rive pareillement les deux anneaux des pieds.



Tananarive (Palais de Justice).

La toilette achevée, le prisonnier se retire. Il sera désormais gardé à vue. Mais il pourra sortir, circuler en ville, prendre du travail chez des particuliers, être employé à la corvée. Il doit seulement rentrer la nuit dans sa prison. Quelquefois, par un raffinement de cruauté, ou pour châtier plus rudement un coupable, on lui donne une chaîne lourde qu'il n'aura point la force de traîner longtemps, ou, mieux encore, une chaîne trop courte qui le force à se tenir plié en deux.

Les condamnés de haute caste ne sont point chargés d'un matériel si gênant ; on leur donne des liens de soie ; ils sont prisonniers sur parole. (1)

Les prisonniers ne sont aucunement secourus par le gouvernement ; à eux de se procurer de quoi vivre. L'état leur donne simplement une masure à moitié effondrée. Dans une salle dont le toit est à jour, chacun se compose un abri avec des toiles. Les familles des prisonniers viennent souvent partager leur sort. Tout ce monde cuisine, mange et dort pêle-mêle, dans la plus insalubre promiscuité.

Les dimanches, deux missionnaires visitent les condamnés au *gadra lava ;* ils consolent et secourent les malheureux, ils leur font rendre justice. Les gardiens, en effet, ne sont pas payés. Ils surveillent par corvée, de même que, par corvée, les forgerons avaient rivé les fers. Aussi l'industrie privée des gardiens supplée-t-elle à la gratuité de leurs fonctions.

---

(1) Au mois d'août 1893, un des fils du premier ministre, Rajoelina, convaincu d'avoir voulu détrôner son père, fut, avec son beau-frère Rajona, condamné à mort. Sa peine ayant été commuée, il dut s'étendre sur la pierre des galériens ; n'étant point de caste noble, il fut enferré comme un vulgaire criminel. Un pauvre andriana eut été plus respecté que lui.

Quand un prisonnier travaille en ville, son gardien l'accompagne, et prélève une bonne part sur son salaire, ou bien, les registres d'écrou étant fort inexactement tenus, les geôliers prolongent la peine du condamné et ne le délivrent que moyennant finance. Quelquefois encore, les gardiens s'entendent avec leurs prisonniers ; ils leur enlèvent les fers des pieds ; les malheureux vont marauder toute la nuit, et partagent ensuite le butin avec leurs cerbères.

Les gardiens ne craignent qu'une chose, de laisser échapper un prisonnier, car ils seraient mis aux fers à sa place. Il est vrai que la prison n'est nullement une peine infamante à Madagascar. On en sort avec une réputation intacte ; tout au plus passe-t-on pour un maladroit.

Si, par hasard, un condamné rencontrait la Reine et baisait sa robe, il serait, par le fait seul, délivré ; aussi les écarte-t-on soigneusement de la présence royale.

Quand un prisonnier meurt, on le jette dans un fossé, à moins que la famille n'ait de quoi payer les frais d'inhumation. Afin de tirer quelques sous de sa chaîne, qu'on vendra à un autre, on détache, d'un coup de hache, la tête et les pieds du cadavre.

Le sort des condamnés à perpétuité est plus rigoureux encore. Ils sont expédiés à Mahasoa, près de Tamatave, et y travaillent aux cultures de cannes et aux distilleries du premier ministre. La fièvre, s'ajoutant à la misère, achève vite ces malheureux.

En pays païen on comprend mieux pourquoi l'Église range parmi les œuvres de miséricorde la visite des prisonniers.

CHAPITRE IV

Le Fandroana

I

LES PRÉLUDES

A deux lieux de Tananarive, près du village d'Imerimanjaka, on rencontre un petit lac, dont les eaux sont devenues sacrées, du jour où elles ont reçu les restes de Rafoly, la première reine de l'Imerina. (1527)

Musiciens

Depuis lors, au premier jour de chaque année, les successeurs de Rafoly se baignent dans l'eau de Merimanjaka, afin d'y retrouver la jeunesse et la vigueur de leur destin. Au bain traditionnel, le roi Ralambo imagina, vers 1587, d'ajouter un repas où l'on mangerait du bœuf. Ces deux rites fondamentaux : un bain et un repas, constituent l'essence de la grande fête hova du *Fandroana.*

On la célébrait autrefois le premier jour de l'année malgache ; celle-ci étant lunaire, le Fandroana ne concordait pas avec notre premier janvier. Aujourd'hui,

le 21 novembre, anniversaire de la naissance de la reine, est la date constante du bain.

Un décret royal l'annonce à l'Imerina (1). Voici, par exemple, le décret de 1889 : « Écoutez ce que j'ai à vous dire, peuple ; vous vous êtes réunis et vous n'avez pas manqué à mon appel ; car convoqués le jour, vous venez le jour ; convoqués la nuit, vous venez la nuit, et vous me traitez comme m'aurait traitée *Andrianampoinimerina, Radama, Ranavalomanjaka, Rasoherina et Ranavalona* (2). Je vous en remercie ; que Dieu vous protège.

« Et maintenant je vous ai réuni, ô peuple, parce que, cette année, dans quinze jours à partir de demain vendredi, ce sera l'anniversaire de ma naissance et de mon avènement. Ce jour venu, vous vous baignerez, et, le lendemain, on tuera des bœufs. Le dernier jour où on pourra tuer sera lundi ; le jour du bain, par contre, on ne pourra tuer aucun quadrupède. Les bœufs que l'on tuera les derniers devront être tous consommés vendredi, afin qu'ils ne soient pas mêlés à ceux qu'on tuera le samedi, car ceux qui agiront ainsi seront coupables. »

Après la promulgation de ce décret, commence la perception de la légère taxe personnelle imposée à tout sujet libre, (sept centimes), et dont le taux est fixé par l'édit.

---

(1) V. *le Progrès de l'Imerina* : 17 novembre 1889.

(2) Dans tous ses décrets, la Reine invoque ses prédécesseurs. Le roi Radama II n'est jamais nommé ; il est voué à un éternel oubli, ainsi que l'avons indiqué ailleurs.

Puis, toutes les affaires sont suspendues. La série des visites officielles ou privées s'ouvre. Les esclaves apportent leur tribut à leurs maîtres; les villages et provinces de l'Imerina portent le leur à la Souveraine. Ces tributs consistent en fruits ou en produits locaux. Les



La pesée de l'argent.

esclaves venant de Tamatave à Tananarive, donnent à leurs maîtres des oranges. Les villages de la forêt apportent à la Reine du miel. Une théorie de porteurs de corbeilles s'organise; à leur tête s'avance solennellement un homme la lance haute. Sa présence indique que le convoi est adressée à la Reine. Il faut, à l'apparition de tout convoi royal, s'effacer humblement et saluer. Ainsi fait-on

dans les rues de Tananarive, en présence des cruches et des paquets de Sa Gracieuse Majesté. Sous Ranavanola I[er], il fallait saluer aussi les vaches royales.

De son côté, la cour distribue des lambas aux employés du palais. Dans chaque maison on renouvelle, ou du moins, on rafraîchit les toilettes et l'ameublement, surtout les nattes. Les nomades et les voyageurs rejoignent leur village et leur famille. Ainsi, par un entraînement progressif, on se dispose aux joies de la grande fête. Le zoma (marché) ne désemplit pas, car il faut faire provision de viande pour les jours où on n'en vendra point. On vend un bœuf, trente francs ; une oie ou un dindon, soixante centimes ; un poulet, de vingt à trente centimes.

La piastre, ou pièce de cinq francs, étant la seule monnaie courante de Madagascar, en guise de bourse, chacun porte un petit sac, contenant des balances, *mizana*, et des fragments de piastre. Un achat de cinq centimes nécessite donc une pesée minutieuse. Elle ne facilite pas, on le comprend, la rapidité des transactions (1).

Tandis qu'au zoma bêtes et gens remplissent l'air d'harmonies singulières, une scène non moins bruyante mais plus pittoresque anime la place d'Ambohalo. C'est la distribution des bœufs.

Le gouvernement ne se contente pas d'envoyer des bœufs gras aux grands dignitaires et aux consuls européens; il en donne aux principales corporations. (2) Mais

(1) Les Malgaches ont huit poids, et leurs fragments d'argent se prêtent à quarante-quatre combinaisons. Dans un village de l'intérieur, tel étranger, pour acheter une poule, (quatre sous), a dû attendre une demi-heure qu'on eût achevé de peser son argent.

(2) Les paturages royaux se trouvent dans les forêts du Nord-Est. Lorsqu'on

après avoir assigné à chacun sa bête, les distributeurs l'abandonnent. Celle-ci, à peine lâchée, se voit aussitôt assaillie par une nuée de gamins ou d'esclaves qui cherchent à détourner, à leur profit, le cadeau royal.

Assourdi par les cris, ébloui par le brillant soleil et les lambas aux vives rayures, le bœuf laché prend d'ordinaire très mal l'accueil inexplicable qu'on lui fait. Il hésite, beugle sourdement en délibérant sur le parti à prendre, puis s'ouvre un chemin à travers la foule, en lui distribuant force ruades et coups de corne. Or, elles sont longues et aiguës, les cornes des bœufs Malgaches !

Cette scène du lâcher des bœufs rappelle un peu le jeu andalou *del toro de San Juan*. Les jeunes gens de Cadiz ne se contentent pas, comme les nôtres, de la pacifique flambée de la Saint-Jean ; ils s'amusent souvent à lancer dans les rues un taureau retenu par un corde. L'animal effrayé culbute pas mal de monde, et souvent même, entame quelques épidermes. Autant que les Espagnols, les Malgaches aiment à *torear* ; ils le font, il va sans dire, avec infiniment moins de grâce.

Aux fêtes des funérailles, plus simplement même avant de tuer un bœuf, ils improvisent des *corridas* à leur façon. Leurs lambas blancs leur servent de *capas* ; ils l'agitent au-dessus de leurs têtes, et quand le bœuf irrité les charge, d'un bond puissant ils lui sautent sur la bosse et cherchent à s'y maintenir. Malheur à eux si l'animal les désarçonne, ou s'ils sautent mal. Pour échapper aux terri-

---

veut engraisser un bœuf à Madagascar, on lui creuse une fosse carrée de deux mètres de profondeur, de six mètres de côté. L'animal à engraisser vit là-dedans, en plein air. On lui porte à manger deux fois par jour. Des palissades de pieux entourent et protègent la fosse.

bles cornes, il faudra qu'un adroit ami attire ailleurs le bœuf.

Les Malgaches y mettent parfois moins d'art encore. Ils promènent dans les rues d'un village un bœuf attaché par les cornes et par la patte de derrière, et maintenu par huit ou dix hommes. Les coups pleuvent sur la pauvre bête qui se démène furieuse. Les plus hardis essaient de sauter sur son dos; d'autres la prennent par les cornes et cherchent à la renverser. S'ils réussissent, des hourrahs les saluent; s'ils sont culbutés et piétinés, les bravos redoublent. Enfin, lorsque le bœuf est harassé, un boucher achève son supplice en l'étourdissant d'un coup de massue; sans l'écorcher on le dépèce sur place, et on distribue ses membres au peuple.

Une foule compacte assiste à la distribution des bœufs. Les toits et les terrasses des environs fourmillent de lambas blancs et de têtes noires. Tous soulignent de leurs cris les incidents de la fête.

Le tumulte passé, et en attendant la nuit, des groupes joyeux parcourent les rues. Presque tous sont drapés de beaux lambas multicolores. Les familles se visitent. A l'entrée des maisons, de grands vases contiennent de l'eau. Chacun en prend du bout des doigts et s'en mouille la tête en disant : « *Les prémices, les prémices, Dieu créateur. Puissions-nous tous atteindre mille ans sans nous séparer!* »

Enfin le soir arrive et la veillée qui précède le grand jour. Le voyageur le plus blasé y serait témoin d'un délicieux spectacle.

Le coucher du soleil en forme l'ouverture. Grâce au phénomène crépusculaire, il est, à cette saison, merveilleux. Du point, en effet, où le soleil a disparu, part un jet

de lumière qui va se perdre à l'Orient. Il se compose de un ou trois rayons d'un bleu frangé de rose, aux intraduisibles nuances. Peu à peu, les rayons rentrent vers leur centre, pâlissent, chatoient encore, et disparaissent à la suite du soleil.

La nuit descend alors rapide.

Une demi-heure environ après le coucher du soleil, un feu rouge est allumé sur la plus haute varangue du palais de la reine. Tous les enfants de Tananarive attendaient ce signal, une torche d'herbes sèches à la main. Ils l'allument aussitôt et courent en la brandissant. En un clin d'œil une traînée de feu se répand dans la plaine. Tous les villages, tous les hameaux, sur un rayon de soixante kilomètres, scintillent dans la nuit. Les canons de la capitale tonnent, les enfants crient à tue-tête. La féerie dure environ vingt minutes. Puis, les torches s'éteignent, les voix se taisent. Le calme, le calme profond des nuits tropicales, succède seul à l'agitation.

A cette saison, la saison des premiers orages, la température est à peu près de 18 degrés. Sur la colline d'Ambohidempona, l'air est embaumé des senteurs du vétiver, des citronnelles, de l'eucalyptus globulus. Le firmament resplendit. Au nord, un peu au-dessus de l'horizon, on aperçoit la Grande Ourse ; la Croix du Sud brille au midi ; Sirius surtout étincelle au zénith. A l'Ouest, de l'endroit où s'est couché le soleil monte un immense cône lumineux : c'est la lumière zodiacale. Aucun bruit dans l'air, sauf le cri-cri des grillons.

II

LE BAIN ET LE SAMPA

Le matin du jour du bain est consacré au souvenir des trépassés. Dans chaque famille, on les pleure jusqu'au lever du soleil. Autrefois, avant l'établisse-



Les vieux canons.

ment officiel du protestantisme, on immolait, à ce moment, un coq rouge. Si le coq rouge est immolé aujourd'hui, c'est en cachette.

A six heures du matin, le canon tonne. Au palais royal et à deux autres points de la ville se trouvent des batteries rudimentaires comprenant, en tout, 53 canons. La plus considérable est voisine de la cathédrale catholique. Dans une rue dominant un pré-

cipice, restes des anciens remparts, sont étendus 18 vieux canons sans affût. Les jours de fête on les bourre ; un Malgache saute de l'un à l'autre, allumant la traînée de poudre qui tient lieu de mèche. Les coups partent à la file ; et l'écho, qui les répète indéfiniment, fait croire à des salves lointaines d'un merveilleux effet.

Le jour se passe en réjouissances diverses. A la nuit, le palais s'illumine : l'heure du fandroana approche.

Tananarive possède trois palais royaux. Le palais de *Soanierana*, bâti sous Radama Ier par un Français, le charpentier Legros, sert aujourd'hui de poudrière. Le *Tranovola*, ou palais *d'argent,* doit son nom aux bordures d'argent qui ornaient sa toiture. C'est un petit édifice, attenant au palais royal. La Reine et le Premier Ministre y reçoivent les étrangers et y donnent des audiences d'affaires. Le grand palais de *Manjaka-Miadana*, domine Tananarive (1). Il a 42 mètres de hauteur, 10 de profondeur et 28 de largeur. C'est, en somme, une immense case en bois, revêtue de trois étages de galeries extérieures, en pierre.

Au rez-de-chaussée, se trouvent trois grands salons très ornés. Les parquets sont d'ébène incrusté. Les meubles viennent de Paris, ou bien ont été copiés, sur des meubles européens, par des ouvriers indigènes. Quelques portraits aux murs : ceux de Farquhar, de Hastie, des frères de Radama Ier ; puis des scènes de bataille du premier empire, car Radama Ier idolâtrait

---

(1) A l'est du grand palais et derrière le Tranovola s'élève le palais de *Masoandro*, maison en pier e, résidence ordinaire de Ranavalona III. C'est une dépendance du *Manjaka-Miadana*.

Napoléon Ier, et se piquait même de lui ressembler. D'autres images, des images d'Épinal, représentent les batailles d'Isly, de l'Alma, d'Inkermann, la prise d'Alger, de Malakoff, de Constantine.

Le palais de Manjaka-Miadana ne s'ouvre qu'à de rares étrangers, et pour la seule fête du bain. Autrefois il était même inaccessible. Ranavalona Ier donnait audience du haut de son balcon.

Un massif arc-de-triomphe, d'une douzaine de mètres de hauteur, donne accès à la cour d'honneur du palais. La garde royale y fait la haie. Des musiques, une batterie d'artillerie, des chœurs de chanteurs et de chanteuses la remplissent.

La vaste salle du bain est occupée par les princes et princesses du sang, les représentants des castes et de l'armée, les consuls des divers pays, le personnel civil et militaire de la Résidence de France.

Au milieu de la salle, débarrassée de tous ses meubles, se dresse une colonne d'un mètre de diamètre qui va jusqu'au faîtage, en traversant les appartements supérieurs. Une console d'ébène entoure cette colonne : elle supporte des vases et des coupes d'or et d'argent. Le parquet est couvert de nattes très fines. Tout le monde est assis par terre ou debout. Seul le Résident Général de France a une chaise près du trône (1).

Le trône est placé, selon l'usage, dans l'angle nord-ouest. La Reine porte le costume national : lamba écarlate, bracelets aux garnitures de corail, un

---

(1) Ces dernières années, le vice-consul d'Angleterre avait aussi sa chaise

énorme collier de graines de corail en sautoir, une légère couronne d'or bruni, sur le devant de laquelle se dessine, en filigrane, l'épervier symbole de la dynastie. Sur les marches du trône est assis le Premier Ministre, Rainilaiarivony, vêtu d'un élégant costume de soie malgache blanche, la poitrine chamarrée de décorations, au milieu desquelles brille la croix de Commandeur de la Légion d'honneur.

La musique joue l'air de la Reine; aussitôt après, commence le défilé des porteurs d'eau, de bois, de marmites et des différents objets nécessaires au chauffage du bain et à la cuisson du riz. Le feu est allumé dans l'espace réservé à droite du trône. Dès que l'eau est chaude, on commande le silence, et la Reine se retire à gauche, dans une alcôve formée de draperies écarlates.

Tandis qu'elle reçoit l'ablution, la Reine s'écrie par trois fois : « *Masina aho;* je suis purifiée ». On lui répond : « *Masina hianao;* soyez purifiée ». Les princes et princesses du sang pénètrent alors dans l'enceinte réservée, où la Reine les bénit.

Puis Sa Majesté reparaît, vêtue à l'européenne : robe de velours cramoisi, un splendide collier de diamants au cou, la couronne royale sur la tête. Elle tient, d'une main, une corne de bœuf ou une calebasse cerclée d'argent pleine de l'eau du bain. La Reine en asperge l'assistance, ménageant les Européens, arrosant copieusement ses sujets indigènes. Traversant la salle dans toute sa longueur, elle arrive à la porte, jette de l'eau dans la direction des quatre points cardinaux,

fait le tour du palais, et revient prendre place sur son trône.

Une salve d'artillerie avait annoncé au peuple le moment où Sa Majesté entrait dans son alcôve ; une autre avait indiqué le moment précis du bain ; une troisième salve salue la Reine quand elle paraît à la porte du palais.

Le premier rite du fandroana accompli, il reste à procéder au second, au repas. Lorsque le riz est cuit, et le bœuf conservé depuis l'année précédente réchauffé, on sert la Reine, puis tous les assistants (1). Quand tout le monde est servi, la Reine dit : « Moi, la seule Reine et la seule maîtresse de Madagascar, je vous ai invités au bain de cette nouvelle année ; que Dieu vous fasse vivre mille ans ensemble ; mangez. » On goûte du mets présenté, puis tout le monde se lève.

Autrefois l'assistance dansait alors, en signe de joie. En 1889, une innovation a été introduite. Des groupes de danseurs, habillés à l'européenne, les hommes en habit noir, les dames en toilette de bal, se sont présentés et ont exécuté quelques danses locales.

Enfin le *hasina* (hommage) est présenté à la Reine par les princes du sang, les chefs de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple, les chefs de l'armée et de la caste noire. Chacun offre une piastre à la Souveraine. Le hasina terminé, le Premier Ministre pro-

---

(1) Ordinairement une assiette sert à trois convives ; en guise de cuiller, on met dans l'assiette un morceau de feuille de banane. Depuis quelques années, les étrangers étant admis en plus grand nombre, on sert le jaka seulement à la famille royale. Les familles indigènes le mangent ensuite chez elles.

nonce un discours au nom du peuple et de l'armée. La Reine y répond brièvement : « Peuple aimé ! Je vous remercie des bonnes paroles que vous venez de prononcer. Je compte sur vous pour tout ce qui regarde le Royaume ! Vivez ! que Dieu vous protège ! »

Sur ces paroles la séance est levée, et une nouvelle année commence.



Palais du Tranovola et de Manjaka-Miadana
(Phot. du P. Colin)

Le premier jour de l'année est celui de l'immolation des bœufs. C'est le seul jour de la semaine où on les puisse tuer ; aussi Tananarive assiste-t-il à un véritable massacre. Chaque famille tue au moins un bœuf. Chacun doit manger des restes conservés depuis le dernier fandroana, et, à la première bouchée, il s'écrie : « *Samba ! Samba ! Andriamanitra Andria-*

manahary! Bénédiction, bénédiction, ô Dieu créateur; *arivo tratra ny taona!* puissiez-vous atteindre mille ans! »

A tous les parents ou amis il faut envoyer un morceau de viande fraîche. On l'appelle *nofonkena mitam'pihavana*, morceau de viande qui consolide l'amitié. Aussi les rues sont-elles sillonnées d'esclaves chargés de ces présents assez répugnants. Ne pas envoyer ce *jaka*, (étrennes), serait une incivilité de premier ordre. Au morceau de viande on ajoute un morceau de piastre.

Enfin, un festin d'enfants couronne et termine les fêtes du Fandroana. Ils se rendent tous au Mahamasina, allument des feux, font cuire eux aussi leurs morceaux de viande, puis dansent et festoyent en liberté jusqu'au soir.

Les visites et les invitations durent environ un mois. La Reine clôt cette période joyeuse en allant à Ambohimanga, vénérer la tombe de ses ancêtres; après avoir prié quelques minutes, et mangé un peu de viande, elle offre aux aïeux le sang d'un bœuf immolé le lendemain du bain.

Les chapelains du palais ont saupoudré de prières méthodistes les diverses cérémonies du fandroana. Ils n'ont pu en déguiser la signification primitive et païenne; ils n'ont pu en relever le côté repoussant. Cette tuerie de bœufs, ces maisons transformées en étalages de bouchers, sentent très fort leur sauvage. Quelques-unes des fêtes qui servent d'entr'actes à ces exécutions sont encore moins dignes d'éloges. Quand

on parle du fandroana hova, il ne faut se rappeler que l'imposante apparition de la Reine à la porte de son palais, les salves jetées aux échos, et surtout l'illumination pittoresque aux scintillements infinis, prélude éblouissant de la fête.


Guitare à trois cordes.

CHAPITRE V

Les Porteurs

I

LE FILANJANA

Le *filanjana* d'autrefois consistait en un simple hamac de toile, assujetti à une longue perche de trois mètres. Les malades et les pauvres usent encore de ce véhicule : il n'exige que deux porteurs.



Maraîcher malgache.

Comme tout en ce monde, le filanjana tendait à se perfectionner. On imagina donc de relier, par des traverses en fer, deux brancards de bois dur et léger, et de tendre une toile sur cet appareil rudimentaire : ce fut la seconde étape de l'évolution. Le *filaconana* était assez commode pour les porteurs; il était abominablement incommode pour les portés.

Un Mauricien, M. Laborde, — nullement parent de son homonyme, le consul, — apporta au filanjana un troisième perfectionnement. Au lieu de laisser le

siège sur le même niveau que les brancards, il établit, vingt-cinq centimètres au-dessous, deux montants en fer qui remontaient par derrière, en forme de dossier de fauteuil. Une toile ou pièce de cuir est tendue sur le cadre en fer. Une planchette, retenue par deux courroies, sert d'étrier.

Quelques Européens ont adapté à l'appareil une capote en rabane que l'on peut abaisser à volonté, pour se défendre du soleil et de la pluie. Les porteurs n'aiment guère les perfectionnements qui augmentent leur charge ; ils trouvent toujours moyen de les inutiliser. A leurs yeux le maximum de progrès possible est désormais atteint, et il faut s'en tenir là.

Le palanquin des femmes est un panier rectangulaire en rotin, soutenue par deux perches de rofia. La voyageuse est assise, les jambes étendues horizontalement. Si elle n'a pas eu la précaution de se munir de coussins, ses côtes seront moulues et ses reins brisés. De plus, dans les descentes, tout le poids du corps porte sur la cloison de rotin ou d'osier, et peut la rompre ; dans les montées, si la voyageuse ne tourne pas le dos aux premiers porteurs, sa position sera plus pénible encore.

Aussi le filanjana-fauteuil devient d'usage universel; seulement, quand il est destiné aux femmes, on prolonge, jusqu'à la planchette-tabouret, la toile du siège et du dossier.

II

LES BORIZANO

Les porteurs sont plus intéressants à connaître que le véhicule. Du mot français bourgeois, prononcé à la malgache, on les appelle *borizano*. Généralement ils sont pourtant esclaves de grandes maisons. Seulement leurs maîtres ne s'en servant guère, ils se mettent à la disposition des voyageurs européens. Ceux-ci, de Tamatave à Tananarive leur donnent actuellement de 15 à 18 francs (1).

Quatre porteurs suffisent pour une course d'une heure ou deux ; un plus long voyage exige six, huit ou même douze porteurs, suivant la richesse, — et le volume, — du voyageur. On juge de la dignité d'un fonctionnaire au nombre de ses borizano. Les riches commerçants de l'intérieur usent, paraît-il, d'une innocente supercherie lorsqu'ils se rendent sur la côte : s'ils ont peu de porteurs, c'est qu'ils ont, sur eux, beaucoup d'argent. Leur bourse est-elle vide, ils s'entourent d'un nombreux cortège.

Chaque étape, quand on va de la côte à l'intérieur, est environ de cinquante kilomètres par jour ; les porteurs en feront même soixante, si on leur promet un pourboire.

Groupés en une sorte de corporation, les bori-

---

(1) Les Borizano abusent parfois de la situation. Ainsi quand les Missionnaires et autres Français ont dû évacuer Tananarive, en octobre 1894, chaque porteur a exigé 40 francs. Pendant ses longues excursions scientifiques, le P. Colin donnait à chacun de ses porteurs 60 centimes par jour.

zano se connaissent très bien les uns les autres. Ils éliminent ceux qui leur déplaisent, en en faisant leur souffre-douleur, en l'accouplant par exemple à un porteur plus petit. Le porteur ainsi brimé ne résiste pas longtemps ; à une étape il disparaîtra sans même réclamer son salaire. Ses compagnons auront bientôt trouvé un remplaçant plus sympathique.

De race mozambique ou nègre pour la plupart, les borizano sont fortement bâtis ; leurs épaules portent souvent une excroissance charnue. Sur leur corps il n'est point rare de voir des taches d'un noir foncé, dues à des maladies.

Leur costume est des plus simples. Une chemise courte, faite de rabane ou de grosse toile, et qu'on nomme *akanjo ;* par-dessous, le pagne traditionnel autour des reins ; par-dessus, leur lamba roulé en manière de ceinture. Une poche est ménagée dans le dos de l'akanjo ; le porteur y place sa cuiller de corne et les quelques bibelots, (assiettes, plats émaillés, etc.), achetés à Tamatave et qu'il revendra trois fois plus cher à Tananarive.

C'est une des rares distractions accordées au voyageur d'entendre tout ce cliquetis sur le dos de ses porteurs.

Un grand chapeau de paille de riz couronne le chef des borizano. Il sert à bien des usages : à les couvrir d'abord, puis à contenir du riz, du manioc, des patates. Chacun reçoit sa portion dans son chapeau, et pique dans ce plat improvisé. En passant près d'une mare, le chapeau fait fonction de filtre. On

conçoit qu'un chapeau de borizano soit, à la suite de ces divers services, étrangement conformé.

S'ils prévoient que le village où ils feront halte n'aura point de riz, les porteurs emportent leur provision de riz et de viande bouilli dans un pli de leur lamba. Le peu d'argent qu'ils conservent sur eux est soigneusement caché dans quelque coin du pagne intime (*salaka*) qui leur couvre les reins.

Un pli du lamba recèle aussi leur tabatière. Car tout borizano, tout Malgache a sa tabatière, et, depuis Sa Majesté Ranavalona III jusqu'aux esclaves, tout Malgache chique. La tabatière ordinaire est un simple bout de roseau de 12 à 15 centimètres, fermé par un bouchon ; le cylindre de roseau est plus ou moins historié ; les grands le remplacent par des tabatières de même forme en argent.

Quand donc notre borizano veut s'accorder un petit réconfort, il débouche sa tabatière, verse à coups comptés dans sa main gauche la précieuse poudre, en verse aussi sur la paume du voisin qui se tend ; puis, d'un trait, glisse la dose entre sa lèvre inférieure et sa gencive. Pour parler, il devra, par suite, serrer sa lèvre inférieure contre ses dents, et avancer la lèvre supérieure ; cette disgracieuse grimace n'est pas la pire conséquence de l'usage que nous signalons. En pleine audience, au palais d'argent, Son Excellence Rainilaiarivony se donne, sans plus de façon, le même plaisir.

Les borizano sont de gais compagnons, heureux de vivre, contents d'une vie nomade qui plaît à leur inconstance ; ils sont parfois un peu buveurs de rhum.



Départ en filanjana. — (Phot. du P. Colin.)

Ils se font un point d'honneur d'être fidèles à celui qui les loue ; ils le soignent avec attention, et, s'il est condescendant, ils lui prodiguent leurs bons offices.

Au départ, les quatre porteurs enlèvent doucement le filanjana, et posent le brancard sur leur épaule gauche. Les porteurs de gauche tiennent, de leur main droite, le poignet de leur voisin de droite. Cette précaution les maintient à distance uniforme. Un écart briserait net les brancards.

Ils partent au trot, marchant toujours à contre temps ; s'ils allaient au pas d'ensemble, les secousses seraient intolérables au voyageur. S'ils sont quatre, deux porteurs s'emparent du filanjana ; au bout de quelques minutes ils sifflent ou tapent sur le brancard ; à ce signe connu, leurs deux camarades viennent les remplacer. S'ils sont six, deux porteurs courent devant le filanjana ; après quelques minutes ils remplacent les porteurs de derrière ; ceux-ci trottent en liberté, et remplacent à leur tour les porteurs de devant. S'ils sont huit, ils se divisent en deux équipes, qui se remplacent successivement au bout de quelques minutes. On perdrait un temps infini, s'il fallait suspendre ou modérer sa course, pour opérer les substitutions. Elles se font à grande allure. Ils mettent une certaine coquetterie à multiplier les tours de force, et à se glisser sous le brancard qu'abandonne le voisin. Malgré leur adresse, ils jettent parfois leur voyageur à terre, ou glissent ; dans ce cas, si le voyageur n'a pas de mal, les borizano éclatent de rire. Eux ne se font presque jamais mal.

Les routes à Madagascar n'existent pas. Une piste

mène de Tamatave à Tananarive (350 kilomètres) ; une autre de Tananarive à Majunga (500 kilomètres) ; une troisième de Tananarive à Fianarantsoa chez les Betsiléo (391 kilomètres.) En dehors de ces trois pistes il faut se frayer un chemin à travers la brousse ou les bois. Ces pistes elles-mêmes, coupées par mille obstacles, sont inaccessibles à des mulets, et tout autre qu'un borizano auraient même bien du mal à les suivre (1).

Un tronc mal équarri sert de pont, là-bas. Pour le passer, les porteurs se mettent à la file ; deux soutiennent le palanquin, et s'avancent prudemment. Il est clair que, si l'un glisse, voyageur et palanquin sont précipités dans la rivière. Pour traverser une lagune boueuse ou une rivière guéable, il faut encore plus de précautions. Un borizano marche en éclaireur, indiquant les trous et les obstacles. Les autres suivent, enfonçant parfois jusqu'au menton. Ils soulèvent alors à bras tendus le filanjana; afin d'exhausser le voyageur, ils retournent le palanquin, et font asseoir leur maître sur l'appareil renversé. On s'y tient comme on peut. Les porteurs avancent, palpant les branches cachées sous l'eau. Un d'eux s'enfonce-t-il ! Les trois autres soutiennent quand même le palanquin ; on en est quitte pour une secousse. Si, par malheur, les deux premiers ou les deux derniers tombent à la fois, un plongeon devient inévitable ; heureux si l'on peut

(1) De Tananarive à la ville sainte d'Ambohimanga on pourrait aller en voiture; il y aurait cependant, durant ce trajet de cinq lieues, des rizières à traverser. Aucune autre route n'est carrossable.

s'accrocher à une épaule ou à une tête qni émerge à côté.

En certains endroits, la pente seule du chemin est tellement raide et glissante, qu'un Européen chaussé la gravirait à grand'peine, et courrait risque de rester en route. Les borizano s'accrochent avec leurs pieds à cette boue gluante, et finissent par atteindre le sommet avec leur charge.

Un premier voyage en filanjana est très impressionnant pour les gens nerveux ; ils passent leurs premières journées à prévoir les éventualités de chutes qui leur semblent imminentes. L'habitude rend le filanjana très supportable.

La plupart des borizano n'ont d'autre religion que les superstitions païennes. On les voit, tout d'un coup, cracher avec affectation. « Eh bien ! qu'est-ce donc ? » — « Tu ne vois pas, répondent-ils, cette herbe enlacée. C'est un maléfice. Il faut cracher pour le déjouer. » — Plus loin ils se taisent tout-à-coup : pas un mot, pas un rire ; c'est par respect pour une roche, la déesse du lieu ; ailleurs ils éclatent en malédictions, sans savoir pourquoi ; ou bien ils s'écartent avec horreur : ils ont vu par terre une sauterelle morte entourée d'un vilain chiffon. Quiconque passerait sur cet *ody* (maléfice) mourrait comme cette sauterelle.

Perdus au milieu des bois, hors de la piste, alors même que le ciel est couvert de nuages cachant le soleil, ils indiquent d'instinct les points cardinaux ; les vérifications avec la boussole leur donnent toujours raison.

Le borizano est le fourrier et s'offre à être le cuisinier du convoi. L'ordre du jour en voyage est toujours celui-ci : Au chant du coq, les porteurs se hêlent mutuellement ; leur toilette est vite achevée ; ils ont dormi par terre, couverts de leur lamba et d'une natte. Les porteurs de paquets roulent la literie du voyageur et prennent les devants. Les quatre premiers borizano arrivés enlèvent le palanquin ; en traversant le village ils appellent leurs autres compagnons.

Après deux heures de course, les hommes déjeûnent. Dix minutes, un quart d'heure leur suffit. Ils repartent ensuite jusqu'à onze heures. Madagascar n'a point d'auberge, mais toute maison malgache en sert. Un porteur avise la moins sale et s'y installe. Le propriétaire s'esquive aussitôt, après avoir étendu une natte propre, pour faire honneur à ses hôtes. On entre et on déjeûne. Chaque porteur se procure un festin pour cinq centimes. Vers midi et demi, on se remet en route jusqu'à six heures du soir. Le voyageur s'empare d'une case, comme le matin, et y passe la nuit. Le lendemain il donnera un franc au propriétaire ravi.

Tandis qu'à la fin de l'étape, l'Européen courbaturé songe à se reposer, les porteurs vont prendre un bain dans le ruisseau voisin, puis se promènent dans le village, en hommes qui ne veulent pas du tout s'avouer fatigués.

Enfin le terme approche. Nos borizano précipitent leur course comme des chevaux qui sentent l'écurie. Ils tiennent surtout à faire, à Tananarive ou à Tama-

tave, une entrée dont on parle. Aussi, dès que le terrain s'aplanit ils s'élancent follement, multipliant les tours d'adresse. Les passants s'arrêtent, les regardent, et les félicitent s'ils font bien. Quant au vazaha, cramponné aux brancards, il se demande avec anxiété s'il ne va pas se rompre le cou, et il maudit sincèrement une vanité qui peut lui coûter cher.

III

PORTEURS DE PAQUETS

Quelques porteurs de paquets sont esclaves; la plupart cependant sont libres. Chacun porte d'ordinaire quarante kilogrammes. S'ils doivent aller avec le filanjana, ils n'en acceptent guère que vingt à vingt-cinq. Plus chargés, ils ne pourraient suivre le trot rapide des borizano, et le vazaha se verrait alors privé de son linge, de sa cuisine et de ses provisions. Un paquet volumineux, une malle par exemple, exige deux porteurs.

Au lieu d'un gros paquet, les porteurs préfèrent deux paquets plus petits, assujettis aux deux extrémités d'un long bambou bien lisse. Les deux extrémités du bambou sont fermées par des tampons; l'intérieur sert de magasin à riz, à tabac. Les porteurs ont avec eux une petite calebasse remplie de suif; ils s'en servent pour graisser leurs épaules nues. Chaque épaule est garnie d'une loupe causée par le frottement du *bao;* cette loupe est souvent saignante, la chair est vive.



Porteurs de paquets traversant le ruisseau d'Ambatomalama

(Phot. du P. Colin.)

Ils portent quelquefois un supplément pour leur compte. Quand le poids est trop lourd, (1) les borizano ne peuvent le soulever eux-mêmes. Ils se mettent à genoux ; deux compagnons les chargent ; ils se relèvent, en s'appuyant sur la lance ou le bâton que tout porteur a toujours en main.

La hampe d'une lance malgache est garnie à son pied d'un fer, en forme de ciseau évasé. Piquée en terre, elle fournit, dans les montées, un point d'appui solide ; quand le terrain est trop glissant, le porteur fouille la terre sèche du talus avec sa lance, et la répand sur la boue.

En descendant de Tananarive à Tamatave, les borizano portent des peaux de bœufs qu'il vendent aux Américains. Ils remontent avec des toiles américaines, anglaises ou françaises, (2) des dames-jeannes de vin, de rhum ; des paquets de toute nature pour les Européens de la capitale.

Les paquets volumineux risquent fort d'être ouverts et divisés, lors même qu'ils sont enfermés dans une caisse en zinc soudée. La caisse habilement dessoudée, est remplie et ressoudée à l'arrivée. Les dames-jeannes de vin ou de rhum subissent parfois quelques avaries, provenant d'un accident réel ou supposé. Ainsi, nos gens casseront une dame-jeanne, en ayant soin de recueillir dans une marmite le précieux liquide. Très innocemment ils présentent ensuite les débris de verre, preuve irréfutable de l'accident ; ils racontent comment la chose s'est faite, un choc, une chute ; c'est à n'en pas douter. On se con-

---

(1) Il atteint 80 kilogs et le dépasse même.

(2) Ils préservent les toiles en les enveloppant des feuilles de *vacoa*.

tente alors de retenir aux bons apôtres quelque chose de leur salaire.

A la fin de l'année 1889 arrivait à Tamatave un orgue à destination de Tananarive. Grosse affaire, tout le monde fuyait la caisse oblongue qui contenait le jeu du prestant; on était convaincu qu'elle renfermait un mort. Quant au clavier, à la boîte d'expression et au soufflet, personne ne voulut s'en charger. Il fallut démonter pièce par pièce le clavier et la boîte, et les expédier par petits paquets. Trente hommes s'offrent enfin à porter le soufflet; mais après deux mois de voyage ils l'abandonnent dans la forêt sous un toit improvisé. Une nouvelle caravane, après trois mois d'efforts, parvint à amener la caisse monumentale à la capitale. On comprend dans quel état devait être un instrument aussi maltraité. Le P. Colin ne put, qu'après neuf mois de travail, inaugurer le nouvel orgue devant S. M. Ranavalona III.

On ne presse pas les porteurs de paquets, on leur donne un mois de voyage; ils avancent par petites étapes, de dix à douze kilomètres. Ils vont d'ordinaire en troupe, sous les ordres d'un commandeur, qui répond du convoi. Dans les villages, ils logent par groupe, et à leurs frais. Ils ne peuvent pas faire grande liesse, car ils n'ont parfois pour toute fortune que cinq francs à dépenser en un mois.

Ils voyagent souvent nu-tête, vêtus d'un simple lamba roulé autour des reins. Quand ils aperçoivent un ruisseau, ils déposent vite leur paquet, et toute la caravane court se rafraîchir.

Un des premiers soucis d'un gouvernement protecteur

de Madagascar, sera assurément d'y établir des routes, et de remplacer les borizano par des mulets ou des chevaux. Tout en restant très reconnaissants à ces pauvres gens dont ils ont été les meilleures pratiques, les missionnaires loueront Dieu le jour où les voyages en filanjana n'existeront plus qu'à l'état de souvenir.



En route

CHAPITRE VI

Les esclaves


Porteuse d'eau.

A Madagascar, la coutume et la loi autorisent l'esclavage ; malgré la loi, la coutume y maintient la traite.

Les esclaves abondent, surtout dans l'Imerina ; à elles seules les guerres de Radama I[er] et les condamnations de Ranavalona I[re], auraient suffi pour en pourvoir le pays. Ils se divisent en deux classes bien distinctes, les esclaves publics et les esclaves privés.

Les esclaves, ou serfs de la couronne, ne peuvent jamais être libérés, mais leur sort est heureux et même honoré. Certains d'entre eux descendent des esclaves malais, compagnons des premiers émigrants hova ; ils sont fermiers et courriers royaux. D'autres descendent d'anciens soldats affranchis, célèbres par leurs exploits militaires. Les courriers, ou *tsimandoa* (qui ne paient pas), doivent leur nom à leur droit d'être hébergés gratuitement dans tous leurs voyages. Leur insigne est une écharpe bleue passée en

sautoir, et sur laquelle sont gravées en blanc les initiales R. M. (Ranavalona-Manjaka) surmontées d'une couronne.

Les serfs royaux forment la caste noire; ils peuvent aspirer à toutes les charges de l'État. Un d'eux, Rainingory a commandé en second l'armée malgache, de 1864 à 1876. Il était un 16e honneur. Attachés au service intérieur du palais, ou bien affidés des gouverneurs de provinces, les serfs royaux ont une influence souvent recherchée et parfois redoutable.

Les esclaves des particuliers, ou esclaves proprement dits, sont les victimes des guerres et de la traite, ou les descendants d'anciens esclaves. La loi permet l'importation d'esclaves dans l'Imerina; elle interdit leur exportation qui nuirait à l'agriculture.

L'esclave malgache n'est point tyrannisé par ses maîtres. Il leur doit une somme de travail inférieure à celle qu'on exige, en Europe, d'un domestique. Cette somme fournie, — c'est environ un douzième de son temps, — l'esclave est maître de son travail ; il peut se louer à son gré, pourvu qu'il donne à son maître une redevance sur son gain et qu'il se soumette aux corvées accidentelles que le maître imposera.

L'aide de camp du maître est souvent moins accommodant que le maître lui-même. C'est de lui que des exactions seraient plus à redouter.

Chaque famille a ses esclaves domestiques et ses esclaves cultivateurs; si elle est opulente, elle a même quelques porteurs, de ces borizano à la joyeuse humeur, heureux de courir et de vivre en plein air. Ceux-là sont bien sûrs que le maître ne prendra rien ou peu de chose sur leur

salaire, car ils le dépensent souvent en plaisirs, au cours du voyage.

La facilité qu'ont les hommes de s'évader déprécie leur valeur; les femmes, plus faciles à retenir que les hommes, coûtent plus cher : une femme dans la force de l'âge vaut environ 400 francs; un jeune homme de vingt ans vaut le quart.

L'esclave peut se racheter. Il suffit qu'il le demande et que son maître y consente. La liberté serait un malheur pour l'esclave sans famille. Il devrait travailler, se nourrir; il tomberait sous le coup des corvées d'état et du service militaire; certains refusent l'affranchissement.

Lorsqu'ils ont des enfants, les esclaves tiennent davantage à la liberté, car ils sentent combien l'esclavage ruine un foyer. Du jour au lendemain, en effet, une famille d'esclaves peut être dispersée aux quatre coins du pays.

Un jour, en 1891, — c'était le Vendredi-Saint, — Mgr Cazet avait envoyé son aide de camp Rarivo racheter un esclave au marché. Les esclaves à vendre y sont exposés, mais pas d'une façon trop apparente. Un Européen les prendrait pour des badauds quelconques; les indigènes ne s'y trompent pas. Un enfant de neuf ans était mis en vente par un maître à court d'argent. Sa mère, assise à quelque distance, regardait anxieuse les acheteurs qui s'approchaient. Rarivo voit l'enfant, l'interroge, et, apprenant qu'il est catholique, s'entend avec le maître et prend l'esclave pour 250 francs. La mère eût un moment d'angoisse en voyant son fils emmené par un inconnu : mais sa peine se changea en joie, dès qu'elle apprit que Rarivo était l'agent de

l'Évêque. Elle était catholique, et savait son fils en sûreté.

Le petit esclave racheté est, depuis, au service de l'Observatoire d'Ambohidempona ; seulement, afin de l'affranchir des corvées légales qui oppriment les hommes libres, il reste officiellement esclave de Rarivo.

Un missionnaire parcourait un district belsiléo, porté par son équipe ordinaire de borizano. C'était une bande de porteurs honnêtes, tous mariés, et, par exception, ne buvant pas de rhum. Depuis quinze ans ils portaient des missionnaires ; à force d'entendre des catéchismes, ils avaient acquis une science peu commune, et, quand le missionnaire s'évertuait à faire entrer ses explications dans la tête des Betsiléo, les six porteurs, en hommes experts, les aidaient de leurs lumières.

— « Pourquoi donc, leur dit un jour le Père, pourquoi ne faites-vous pas baptiser vos enfants ? » — « Oh ! Père, répondirent-ils en gémissant, nous le voudrions bien, mais, nous sommes esclaves, nos enfants aussi. Si nous les faisions baptiser, nous exposerions la grâce du baptême ! » — « Comment cela? » — « Parce que nos maîtres sont *tompomenakely* (seigneurs féodaux) chez les Betsiléo. Les Hova les criblent de dettes, en leur prêtant de l'argent à des taux exorbitants. Pour s'acquitter, nos maîtres vendent leurs esclaves, surtout les enfants. Moi qui vous parle, Razanaka, j'ai eu cinq enfants ; tous ont été vendus après leur sevrage. Le sixième est encore à la mamelle ; il me semble chaque jour entendre les acheteurs venant l'arracher à sa mère. » Razanaka pleurait en racontant son infortune.

— « Moi, dit à son tour Ramonja, j'étudiais l'an der-



Esclaves porteurs dans la forêt d'Ankeramadinika. (Phot. du P. Colin.)

nier pour le baptême, lorsque j'appris que mon maître allait me vendre à des étrangers usuriers et impies. Aussitôt je courus chez un chrétien, le suppliant de m'acheter. Mais mon maître ne voulut pas me vendre à cet homme ; il espérait qu'en me livrant aux étrangers, je m'échapperais et lui reviendrais. Alors j'ai pris la fuite et j'ai vécu six mois dans la forêt. Comment voulez-vous, concluait Ramonja, que, dans ces conditions, nous songions au baptême ? »

Lorsque la servitude paraît intolérable au Malgache, il a, pour y mettre fin, un moyen fort commode : il se jette dans la forêt et devient *fahavalo* ou bandit. La police est si mal faite, que personne ne l'arrête en chemin. L'administration est si défectueuse, les corvées écrasent à tel point la population libre, que l'esclave marron est sûr de se trouver en nombreuse compagnie parmi les fahavalos.

Le règne de Rainilaiarivony a multiplié cette honorable institution, dont les excès, durant ces dernières années, ne connaissaient plus de mesure. Razzias de bœufs ou de femmes, attaques de commerçants français, meurtres commis aux portes mêmes de Tananarive, les fahavalos se sont tout permis, forts qu'ils étaient de la connivence de certains gouverneurs, et de l'impunité de la part du premier ministre.

Les Betsiléo, déjà victimes des Bares, ont beaucoup souffert des agressions de ces bandits ; qui ont établi un de leurs quartiers généraux à Ambohinamboarina, en plein pays betsiléo. A six journées de Tananarive, dans la direction du nord-est, se trouve une autre place fortifiée occupée par les fahavalos. Beaucoup d'anciens esclaves de Rainilaiarivony forment sa garnison. Malheur

au Malgache, malheur surtout au Vazaha qui passerait aux environs : il serait certainement pillé.

La traite ou le commerce des esclaves est une conséquence inévitable de l'esclavage. Autrefois, — et cet autrefois durait encore sous le règne de Ranavalona I, — le trafic de la chair humaine s'étalait à Madagascar aussi librement que dans les pays Cafres. Les guerres n'étaient alors qu'un prétexte à captures.

On montre encore, non loin de Fianarantsoa, un roc à pic sur lequel était jadis bâti le village d'Ifandanana. Radama le bloquait, et les assiégés, mourant de faim, allaient capituler, lorsqu'une horrible résolution est prise par les chefs. Les Betsiléo se présentent en masse sur la crête du rocher, et commencent une ronde folle accompagnée de chants et de pleurs. A chaque tour de danse, une grappe humaine se précipitait dans le vide. Plusieurs milliers d'hommes périrent ainsi. A la fin le cœur manqua aux femmes, trois cents d'entre elles se rendirent.

A l'est de Tananarive, non loin d'Andevorante, se dresse le sommet d'Antendrovakova (aux pleurs des Hova). Son nom seul rappelle d'autres douloureux souvenirs. C'est sur ce sommet que les esclaves, emmenés de l'Imerina, s'arrêtaient une dernière fois. Ils jetaient un profond regard sur ces forêts de l'Ankova qui ferment l'horizon et derrière lesquelles s'étendait la terre de leurs aïeux. Ils pleuraient leur liberté perdue (1).

(1) « Des croiseurs français, anglais et allemands sillonnent le canal de Mozambique et les environs de Zanzibar, pour y mettre un terme (à la traite). Les Français et les Allemands font à ces négriers une chasse loyale et correcte, franche et

Aujourd'hui, la loi interdit formellement la traite à Madagascar. « Toute acquisition d'esclave, dit l'article 46 du code, oblige l'acheteur à le conserver. Si l'acquéreur avait pour but de le revendre, il subirait une amende, car ce serait une spéculation sur les êtres humains. » — En dépit des Hova, la traite se pratique, dans toute son horreur, sur le canal de Mozambique, et, à l'intérieur, les Bares l'exercent avec non moins de sauvagerie, aux dépens des malheureux Betsiléo. Les Tanala et les Sakalaves imitent les Bares, et jusqu'aux portes d'Ambohimandroso, ils opèrent leurs razzias de femmes et d'enfants. Il existe même des compagnies, fort anonymes il va sans dire, d'enleveurs. Ces misérables établissent des relais entre le pays Betsiléo et l'Imerina. Les compères du sud enlèvent quelques enfants, les portent nuitamment au premier relai. Ces enfants passent de main en main, et sont vendus dans l'Imerina, avant que les parents aient eu le temps de se plaindre. « Le nombre des enfants ainsi disparus est plus grand qu'on ne pense, nous disait un missionnaire; dans presque tous mes postes, on m'a enlevé des élèves. » A une journée à l'ouest de Tananarive, le même trafic s'opère entre les Sakalaves et les Hova.

---

désintéressée. Les Anglais, eux, agissent d'une façon toute particulière ; un croiseur anglais vient-il à s'emparer d'un boutre chargé d'esclaves, qu'il conduit le navire au Consulat le plus voisin dont le bateau arborait le pavillon, puis il embarque la noire marchandise qu'il se garde bien de ramener à son point de départ en lui rendant la liberté. Nos voisins, toujours pratiques, conduisent ces esclaves dans une de leurs colonies où ils les font entrer comme engagés pour une longue période d'années ; inutile d'ajouter que l'état-major du bâtiment capteur touche, par tête d'engagé forcé , une prime payée par la colonie. »

(Dr Louis Catat. *Voyage à Madagascar*, p. 151. — Hachette, 1895.)

Avant 1886, la traite s'exerçait entre Madagascar et l'île de la Réunion. L'île de Nosi-vey, sur la côte sud-ouest, près de la baie de Saint-Augustin, était le point d'embarquement. Les Sakalaves vendaient aux traitants des esclaves. Ceux-ci les menaient à la Réunion, à la condition qu'ils y travailleraient cinq ans. Un refus les eût rejetés entre les mains des Sakalaves : ils acceptaient. M. Le Myre de Vilers a interdit ce mode de racolage. Les ministres de la marine et des affaires étrangères ont confirmé cette prohibition.

Les Arabes de Zanzibar ou de Mozambique continuent donc seuls la traite. Ils exportent, par an, un millier d'esclaves, pris en pays sakalave ou expédiés de l'Imerina et des provinces betsiléo. Les boutres arabes contiennent au moins une centaine d'esclaves ; la surveillance insignifiante exercée sur le canal, leur permet d'éluder toutes les poursuites.

La France évidemment devra réprimer les razzias de l'intérieur, et les captures des Arabes des côtes ; elle devra aussi régulariser et faciliter les conditions d'affranchissement individuel ; pour le moment, ce sera sans doute tout son rôle. « Quant à supprimer brutalement l'esclavage, dirons-nous avec M. Martineau (1), nous croyons sincèrement que ce serait une mauvaise opération. Elle jetterait, sans profit pour personne, le trouble le plus complet dans l'état économique et social de Madagascar.... Si l'on veut faire une œuvre inhumaine et maladroite, ... il faut supprimer l'esclavage d'un trait

---

(1) *Madagascar en 1894*, p. 411.

de plume. Si l'on veut, au contraire concilier les devoirs de l'humanité et les droits de la propriété privée, et ne point créer, dans la même population, tout à la fois la misère et l'inimitié des races, il faut préparer l'émancipation des esclaves par une évolution raisonnée. »

CHAPITRE VII

L'armée.

Radama I avait essayé le premier, vers 1817, d'organiser une armée. Le sergent français Robin, puis l'Anglais Brady, l'aidèrent à constituer à l'européenne ses *Foloahindahy* (les cent mille), corps de troupe qui ne dépassait pas vingt mille hommes.



Soldat hova.
(Phot. du P. Colin.)

Robin avait donné à chaque grade des noms distincts. L'esprit malgache se perdait dans cette nomenclature. Radama la simplifia, en numérotant simplement les grades, ou *Vounihahitra*. Il créa douze grades (1).

Ranavalona en ajouta deux autres. Sous son règne, d'ailleurs, le nombre des officiers

(1) *Vounihahitra* signifie brin d'herbe; on s'est habitué à le traduire par *honneur*. Un simple soldat est 1 vtra; les sous-officiers, 2 ou 3 vtra; les officiers, 4, 5 ou 6 vtra; les officiers supérieurs, 7, 8 ou 9 vtra; enfin les officiers généraux, 10, 11, ou 12 vtra. — Aujourd'hui, le premier ministre est seul 17 vtra; son fils préféré, Rainiharivony, portait seul le titre de 16 vtra. — Pour tous les autres, le 15 vtra, ou 15e honneur est le sommet de l'échelle.

commença à augmenter, au préjudice de celui des soldats ; cette disproportion allait s'accentuer après la mort de la Reine.

A son avènement, Radama II éleva toute son armée de deux grades : les commandants supérieurs devenaient 16e honneur. Le commandant en chef, premier ministre, était 17e honneur. Radama II, du reste, tenait peu à son armée ; il avait même renvoyé ses soldats dans leurs foyers.

Une première réforme fut opérée en 1866. Le premier ministre enleva le sabre d'officier à tout militaire qui n'avait pas sept honneurs. Il leur mit en mains un fusil et, pour les consoler de leur déchéance, en forma les *Maranitra*, ou gardes du corps.

En 1876, une seconde réforme réduisit le nombre des aides de camp. Certains grands officiers en comptaient deux ou trois mille (1). Ces aides de camp avaient, eux aussi, des aides, de sorte que la meilleure partie du peuple, la plus vigoureuse, la plus intelligente était passée au service de quelques particuliers. Dans l'assemblée du 13 juillet 1876, Ranavalona II se plaignit amèrement d'un tel abus et réduisit le nombre des aides de camp, à trente pour les 16e honneur, à vingt-cinq pour les 15e, et ainsi de suite. C'était encore leur faire la part belle.

Cependant un vice radical empêchait la bonne organisation de l'armée ; il affectait le recrutement. Il était entendu qu'un soldat, une fois reçu dans

---

(1) Rainilaiarivony en avait reçu quatre mille de son frère. Il porta ce chiffre à dix mille.

l'armée, y devait mourir. Les rangs se trouvaient ainsi encombrés d'une foule de boiteux, de borgnes, de vieillards. Dans l'assemblée du 25 avril 1879, il fut statué que tous les hommes valides, âgés de dix-huit ans, seraient redevables du service militaire ; que ce service durerait cinq ans ; que les soldats envoyés en garnison dans les pays conquis seraient remplacés chaque année.

Des dispositions spéciales assuraient aux troupes l'instruction. Enfin la Reine promettait de rendre à la vie civile, avant trois ans, les vieux soldats qu'elle appelait *maintimolaly* (noirs de suie).

Le 20 mars 1882, la promesse royale fut exécutée. Les *maintimolaly* furent passés en revue sur le Champ de Mars de Tananarive, puis proclamés *borizano*, bourgeois. Cette mesure sans précédent était pour ces vieux invalides la cause d'une joie exubérante.

La loi de 1879 punissait de cinq cents francs d'amende l'officier convaincu d'avoir exempté un conscrit. Le trésor serait rempli si tous ceux qui avaient mérité une pareille amende l'avaient payée. Aucune corvée n'est, en effet, plus redoutée, à Madagascar, que le service militaire. Le soldat ne reçoit ni habits, ni vivres, ni salaire. A lui de s'en procurer de ses deniers, ou, s'il est pauvre, en mendiant et en maraudant. L'État ne lui fournit qu'une carabine Remington et un sabre-baïonnette. Le soldat porte son fusil la crosse en l'air, et l'on pourrait, sans se méprendre sur ses intentions, attribuer à cette tenue la signification qu'on lui donne en Europe.

La désertion est un procédé très connu des Mal-

gaches. Ils en usent surtout avant leur immatriculation officielle, ou en cas de guerre ; les soldats déserteurs forment, avec les esclaves marrons, le principal contingent des fahavalos.

Le 27 novembre 1889, un missionnaire, le P. Chenay, allait à Fort-Dauphin sur la *Normandy*. Ce navire devait transporter, de Mananjary à Fort-Dauphin, un corps de deux mille cinq cents Betsiléo, destinés à renforcer l'armée du prince Ramahatra, et à marcher contre les Sakalaves de la côte ouest.

On s'arrête à Mananjary, mais, au lieu des recrues betsiléo, la *Normandy* ne trouve que trois officiers fort penauds. Leurs deux mille cinq cents hommes étaient bien partis de Fianarantsoa. A la première étape, ils avaient pris leur cantonnement. Seulement, le lendemain matin, personne n'avait répondu à la diane. Les trois officiers allaient de case en case : personne. L'armée avait déserté pendant la nuit.

Le gouverneur de Mananjary, voulant à tout prix consoler les trois chefs, fit arrêter une quarantaine de pauvres diables, les premiers venus, et, de peur qu'ils ne désertassent, il les mit tous en prison jusqu'au départ de la *Normandy*.

L'uniforme des soldats se compose d'un veston et d'un pantalon blancs, avec un ceinturon de cuir supportant la baïonnette. Leur coiffure est une toque blanche, bordée de rouge, et ornée des initiales royales couronnées. Ils portent les cheveux rasés et ne conservent qu'un toupet sur le front.

Les officiers s'équipent et s'habillent comme ils l'entendent. Ils achètent généralement des uniformes

anglais, qu'ils chamarrent d'or et d'argent. Ces brillants costumes des chefs rendent encore plus misérable l'aspect des troupes.

Le soldat malgache n'est pas plus logé que nourri par l'État. Il se loge où il veut et où il peut ; il suffit qu'au jour désigné, il soit rendu au champ de manœuvres de Soanierana ; l'exercice a lieu d'ordinaire le mardi, de six heures du matin à midi ou une heure.

En cinq ans, on n'a point entendu plus d'un exercice de tir. Cet exercice mémorable a duré trois jours. Le Premier Ministre le présidait. Chaque soldat recevait quatre cartouches et tirait à cent mètres de la cible. Les adroits tireurs obtenaient deux, quatre et jusqu'à douze sous de gratification. Il n'est pas étonnant que les Hova ne sachent point manier un fusil ; ils n'en prennent pas soin ; ils tirent trop haut, sans ordre, et, après avoir épuisé leurs cartouches, ils décampent. C'est du moins la manœuvre qu'ils ont suivie durant la campagne de 1889, contre les Bares de Tulléar. Elle ne leur réussirait pas en présence de troupes régulières.

Le capitaine Lavoisot avait été chargé, après la guerre, d'organiser, à Tananarive, une école de cadets. Le capitaine est rentré en France depuis deux ans. Les Anglais Graves et surtout Shervinton continuent seuls à instruire une quarantaine de cadets royaux, dont l'instruction ne sera pas à dédaigner.

Un corps de policemen a été organisé en 1890, à la suite de brigandages opérés en plein Tananarive. Les uns sont armés d'une simple sagaie ; les autres d'un fusil et d'une baïonnette. Ils portent un pantalon

et une vareuse de lustrine noire, et un mauvais shako d'un très ridicule aspect.

La nuit, ces policemen veillent dans leurs postes, ou sillonnent la ville à partir de neuf heures du soir et du coup de canon qui sert de couvre-feu. Afin de prouver qu'ils ne dorment pas, ils poussent des hurlements fort désagréables à entendre. Ceux des postes doivent répondre aux mots d'ordre qu'on leur jette de la rue. Malgré les patrouilles, les gardes dorment souvent. Un bon missionnaire avait l'habitude de répondre lui-même à la patrouille, afin de ne pas troubler le sommeil de ses gardes. Ceux-ci, du reste, s'entendent parfois avec les voleurs; tandis que les voleurs opèrent dans une maison, les gardes, placés en face, se contentent de redoubler leurs cris. Ils couvrent ainsi le bruit de l'agression, tout en prouvant leur vigilance.



Le corps du génie est recruté parmi les différents métiers. Les soldats sont armés d'une lance. Ils s'exercent aussi le mardi, mais leur rôle se borne à distribuer les corvées. Certains villages sont chargés de fabriquer la poudre, dans la forêt. Les femmes recueillent l'urine de vache afin d'en avoir du salpêtre; le soufre est fourni par des sulfures de fer; les bois

légers de la forêt donnent du charbon. Mais cette poudre encrasse beaucoup les armes. Une poudrière est installée à Tananarive ; elle possède quelques machines pour fabriquer des cartouches. Jusqu'à ces derniers temps, ces machines n'avaient pas encore fonctionné.

Les 45,000 hommes, dont se compose théoriquement le contingent de l'armée hova, seraient redoutables s'ils étaient bien instruits. Ils ne le sont pas. Peu habitués à la manœuvre de leurs armes, dépourvus de service d'intendance, ils font la guerre dans des conditions trop défavorables pour qu'ils puissent l'aimer. Aussi l'abhorrent-ils. En dépit de l'excitation factice entretenue dans le pays par le gouvernement, il est certain que l'armée et le peuple hova n'ont aucune envie de combattre la France. Ils tiennent tous à l'indépendance de leur pays ; en exaltant ce sentiment, on leur monte actuellement la tête ; mais leur exaltation tombera vite au bruit de nos canons, surtout lorsqu'ils auront compris que leur ennemi n'est pas la nation qui les délivre, mais la faction qui les opprimait.

CHAPITRE VIII

Bible et Fétiches.

Les Malgaches, nous l'avons affirmé précédemment, ont de Dieu, de *Zahanary*, une idée juste, bien que confuse. Une des preuves et une des suites de cette confusion, est qu'ils appellent *Zahanary*, non-seulement le Dieu créateur, mais encore les créatures dans lesquelles ils retrouvent quelque reflet d'un attribut divin, par exemple l'ouragan, une tortue monstrueuse, en un mot, ce qui leur semble prodigieux. La corruption du culte suivant celle du dogme, les Malgaches devaient aboutir au fétichisme.

Le fétichisme, en effet, n'est pas une étape de l'esprit humain en voie d'arriver au monothéisme, c'est une des dernières stations des âmes en train d'oublier Dieu. Tout Madagascar, jusqu'en 1869, était ouvertement fétichiste. Les cases avaient leurs *Sampys*, et les sampys avaient leurs gardiens. Quatre sampys, figurés par des idoles de bois grossièrement taillées, étaient particulièrement vénérés. On les nommait *Ramahavaly, Rafontaka, Kelymalaza* et *Manjaka-Tsyroa*.

Ranavalona Ire vénérait surtout *Manjaka-Tsyroa* (il n'y a pas deux reines). Son fétiche la suivait dans tous ses voyages, il était son oracle.

Souvent un rocher sacré, un tumulus, tenait lieu de sampy. On le couronnait d'*ex-voto*, on l'inondait de sang et d'huile. On en rencontre, à chaque pas, dans le pays.

Mais le méthodisme est survenu. Une église d'État a été constituée, la Bible a remplacé *Manjaka-Tsyroa*, et une loi royale, en 1869, a ordonné la crémation de tous les fétiches. Les Mahafaly, les Sakalaves, toutes les tribus indépendantes, ont, bien entendu, conservé leurs *odys* (gris-gris) et leurs *sampys*. Les sujets de la Reine, seuls, ont obéi à la loi. Sur cinq millions au moins d'habitants, Madagascar compte, par suite, un demi-million de chrétiens.

De ce nombre beaucoup n'adhèrent au christianisme que par forme. L'édit royal ordonnant aux Malgaches de brûler leurs sampys, a eu, à peu près, le même succès que l'édit, non moins royal, leur interdisant de boire du rhum.

Sur la côte, où ils peuvent acheter, pour cinquante francs, une barrique de rhum de cent cinquante litres, les Malgaches font du rhum leur sampy préféré. On les rencontre, de Tamatave à Andevorante, roulant sur la plage ces précieuses barriques, ou les transportant sur leurs pirogues. Là où les frais de transport rendent le rhum de la côte inaccessible, les Hova fabriquent eux-mêmes un abominable arack. Toujours est-il qu'ils boivent du rhum, absolument comme ils vénèrent les fétiches.

Il n'en pouvait être autrement.

Un peuple païen ne saurait être sincèrement converti en bloc au christianisme par un décret du pouvoir, si absolu qu'on le suppose. Le bien que pouvait produire l'édit de 1869, c'était de faire cesser le culte public des

idoles, et d'obliger le peuple à entendre, dans les réunions du dimanche et dans les écoles, l'enseignement du christianisme.

Ce bien, il ne l'a produit qu'en partie : car si le culte officiel des idoles a cessé, le culte privé, et même le culte public, mais non officiel, n'a pas cessé. On constate même, depuis plusieurs années, une recrudescence marquée dans ses manifestations.

A Tananarive, personne ne l'ignore, les anciennes superstitions n'ont jamais disparu. A la mort de Ranavalona II (1883), la cour en a donné une preuve éclatante. Tous les anciens sacrifices pour la santé de la Reine, ont été offerts au palais. On a immolé des bœufs et des coqs. On a respectueusement interrogé leurs entrailles.

Dans les provinces, l'ancien culte s'est encore mieux maintenu. Chaque missionnaire en pourrait fournir d'abondantes preuves. Nous en présentons quelques-unes recueillies par le R. P. Campenon.

« En 1883, écrit ce missionnaire, j'avais la charge d'un district à l'est de la capitale. Un jour, on me montra de loin une montagne nommée Andrarankaina, autrefois station d'un *sampy* royal, le célèbre *Ramahavaly*. Un beau bois la couronnait, chose bien rare au cœur de l'Imerina. J'avais quelque loisir : je me décidai à aller voir de près cette montagne sacrée.

« Le bois était magnifique, composé en grande partie d'arbres séculaires, que la crainte de Ramahavaly protégeait contre la hache des indigènes. Autour de leurs longs stipes nus, colonnes gigantesques, d'énormes lianes s'enroulent et s'entrelacent, et, parvenues en haut, s'épanouissent en un fouillis de branches et de feuillage. Des

oiseaux de proie y nichent et voltigent tout autour en poussant des cris stridents.

« Mais voici qu'à un détour du sentier, je me trouve en face d'un homme qui porte un coq rouge. A la vue d'un *vazaha* (étranger), il demeure un instant comme pétrifié ; puis il fait prestement volte-face et s'enfuit à toutes jambes. Étonné je demande à mes compagnons ce que cela signifie. Ils m'expliquent que ce pauvre homme venait immoler son coq sur une pierre sacrée ; il a pris la fuite, car il sait bien qu'il est défendu d'offrir, comme jadis, des sacrifices aux idoles.

« Je me fais aussitôt conduire à cette pierre sacrée, et j'y trouve un jeune hova, bien mis, en train de l'arroser du sang d'un coq auquel il venait de couper la gorge. Il ne s'effraie nullement celui-là ; et, me regardant de travers, il me demande, d'un ton insolent, ce que je viens faire. — « Assister à ton sacrifice à Ramahavaly, lui » dis-je ! Comment ! N'as-tu pas honte, toi qui as dû » étudier, car tu parais jeune, de pratiquer encore ces » sottises ? Et si l'on te dénonçait au gouvernement ? » — « Ah ! ah ! ah !... Me dénoncer au gouvernement ! Eh » bien, tenez ! Je m'appelle un tel ; je suis le fils du » *Mpilandrina* (pasteur protestant) d'Ambohijanaka, gros » village voisin ; vous pouvez me dénoncer au gouver- » nement, si vous le voulez. » Et sur ce, ayant terminé son opération, et laissé les pattes de la victime attachées à un pieu, près de la pierre, bloc informe dégoûtant de sang, il me tourna tranquillement le dos et s'en alla par le sentier.

« Je rassemblai tous les pieux qui entouraient la pierre, — il y en avait bien une cinquantaine, —

tous chargés de têtes et de pattes de coqs ou de moutons ; j'en fis un feu de joie que je regardai brûler de loin, car, n'ayant pas l'odorat de Ramahavaly, je n'en



Gouverneur hova et sa femme. (Phot. du P. Conn.)

trouvais pas du tout la fumée délectable. Quelques mois après, j'appris, par mon maître d'école, qu'il y avait déjà, à Andrarankasina, plus de pieux chargés de pattes que je n'en avais brûlé.

« Quant à notre jeune homme, qu'effrayait si peu la loi de 1869, j'aurais pu l'adresser à l'*évanjelistra* (1) de l'endroit. Mais à quoi bon ? Je savais, dès ce temps-là, qu'il n'en résulterait rien ; j'en ai, depuis, fait souvent l'expérience.

« Il y a quelques mois, un gros village, Moriarivo, demandait la *prière catholique*. Les habitants s'étaient bâti une école ; ils étaient nombreux et paraissaient déterminés ; je les pris à l'essai et chargeai un maître d'école du voisinage de leur formation.

« J'apprenais aussi, sur ces entrefaites, qu'il y avait, près de ce village, une caverne fort ancienne. Les cavernes sont rares dans toute cette région. Poussé par l'espoir d'y trouver peut-être des ossements fossiles, je me décidai à y passer, un matin, sous la conduite du maître d'école.

« Au fond d'une gorge étroite, nous voyons un amas de rochers bizarrement entassés ; des buissons et des plantes grimpantes remplissent les interstices. Nous cherchons l'entrée ; quelques pierres dressées la dissimulent. Nous les écartons, et,.. quelle déception ! Ce n'est pas une grotte, mais un affreux trou irrégulier, humide et sombre, qui serpente entre les rochers amoncelés. Il faut ramper, pour y entrer ; et c'est à peine si, par endroits on peut s'y tenir debout. L'intérieur doit être balayé, à chaque saison des pluies, par les eaux qui s'amassent dans la gorge.

« Après quelques pas, je me trouve devant une

---

(1) C'est un employé du gouvernement, chargé des affaires de l'instruction publique et du *culte d'état* dans un rayon déterminé. Est-il besoin d'ajouter que ces fonctionnaires n'ont trop souvent d'évangélique que le nom ?

grosse pierre, dont le dos poli et luisant offre une forte proéminence en forme de bosse. Je remarque que la bosse et la partie déclive de la pierre portent la trace d'un sang abondant, récemment répandu. Dans un coin, des fourmis achèvent de dévorer un morceau de bosse de bœuf, et des branches de *hasina*, l'arbre sacré, gisent çà et là. Enfin mon clerc, gamin d'une douzaine d'années, qui m'a suivi, en grattant un trou de la pierre, en tire deux ou trois petits morceaux d'argent valant ensemble trente centimes environ... Je me trouvais dans le temple de *Rabefaravola*, sampy royal, s'il vous plaît ; et j'avais devant moi les offrandes de ses fidèles.

« Quel temple ! Quelles offrandes ! Quels parfums ! L'odeur fade du sang, combinée avec celle de la graisse et de la vase croupissante ! Quel autre que le diable pouvait recevoir un pareil culte et se plaire en pareil lieu ?... Je m'en allai, désespérant de rien trouver là d'intéressant, et rentrai désappointé.

« Le lendemain, mon guide, le maître d'école, va faire la classe, à son ordinaire, à Moriarivo. Il trouve la population ameutée. On l'entoure, on l'appelle *traître*, car il a enseigné au vazaha la retraite du dieu des ancêtres ; il a fallu immoler deux bœufs gras pour calmer la colère de ce dieu irrité, on profère même des menaces de mort. Lui, solide gaillard, peu habitué à avoir peur, leur reproche de persévérer dans un culte absurde, prohibé par une loi de la reine, et les quitte en leur disant qu'il n'a rien à faire chez eux.

« Chemin faisant, il est accosté par un jeune chef de l'endroit, son ami, qui l'avertit très sérieusement de se

tenir sur ses gardes : « Il sait de bonne source que les » gens de Moriarivo ont juré sa mort ; qu'il évite désor- » mais de passer seul, surtout le soir, dans les sentiers » qui avoisinent ce village assez isolé ; qu'il avertisse » aussi le vazaha que deux hommes sont toujours de » garde à la grotte, et que, s'il y retournait, il pourrait » lui arriver malheur. ».

« Je ne songeais nullement à disputer la grotte à Rabefaravola. Je sentais bien que je ne pouvais plus songer à faire de Moriarivo une paroisse catholique, encore moins à y renvoyer le maître d'école dont on avait juré la mort. Mais cela me fournissait une bonne occasion de *tâter* la moralité des évanjelistras du gouvernement hova. Moriarivo est, en effet, du ressort d'un évanjelistra de première classe, fameux par sa brutalité, sa rapacité et sa haine des catholiques. Son nom, *Rainiwilson*, est un bizarre accouplement de mots anglais et malgaches et devrait signifier Guillaume, s'il signifiait quelque chose. J'écris donc à ce personnage, avec tout le respect qu'on doit à une autorité constituée, et lui expose les motifs pour lesquels je me vois forcé de retirer le maître d'école que j'avais placé à Moriarivo et de renoncer à desservir ce village ; comme il se trouve dans son ressort, je tiens à l'en avertir.

« J'attendais une réponse ; je l'attends encore.

« J'appris tout à la fois, il y a quelques semaines, que Rainiwilson avait érigé Moriarivo en paroisse protestante avec un maître d'école de son choix, et que les sacrifices à Rabefaravola continuaient de plus belle. Le matin, on chante dévotement des psaumes, on lit dévotement la bible, on écoute dévotement le prêche de Rainiwilson,

qui conseille d'avoir confiance en *Jesosy-Kraisty;* et, le soir, on court immoler des victimes dans l'antre infect et et sur la pierre bossue de Rabefaravola. Quel christianisme ! (1)

« Je vous entends me dire : « Mais ces évanjelistras, » ces maîtres d'école, sont les élèves des méthodistes ; » ils les ont formés; ils ont, sans doute, droit d'inspection » sur eux ; à eux donc remonte la responsabilité de ces » turpitudes. »

« Vous pourriez ici vous tromper, surtout si vous voulez leur faire porter toute la responsabilité de cet état de choses. Sans doute, ces gens-là sont les élèves des méthodistes ; mais les missionnaires n'ont guère d'autorité sur eux, et la surveillance qu'ils exercent est presque nulle, à ce que je vois. C'est l'*église du palais*, qui donne aux évanjelistras leur diplôme, leur fixe leur juridiction, et les paie en partie, au moins certains d'entre eux. Quant aux maîtres d'école, ils relèvent de l'évanjelistra et sont payés par les parents de leurs élèves. Un ancien collègue des missionnaires de la société de Londres, le *Quaker Street*, écrivait dès 1877 : « L'église du palais, » avec ses émissaires à demi payés, ses évanjelistras, » s'immisce partout. Aucune liberté n'est laissée au mis» sionnaire ; s'il n'est pas souple, son auditoire se dis» perse, selon le bon plaisir de l'envoyé de l'église du » palais. »

« L'envoyé du palais est donc le vrai maître du

(1) Pour mon Rainiwilson, il joint aujourd'hui les fonctions d'évanjelistra avec celles d'officier de l'armée du Salut. Tous les mardis, jours de marché, il déploie un drapeau et pérore au milieu du brouhaha de la foire.

peuple. Les missionnaires méthodistes n'ont qu'une autorité morale et médiate.

« Aussi la direction des écoles est passée de leurs mains à celles des évanjelistras et autres employés du gouvernement. Ceux-ci, hélas ! ne font que trop souvent cause commune avec le peuple encore païen. A Antoby, par exemple, gros village où réside aussi un évanjelistra, le gouverneur faisait faire dernièrement au sampy, dans sa propre maison, un sacrifice solennel ; et des étrangers pouvaient y assister sans qu'on les remarquât au milieu de la foule. Le gouverneur de Soavinarivo, autre gros village, à fait établir un *lac sacré* pour servir de résidence au *vazimba* dont le village a gardé le culte. J'ai découvert dans un *masoivoho* (inspecteur des écoles) d'Ambohitraza, le grand-prêtre et le gardien de l'idole locale. Dans un village voisin, Ambohitra, le gardien de l'idole reçoit des habitants une redevance annuelle, en argent ou en nature, à la condition de préserver leurs champs de la grêle. A Ambohimitsanzana, dans l'ouest, le gardien de l'idole *Ravololona* est, en sus de la redevance, dispensé de toute corvée. Ailleurs, c'est toute la population d'Ambohitrerona qui s'en va, musique en tête, passer la première nuit du mois *alakaosy*, mois sacré, dans une certaine forêt, pour y renouveler ses provisions de sampy et d'amulettes. Je n'en finirais pas si, tout vazaha que je suis, étranger au milieu de ce peuple, qui se cache de moi comme d'un ennemi, je voulais raconter tout ce que mes yeux voient chaque jour en fait de pratiques idolâtriques. Les *fady* (abstinences), qui faisaient partie du culte de toutes les



La Reine Ranavalona III sur la pierre sacrée d'Ambohalo.

idoles, sont encore religieusement gardés par la grande masse du peuple. A peine a-t-on quitté les environs immédiats de Tananarive, pendant la saison du riz, par un temps d'orage, qu'on voit s'élever de tous côtés la fumée des sacrifices pour conjurer la pluie, la et la grêle. A Tananarive même, au bas des rochers que couronne le palais de la reine, se trouve encore une pierre fameuse, *la pierre aux chiffons :* à en juger par le nombre des morceaux d'étoffe qui la recouvrent, le zèle de ses dévots n'est guère refroidi.

« Un officier hova, interrogé un jour par un vazaha s'il y avait beaucoup de gens à Tananarive qui eussent renoncé aux anciennes superstitions, lui avoua, après réflexion, qu'il n'y en avait peut-être pas trois.

« Mais ils sont donc encore tous païens, me direz-vous ? Non, pas tous : un certain nombre de Hova, soit catholiques, soit protestants, ont renoncé de cœur au paganisme. Ils vont même parfois jusqu'à renverser et détruire les objets idolâtriques encore vénérés de leurs compatriotes, malgré les haines qu'une telle audace ne peut manquer de leur attirer. Mais c'est le petit nombre. La masse du peuple est encore païenne de cœur, et païenne pratiquante dès que l'occasion se présente.

« Les méthodistes l'ont écrit il y a dix ans : « Enlevez les missionnaires ; et bientôt, au moins dans les campagnes, on se hâterait de revenir aux coutumes des ancêtres (1).

---

(1) *Ten years review...* p. 36.

« Ne vous étonnez pas, non plus, qu'après avoir accepté le culte chrétien sans résistance aucune, le peuple, au bout de vingt ans, soit en train de revenir au culte des idoles. C'est tout à fait hova, cette façon d'agir. Jamais un Hova ne résiste ouvertement à un ordre d'un supérieur, quelque injuste ou déplaisant qu'il soit d'ailleurs. Résister ou seulement refuser d'obéir ! Mais cela ne se fait pas. Tout le monde lui donnerait tort. Voici comment on procède toujours. Il faut d'abord protester de son obéissance et promettre d'exécuter l'ordre au plus tôt, avec enthousiasme. Cela fait, on s'ingénie à gagner du temps ; et finalement on n'exécute rien.

« La conversion sincère d'un peuple, comme celle d'un individu, ne saurait être le résultat de la contrainte qui ne fait que des hypocrites : c'est l'œuvre de la grâce divine, et, comme moyens humains, de l'instruction, de la persuasion. Il est certain que l'édit de 1869, en prescrivant au peuple de se réunir le dimanche dans les temples et d'envoyer les enfants aux écoles, établissait ces voies de conversion. Mais où en sont aujourd'hui ces deux moyens d'instruction, de *christianisation* du peuple ?

« Déjà en 1882, on pouvait lire dans le *Tenysoa*, organe officiel des méthodistes : « On peut dire que la charité « du grand nombre s'est refroidie : beaucoup sont reve- « nus en arrière et refusent d'entrer au temple, car ils « étaient habités à y venir par force ; et, maintenant, « hélas ! ils refusent d'y rentrer, si on ne les contraint pas « de nouveau. » La fin de la phrase explique suffisamment le commencement, légèrement empreint d'un mysticisme puritain. N'est-ce pas une singulière *charité* que celle de ces pauvres gens qui, même pour venir au

temple, n'obéissaient qu'à la force? Combien est préférable la franchise du Rév. Street, qui, employé quelques années plutôt, vers 1876, à l'œuvre des méthodistes chez les Betsiléo, écrivait sans tant de détours : « Les pauvres « Betsiléo sont conduits à nos temples comme un vil « bétail. »

« En deux mots, la fréquentation des temples est une corvée du gouvernement; et au bout de vingt ans, elle n'a nullement perdu ce caractère. En général, les Hova s'y portent comme ils se portent à une corvée désagréable, c'est-à-dire avec toute la mauvaise volonté possible et lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement. Dans les campagnes surtout, ils n'est pas rare de voir les temples rester de longs mois plus qu'aux trois quarts vides. J'ai vu de grands temples réunir à peine trente ou quarante personnes le dimanche, au lieu de trois ou quatre cents qui auraient dû s'y trouver.

« Lorsque les choses ont marché de la sorte pendant un certain temps, on fait porter un *Tenin' Andriana* (édit, parole de la Reine). Les évanjelistras, gouverneurs, etc..., en donnent lecture un beau dimanche. On y condamne la négligence du peuple, on le menace d'amendes, de punitions. Le dimanche suivant, les temples regorgent de monde... Et cela dure bien deux ou trois semaines; puis les choses reprennent le train ordinaire.

« Permettez-moi maintenant de vous signaler quelques différences entre les catholiques et l'Église d'État.

« Les missionnaires méthodistes avaient depuis longtemps demandé à leurs adhérents de supporter une partie des dépenses pour l'érection et l'entretien des temples et des écoles : c'était une mesure juste et nécessaire; car,

sans cela, les frais qu'entraînerait un grand nombre de chrétientés deviendraient énormes. Mais, la foi n'existant guère, les contributions *volontaires* n'existaient guère non plus.

« Lorsque, devenus l'Église d'État, les méthodistes durent céder plus ou moins complètement la direction aux hommes du gouvernement, ceux-ci simplifièrent immédiatement la question, non en prenant à la charge de l'État les frais du culte, mais en ajoutant aux autres corvées du peuple la corvée du temple et la corvée de l'école. Les constructions se font par corvée, aux frais des habitants, sous la direction des chefs locaux. Parfois il y a malversation dans l'argent des réunions. C'est ainsi, pour en donner un exemple, qu'une somme de quinze mille francs, somme considérable pour le pays, levée pour construire un temple en province, dans l'Imamo, se trouva épuisée après une dépense d'environ cent cinquante francs. Le comptable, qui me faisait confidence du malheur, s'applaudissait de n'avoir pas accepté la garde de la caisse, qu'on voulait lui confier. Il fallut contraindre le peuple à verser une nouvelle somme; j'ignore si elle a été la dernière.

« Or, si les Hova supportent, bien qu'en maugréant, la corvée, vieille institution sous laquelle leur échine se courbe par habitude, ces levées d'argent, impôt de nouvelle création, ont le privilège de les exaspérer. Vous ne sauriez croire combien il est pénible à un Hova de donner de l'argent de sa bourse.

« Jugez quelle rancune doit fermenter au fond du cœur de ces pauvres gens, contre cette *prière* qui peut bien enrichir les grands qui y président, mais qui à eux, pauvres

diables, vient prendre le peu d'argent qu'ils ont gagné à la sueur de leurs fronts, après avoir encore aggravé le poids des corvées qui pèsent sur eux! Et tout cela, pour un culte auquel ils ne comprennent encore rien, ou à peu près, et qu'ils détestent, parce que les exactions auxquelles il sert de prétexte le leur rendent détestable. Ils paieront toujours, car ce peuple est façonné à toutes les exactions, et il serait difficile de calculer la somme d'oppression qu'il peut porter; mais, dès que s'offre une occasion, les pauvres gens en profitent, et, au risque de s'attirer une persécution, ce qui ne manque guère, ils s'empressent de passer chez les catholiques, qui ne font pas vomir d'argent.

« Chez nous, en effet, s'il y a une chapelle, une école à bâtir, c'est presque toujours la mission qui en fait les frais en tout ou en partie. Et cependant nos chrétiens n'ont pas été conduits chez nous comme un vil bétail par des agents de l'État; ils y sont de leur plein gré et par choix. Nous aurions donc parfaitement le droit de leur demander leur aide pour subvenir aux frais du culte qu'ils ont librement choisi. Nous l'avons fait, quand il nous a semblé que la foi avait pénétré dans le cœur des fidèles; et plusieurs nous aident dans la mesure de leurs modiques ressources. Tous savent parfaitement qu'il n'y a chez nous d'argent à verser ni pour la cène, ni pour le trésor, ni sous quelqueprétexte que ce soit. Le fait de n'être pas une religion d'argent, est peut-être ce qui nous attire le plus les sympathies.

« La différence est grande aussi, entre le prêche dans le temple protestant et l'instruction à l'église



Église catholique de Fianarantsoa. (Phot. du P. Roblet).

catholique. Comme la pression gouvernementale est nulle, moins que nulle même chez les catholiques, puisqu'elle pousse en sens contraire, ne viennent chez nous que ceux qui tiennent à y venir ; une fois chez nous, il faut même souvent leur livrer plus d'un combat pour qu'ils y restent. On peut donc attendre d'eux une certaine bonne volonté à écouter notre enseignement et à accepter les vérités qui leur sont présentées. Nos maîtres d'école font le service des paroisses en l'absence du missionnaire ; ils n'y débitent point des discours pour amuser le peuple, comme les prêcheurs protestants ; mais, le catéchisme ou l'évangile du jour en main, ils lui expliquent la doctrine qui y est contenue. Généralement ils ont reçu une formation suffisante pour cela, formation qui se continue dans des réunions mensuelles suivies d'examens. Enfin presque tous les missionnaires catholiques résident habituellement dans les campagnes, mêlés par leur ministère à la vie du peuple. Ils ont tout le loisir d'enseigner dans leurs églises, de visiter leurs écoles, et de s'assurer par des examens fréquents des progrès des maîtres et des élèves. Ils vivent au milieu de leurs ouailles, jusqu'à leur mort, les instruisant, les dirigeant, les réprimandant même au besoin. Si quelque chrétien donne le scandale, il ne peut longtemps éviter les admonestations du missionnaire et la réprobation de ses frères en religion.

« Ce que j'ai dit des assemblées du dimanche peut s'appliquer aux écoles : elles sont une corvée. Le peuple n'y voit pas autre chose, depuis surtout qu'il a entendu dire et qu'il a expérimenté que l'école

était un acheminement vers la *corvée du sang*, le service militaire. Les Hova ne me semblent pas avoir une inclination bien prononcée pour la noble profession des armes.

« Les écoles sont fréquentées à la capitale, sous l'œil de la reine et du premier ministre, sous l'œil des Européens. D'ailleurs, ceux qui étudient à la capitale visent le plus souvent à l'enseignement ou à quelque autre carrière libérale. Dans les campagnes, c'est autre chose. La plupart des élèves sont des fils de cultivateurs, de petits ouvriers, à qui l'école n'ouvre guère d'autre perspective que le service militaire. Ajoutez que, loin de la ville, les inspecteurs (*masoivoho*), chargés de l'inspection et de la surveillance des élèves, en prennent à leur aise : plusieurs ne mettent pas les pieds dans leur école pendant des mois et même des années.

« Il y a seulement quelques semaines, le gouvernement faisait porter dans mon district, au sujet des écoles, un *Tenin' Andriana* (édit de la reine), revêtu du grand cachet de l'État et adressé aux inspecteurs. C'est à peine s'il y en eut un pour donner au peuple lecture de l'édit ; les autres, bien que dûment convoqués, ne parurent même pas, au grand scandale du bon peuple, qui n'a pas encore perdu le respect de l'autorité.

« Il en résulte que ces écoles protestantes des campagnes ne sont souvent qu'une mauvaise plaisanterie. Il en est une, près de laquelle je loge de temps en temps, dont le registre porte cent cinq élèves inscrits. Eh bien ! j'en ai vu une fois onze, mais d'ordinaire quatre ou cinq seulement, venir à l'école ; et, depuis

plusieurs mois, je n'en vois plus un seul. Dans d'autres écoles, des mois entiers se passent sans que le maître d'école fasse une seule fois la classe, au su des gouverneurs, des évanjelistras et autres autorités.

« Dans un village assez important, où se trouve aussi une réunion catholique, je reçus un jour la visite de quelques élèves des méthodistes. « Pourquoi n'êtes-« vous pas en classe à étudier, leur demandai-je? » — « C'est que notre maître d'école n'est pas de retour. » — « Et où donc est-il allé? » — « Il y a environ quatre « mois, il est parti avec quelques-uns de ses élèves « pour aller faire le commerce au loin ; il ne peut « tarder à rentrer. » — Ce remarquable pédagogue songe peut-être à monter une *école de commerce*, école qui ne serait pas sans avenir dans le pays.

« Du reste, toutes les lois sur les écoles, au nombre d'une quarantaine, n'existent guère que sur le papier, à part une. Celle-là est le chef-d'œuvre des méthodistes. Elle défend, avec amendes à l'appui, de laisser un élève inscrit dans une école passer dans une autre. Grâce à cette loi, ils n'ont plus qu'à faire inscrire chez eux la masse des élèves en âge d'étudier et même à la mamelle ; ces élèves, quoi qu'il advienne, ne pourront plus aller ailleurs. Ainsi ces pauvres enfants, abandonnés pendant des mois par leur maître d'école, voient à côté le maître d'école catholique enseigner régulièrement ; et jamais ils n'obtiendront d'aller étudier sous lui. La loi le défend. Ils peuvent, tant qu'il leur plaît, vagabonder, démoraliser par l'exemple de leur paresse impunie leurs camarades des écoles

catholiques : personne n'y voit de mal. Mais font-ils mine de vouloir passer à l'école catholique pour y étudier sérieusement ? Halte-là ! Aussitôt se dressent l'évanjelistra, le maître d'école, le mpitandrina, l'amende, etc... Aussi me suis-je parfois demandé si, dans les campagnes, les écoles des méthodistes avaient un autre but que d'empêcher les catholiques d'avoir des élèves.

« Ce qui frappe dans le reste du code malgache, d'inspiration méthodiste, c'est l'absence à peu près complète de l'esprit chrétien : presque rien pour la protection des faibles, de l'enfant, de la femme, de l'esclave ; rien pour les orphelins, trop souvent traités comme des esclaves dans la maison de quelque parent ; rien pour l'amélioration du sort des esclaves, dont la condition matérielle est souvent assez douce, sans doute, mais dont la condition morale est la même qu'ailleurs.

« La liberté de religion est proclamée en quelques mots assez obscurs d'une loi qui tient deux lignes. C'est tout ce que le code hova contient au sujet de l'âme et du culte.

« Le divorce, la polygamie, d'autres mauvaises coutumes païennes sont proscrites par la loi. Elles n'en continuent pas moins à être suivies, au grand détriment des mœurs.

« En somme, un léger glacis méthodiste couvre la société hova. Elle est, au fond, païenne. La masse du peuple reste attachée de cœur à ses anciennes superstitions. Elle avait craint, dans les commencements,

la répression des lois ; rassurée par la connivence, ou, du moins, par l'abstention des autorités, elle a pris de l'audace, et le vieux culte se pratique aujourd'hui plus franchement qu'il y a dix ans. »



Mgr Cazet expliquant le catéchisme.

(Phot. du P. Colin.)

CHAPITRE IX

L'Observatoire d'Ambohidempona (1)

En 1887, M. le Myre de Vilers, résident général à Madagascar, Mgr Cazet, vicaire apostolique, et le R. P. Michel, visiteur de la mission, formaient ensemble le projet d'établir à Tananarive un Observatoire, dans l'intérêt de la science française, et afin de rehausser aux yeux des indigènes le prestige de notre pays.

Cette entreprise suscita, en France, un courant de sympathie et d'approbation, auprès des membres du gouvernement, parmi les savants et au sein de l'Académie des sciences. Désigné pour le mettre à exécution, j'allai faire mon apprentissage d'observateur en Angleterre, auprès du célèbre et regretté P. Perry, puis à Paris, à l'Observatoire du Bureau des longitudes de Montsouris ; et, vers la fin de 1888, je m'embarquai pour Madagascar, emportant une collection d'instruments météorologiques, astronomiques et magnétiques, dus à l'influente initiative de M. Le Myre de Vilers.

(1) Nous extrayons cet article du P. Colin, des *Études religieuses*, août 1894.

I

CHOIX DE L'EMPLACEMENT

Dès mon arrivée à Tananarive, en janvier 1889, mon premier soin fut de rechercher un emplacement propice à la construction du futur édifice. Deux montagnes, situées non loin de la capitale, parurent répondre aux conditions requises.

Au sud du Champ de Mars (Mahamasina) s'élève le sommet d'Ambohijahanary (montagne du Seigneur), qu'au commencement de ce siècle, le roi Radama Ier avait entrepris de niveler. Plusieurs grands sillons de 6 à 7 mètres de profondeur, creusés suivant l'axe de la montagne, témoignent encore aujourd'hui des travaux qui y furent accomplis et qui cessèrent à la mort de ce roi. Mais ce sommet avait le privilège d'être un lieu sacré, prétexte suffisant pour en refuser la concession au profane européen.

A deux kilomètres et demi de la capitale, s'étend, parallèlement vers l'est, une chaîne de collines incultes dont le point culminant porte le nom d'Ambohidempona (village concave). Le choix de cet emplacement semblait encore meilleur. Nous avons obtenu du gouvernement malgache la concession de ce lieu depuis longtemps néfaste (*fady*), au dire des indigènes. Un village était autrefois bâti sur ce sommet.

Or, un jour, les habitants d'Ankatso étaient éprouvés par la petite vérole ; afin d'échapper à la contagion, les gens valides allèrent demander asile à leurs voisins d'Ambohidempona ; tous contractèrent la ma-

ladie, et beaucoup en moururent. De là, le dicton populaire : « Aller d'Ankatso à Ambohidempona, » comme nous dirions : tomber Charybde en Scylla.

A cette époque, comme aujourd'hui, chez les peuplades Bares et Sakalaves, les chefs de tribu étaient continuellement en guerre les uns contre les autres. Chaque ville, chaque hameau avait des fortifications. Elles consistaient en un ou plusieurs fossés de 6 à 7 mètres de profondeur sur 5 à 6 mètres de largeur, creusé autour des habitations, et planté de cactus, d'aloës, d'euphorbes, de nopals, et sappans et autres arbustes épineux. Une muraille de terre entourait la place. Une ou deux issues formées de plusieurs blocs de granit, servant de points d'appui à une grande pierre circulaire, et quelques poutres jetées par-dessus les fossés, constituaient le passage. Tous les soirs et à l'approche de l'ennemi, le pont-levis était retiré, la pierre circulaire roulée entre ses supports ; ainsi isolé, le Malgache n'avait d'autre arme que sa lance, mais son courage et l'amour de sa pauvre chaumière centuplaient ses forces.

Ambohidempona possédait un système de fortifications plus perfectionné, à cause de son voisinage de la capitale et de sa situation stratégique exceptionnelle. A l'est, la montagne, couverte de gneiss et de pierres granitiques, descend majestueusement jusqu'aux rizières de la vallée, à 114 mètres de profondeur ; de ce côté la position était accessible à l'ennemi. A l'ouest, les pluies tropicales ont à la longue formé d'immenses précipices, barrière infranchissable. Un fossé creusé vers le milieu de la montagne, aujour-

d'hui presque comblé par les terres qu'entraînent les orages, enfermait la première enceinte. Cinquante mètres plus haut, une tranchée de 8 mètres de large, probablement entourée d'une muraille, était, en cas de défaite, le dernier retranchement.

Un jour, raconte la tradition, les ennemis réussirent à pénétrer dans la place, et en massacrèrent les habitants ; les maisons furent pillées, brûlées et renversées. Ainsi disparut, comme tant de cités, sous l'action du temps et des hommes, le village d'Ambohidempona. Il ne nous en reste que le nom, et le sinistre souvenir du sang humain qui fut versé. A côté de l'édifice, on voit un tumulus adossé au flanc des deux roches granitiques. C'est la sépulture du dernier des gouverneurs d'Ambohidempona ; là repose peut-être un obscur vaillant tombé sur le champ d'honneur, *pro aris et focis*.

II

LA CONSTRUCTION DE L'OBSERVATOIRE

Au mois de juin 1889, les ouvriers creusaient les fondations de l'Observatoire ; çà et là, ils trouvaient des débris de poterie ancienne et des tombeaux contenant plusieurs squelettes humains. Au témoignage d'un médecin français, les ossements, assez bien conservés, remontaient à cent trente ou cent cinquante ans. Plus loin, sous la future porte, l'on découvrait le tombeau d'un homme qui avait dû être adonné à la sorcellerie ; toute méprise à cet égard parrissait impossible. Tandis que, d'après un usage immémorial, le corps du

Malgache couché dans sa sépulture, a la tête tournée vers l'orient, le sorcier, en signe de mépris, est enterré dans la direction du sud-nord. Les oreilles et la bouche du squelette contenaient des fragments d'argent; malgré cet appât, bien capable de tenter la convoitise, pas un ouvrier n'osa y porter les mains, par crainte de la malédiction du sorcier.

Lorsque l'on construisit l'édifice, les matériaux tels que pierres de taille, moellons de granit, briques, argile délayée qui servait de mortier, furent portés à dos d'homme. Presque pas d'échafaudages; insouciant du danger, et par tempérament peu exposé au vertige, l'ouvrier malgache trouve bien plus simple de monter sur la muraille qu'il élève; accroupi sur cet étroit piédestal, dans une position plus que gênante, il y travaille tout à son aise.

L'Observatoire, bâti d'après les plans de M. Lequeux, architecte de Paris, se compose d'un octogone central de 8 mètres de diamètre; à la corniche supérieure du premier étage, la muraille, d'octogonale devient circulaire; au-dessus s'élève la grande coupole, surmontée d'une boule d'un mètre de diamètre, qui sert de point géodésique et de signal pour l'heure. Sur trois côtés de l'octogone, sont adossés des pavillons flanqués de tours. Vu de l'est, l'édifice a la forme d'un T dont la branche supérieure, orientée de nord à sud par un relèvement astronomique, forme la façade tournée vers la capitale. Les vents du nord soufflant rarement dans ces régions, nous avons placé les anémomètres au-dessus de la coupole sud. La tour du nord sera occupée par une lunette photographique solaire. Le long de la

balustrade qui surmonte les pavillons de la façade se trouvent les héliographes brûleur et photographique, les actinomètres et actinographe. Les psychromètre, évaporomètre et autres instruments sont enfermés à clef dans un cadre entouré d'un treillis métallique, sous un abri spécial, moins exposé à la rapacité des voleurs et à la curiosité des visiteurs.

III

LUNETTE MÉRIDIENNE, LONGITUDE ET LATITUDE.

La tour de l'Est contient une section sur le méridien ; au centre de la salle est installé, sur un pilier, le cercle méridien portatif Rigaud n° 2. Le pied en fonte supporte une lunette de 78 centimètres de longueur ; l'objectif mesure $63^{mm},3$ de diamètre. Le cercle de déclinaison, divisé de 5' en 5', a $207^{mm},5$ de rayon ; en face, quatre micromètres placés sur un deuxième cercle fixe et espacés les uns des autres, indiquent 2' à chaque tour de vis, et 2'' à chaque division du tambour. Un microscope viseur sert à pointer la lunette dans la direction de l'astre que l'on veut observer. Le réticule de l'oculaire est formé de treize fils horaires perpendiculaires à un seul fil horizontal.

Quoique cet instrument ne soit pas neuf, il n'en est ni moins commode ni moins exact.

M. Yvon Villarceau, astronome, membre de l'Académie des sciences, l'employa, il y a une trentaine d'années, pour déterminer les positions géographiques de France, et il en fit la description dans le tome IX des *Annales de l'Observatoire de Paris*.

En 1871, ce cercle faillit être détruit sous le régime de la Commune. Furieux d'avoir été assaillis à l'Observatoire par une grêle de balles, les fédérés se vengèrent en brûlant plusieurs caisses qui leur tom-



L'Observatoire d'Ambohidempona.

(Photographie du Père Colin.)

bèrent sous la main. L'une d'elles contenait ce cercle de déclinaison ; sous l'action du feu, il se tordit ; par un heureux hasard, les pièces accessoires de l'instrument furent épargnées. Après avoir été réparé, on le plaça dans un des pavillons attenant à l'Observatoire ; il servit assez peu aux observations astronomiques, jus-

qu'au jour où le directeur, l'amiral Mouchez, toujours prêt à seconder les entreprises scientifiques, eut l'extrême obligeance de le mettre à notre disposition.

L'orientation de la lunette sur le méridien fut une des premières et des plus minutieuses opérations. Ensuite, je déterminai la valeur d'une division du niveau ainsi que du micromètre de l'oculaire, les intervalles équatoriaux des fils de réticule et l'inégalité des pivots. Ces préliminaires achevés, j'observai la longitude du lieu par la méthode des culminations lunaires. Trente-neuf séries qui portent sur un total de 361 étoiles observées, ont donné pour résultat en temps : $3^h\ 0^m\ 46^s$ Est de Paris, avec erreur probable de $\pm 4^s$, ou en arc : $45^\circ\ 11'\ 30'' \pm 1'\ 0''$.

Après la longitude, vint le tour de la latitude obtenue avec ce même cercle méridien, par la méthode des hauteurs d'étoiles mesurées au moyen du nadir. Mais, survinrent des difficultés auxquelles j'étais loin de m'attendre. Tous les soirs, penché sur l'oculaire éclairé de la lunette, j'essayais de distinguer dans le bain de mercure l'image réfléchie du réticule. Vingt minutes, une demi-heure s'écoulait, et la surface du liquide s'agitait sans cesse. Afin d'éviter les remous d'air qui pouvaient se produire, tantôt j'enfermais la lunette dans un tube de carton qui aboutissait au bain parfaitement clos, ou bien j'enveloppais tout l'instrument d'une couverture, ne laissant émerger en dehors que le prisme de l'oculaire, ou bien je plaçais le mercure dans une boîte en bois dont la partie inférieure était coupée de sillons concentriques, destinés à amortir les ondulations. Vains efforts !

Un jour pourtant, j'aperçus enfin cette image si désirée ; l'atmosphère était calme ; je me mets à l'œuvre et observe les hauteurs de 15 à 20 étoiles ; le lendemain soir, pas de brise, même succès. Certainement, le vent ébranlait ou la tour de l'Est ou la montagne. Cet inconvénient entrava souvent mes travaux ; ainsi s'explique le nombre relativement restreint des latitudes observées. Quinze séries offrant un total de 156 hauteurs d'étoiles ont donné pour valeur de la latitude : 18° 55' 2''. 10 $\pm$ 2''. 18, Sud.

Au témoignage de M. Bossert, astronome de l'Observatoire de Paris, qui a eu l'obligeance de calculer ces observations, « les résultats obtenus méritent toute la confiance des géographes ». M. Grandidier, membre de l'Institut, qui a bien voulu se charger des frais de calcul, a présenté et discuté ces travaux astronomiques, devant l'Académie des sciences, dans la séance du 25 septembre 1883.

Pour le moment, le cercle méridien Rigaud n° 2 sert à déterminer l'heure locale par des passages d'étoiles, à régler notre pendule sidérale et nos chronomètres temps moyen. Nous indiquerons plus loin comment cet instrument nous a servi pour connaître la longitude de plusieurs stations situées à l'est de Madagascar.

Fort ignorants et superstitieux à l'excès, les visiteurs malgaches, qui voient dans cette lunette les personnes et les objets renversés, les étoiles traversant le champ au moment indiqué, même en plein jour, sont persuadés qu'il y a dans nos études et nos instruments quelque pratique secrète de la sorcellerie.

Malgré nos dénégations, le peuple persiste à croire que nous observons les étoiles à travers les nuages, que nous apercevons ce qui se passe à Tamatave, à 350 kilomètres de distance, et chose plus singulière, que la nuit, nous photographions les sorciers qui errent dans la campagne pour jeter leurs sortilèges.

IV

LUNETTE ÉQUATORIALE, ÉPISODE

Puisque nous visitons l'intérieur de l'Observatoire, montons ensemble à la grande coupole. L'énorme pilier qui traverse le vestibule du rez-de-chaussée et le premier étage, supporte la lunette équatoriale, dont nous sommes encore redevables à la libéralité de l'amiral Mouchez. Voici en quelles circonstances ce don a été fait.

Dans une lettre qu'il m'adressait à Madagascar, l'amiral s'exprimait ainsi : « Au dix-huitième siècle, votre Société avait fondé à Pékin un Observatoire ; j'ai la photographie des instruments qui y furent employés. Pourquoi donc vos Supérieurs ne vous achèteraient-ils pas une belle lunette équatoriale pour l'Observatoire de Tananarive ? » — « Il est vrai, lui répondis-je, sous la direction des Pères Verbiest, Ricci, Gaubil, et sous le patronage des empereurs du Céleste Empire, notre Compagnie avait fait fabriquer par des ouvriers chinois des instruments qu'on garde aujourd'hui à seul titre de curiosité. D'ailleurs, je soupçonne fort qu'elle n'a pas acheté de ses propres deniers tous ces quadrants, cercles azimutaux ou sphères armillaires. Si l'on fouil-

lait dans les archives, on trouverait le nom de quelque bon amiral, bienfaiteur de l'Observatoire de Pékin, comme il s'en est trouvé un, au dix-neuvième siècle, bienfaiteur de l'Observatoire de Tananarive. »

Le coup avait porté juste. Je reçus bientôt cette réponse : « Il me reste encore quelques instruments qui ont servi au dernier passage de Vénus ; faites une demande à mon ministère, et vous êtes sûr de l'obtenir, j'appuierai votre requête. Mais, pouvez-vous disposer d'une certaine somme pour supporter quelques frais de réparations et de transport ? »

Le cas devenait plus embarrassant. Par retour du courrier, je réponds qu'avec mes 20 francs d'appointements par mois, n'étant rétribué ni par le gouvernement français ni par le gouvernement malgache, il m'est même impossible de reconstruire la misérable hutte de planches qui me sert de cuisine et de salle à manger, à plus forte raison suis-je incapable de lui fournir le moindre secours ? Et je conclus que, par amour pour la science, je consens à manger une soupe enfumée, le reste de mes jours, et à tenir mon parapluie ouvert durant mes repas, qui sont de temps en temps agrémentés par la pluie.

La demande de la lunette était gracieusement appuyée par le Résident général, M. Bompard ; elle nous fut accordée, au ministère de l'Instruction publique. En m'annonçant cette bonne nouvelle, l'amiral ajoutait : « Avec M. Le Myre de Vilers nous avons demandé un subside en votre faveur, aux Affaires étrangères ; j'ajouterai quelque chose, et vous aurez votre lunette. »

En effet, grâce à tant de bienveillance, l'instrument construit par Eichens fut réparé, monté équatorialement et muni d'un mouvement d'horlogerie. Avant de l'expédier sur Madagascar, on eut soin d'en tirer une photographie qui me servit à le monter. Cette



Dans la Forêt.

précaution allait en même temps nous tirer d'un mauvais pas.

Les diverses parties de la lunette équatoriale arrivèrent à Tamatave, et, suivant l'usage, furent portées à dos d'homme jusqu'à Tananarive. Les colis les moins volumineux et les plus légers parvinrent à destination les premiers. Mais, deux caisses à forme bizarre excitèrent en route l'attention des porteurs malgaches. Afin de voir si la charge était divisible, ils ouvrent

l'une des deux. Horreur! qu'aperçoivent-ils? Un tube long de quatre mètres environ, autour duquel sont adaptés des leviers, des engrenages!... Plus de doute, un canon nouveau système, que nous font porter les Français, s'écrient-ils! Et c'est pour l'Observatoire, pour ce fort construit en face du palais de notre reine, accentuent les fortes têtes! — Là-dessus, réunion des autorités du village voisin. A l'unanimité, il est décidé que l'engin sera jeté dans la forêt, en attendant les ordres du gouvernement malgache. Sitôt dit, sitôt fait.

A son tour, la deuxième caisse paraît suspecte; elle est ouverte. Un grand pied en fonte avec sommet incliné; qu'est-ce que cela pourrait être? — L'affût, parbleu, dit quelque ancien soldat; et à l'instant le pied parallactique va rejoindre le tube de la lunette dans le fourré.

La nouvelle de l'événement se propage et parvient bientôt jusqu'à Tananarive, où elle circule et grossit. Après avoir été sorcier, bon! me voici devenu artilleur! Le Résident général, M. Bompard, apprend l'aventure par la rumeur publique et vient me demander la photographie de l'instrument, afin de dissiper les craintes qui s'accroissent sans cesse au palais de la reine. Dès sa première audience avec le premier ministre, il expose les faits, plaisante sur cette frayeur ridicule, et montre la photographie de la lunette destinée à observer les pacifiques étoiles. A cette vue le front du monarque inquiet se rassérène: « Les imbéciles! s'écrie-t-il, en faisant allusion à la panique générale; mais, soyez tranquille, je vais donner des ordres afin que l'on rapporte l'instrument. » En effet,

il envoie un courrier de la reine *(Tsimandoa)*, avec recommandation de recueillir lunette, pied parallactique, plancher, voire même clous des caisses. Quinze jours plus tard, le messager m'arrivait à la tête des porteurs et des colis, et exigeait de ma part un reçu en bonne et due forme; car il répondait sur sa tête de l'exécution de l'ordre transmis. Cet acte lui fut accordé, signé et revêtu du sceau de l'Observatoire. Sauf quelques pièces faussées par la culbute, et qu'il me fut facile de redresser, ma lunette était saine et sauve. Je la montai; et quelque temps après, plusieurs visiteurs, peut-être espions envoyés de haut lieu, venaient contempler le canon légendaire, et s'extasiaient d'admiration à la vue des montagnes de la Lune, des satellites de Jupiter, de l'anneau de Saturne, et autres merveilles de la sphère céleste.

V

GÉODÉSIE, BASE, THÉODOLITE

Durant les deux années 1890 et 1891, nous avions établi la longitude et la latitude de l'Observatoire de Tananarive; restait à exécuter la troisième et non moins essentielle partie des coordonnées géographiques: l'altitude géodésique au-dessus du niveau de la mer (1). Dans cette œuvre de longue haleine, entreprise avec le P. Roblet, missionnaire géographe, je fus puissamment secondé, soit avant mon départ pour Madagascar, soit à mon retour, dès lors de la rédac-

(1) Cf. *Comptes rendus de l'Academie des sciences,* séance du 5 mars 1894

tion du canevas, par les conseils et les instructions de M. Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut, dont les travaux géodésiques en Abyssinie sont universellement connus et appréciés.

Il fallut d'abord chercher un terrain favorable à la base. Sans doute, les plaines couvertes de rizières qui s'étendent à l'ouest de la capitale, présentaient un emplacement facile à mesurer; mais l'insalubrité du sol unie à la méfiance innée des indigènes contre l'Européen, nous défendaient d'y accomplir pareille opération.

A quarante kilomètres ouest-sud-ouest de Tananarive, se trouve le plateau de Maharemana, uni, public, inculte, peu fréquenté, conditions à tous égards avantageuses. Au sud, le sommet d'Ambohimahavony, se dresse fièrement sur ses assises de coulée volcanique; au nord, le village d'Ialamalaza, couronné d'arbres plusieurs fois séculaires, offre une mire naturelle et bien définie du haut des montagnes voisines. Il y a une vingtaine d'années, le P. Roblet avait déjà choisi ces deux points comme base de sa carte de l'Imerina et du pays Betsiléo; il en avait mesuré la distance au moyen d'une corde longue de 20 mètres, procédé d'une exactitude douteuse.

Perpendiculairement à cette distance d'Ambohimahavony à Ialamalaza, et au centre de ce même plateau nous mesurions, en mars 1892, une base de 1800 mètres, au moyen de règles de sapin de 4 mètres de longueur, dans les conditions de rigoureuse préci-

sion. Cette nouvelle distance vérifiait en même temps celle du P. Roblet (1).

Tout n'était pas rose dans ce métier de géodésien! Un jour, les voyants étaient broutés par un troupeau de moutons et de pourceaux; le lendemain, un berger arrachait nos jalons; une autre fois, l'orage nous surprenait dans ces lieux inhabités; la dernière journée de nos opérations, un porcher découvrait le piquet de notre bissectrice, soigneuseusement dissimulé sous des touffes de gazon, et il creusait le sol dans l'espoir de découvrir quelque trésor sous cet emblème idolâtrique. Au village d'Ialamalaza, il fallut payer le droit d'élaguer une branche d'arbre qui interceptait la vue de la mire plantée sur Ambohimahavony, ainsi que l'autorisation d'enfoncer dans le sol un pieu surmonté d'un carré de papier blanc. Dès le lendemain, sous prétexte de sorcellerie, pieu et papier étaient solennellement brûlés, malgré tous les contrats passés la veille. Par bonheur, l'angle de la maison voisine située sur le même alignement que la mire, échappait aux représailles de ses superstitieux habitants. A son tour, le mât d'Ambohimahavony était arraché, et subissait le sort de celui d'Ialamalaza. On nous laissait le tas de pierres qui lui servait de support.

Au milieu de ces déboires, une pensée nous consolait pourtant. En plein pays civilisé, Delambre et Méchain avaient mesuré leur arc de méridien, exposés à bien des tracasseries de la part de leurs compatriotes. A quoi ne devions-nous pas nous attendre, en

(1) Elle lui trouvait une légère erreur de neuf mètres.

pays barbare, de la part de ces indigènes, par instinct si soupçonneux !

Enfin, après 18 journées de labeurs et 450 portées de nos règles, la base était acquise. Nous mesurions les angles des triangles et des polygones au moyen d'un théodolite cercle répétiteur de Gambey, n° 22, appartenant au Dépôt du ministère de la guerre. Le vernier du cercle naturel donne 0'' ,5, cinq millièmes de grade, qui correspond à 16'' sexagésimales. Si cet instrument a l'avantage de la division décimale, il a aussi le grave défaut d'être lourd pour un voyage d'exploration, et peu expéditif, puisqu'il est nécessaire de revenir deux fois sur les mêmes signaux que l'on doit diviser en azimut et en hauteur. Enfermé dans sa caisse avec son massif contrepoids, ses quatre niveaux, sa lunette mobile, l'échafaudage des cales qui arrête tout ballottement, réuni enfin à son trépied, il forme à lui seul la charge d'un porteur.

Heureux les voyageurs qui ont la facilité de se procurer ces théodolites portatifs qui réunissent à tant d'autres avantages celui de servir aux levées magnétiques, géodésiques et astronomiques ! N'étant subventionné, comme nous l'avons dit, qu'avec le mince budget accordé par des âmes charitables au simple missionnaire, l'on comprend qu'une telle dépense nous était interdite.

Avec ce théodolite Gambey, qui nous a suivi dans toutes nos excursions, nous avons exécuté nos tours d'horizon, notre nivellement géodésique et nos observations astronomiques, depuis la base de Maharemana jusqu'à la plage de la côte est.

VI

RECONNAISSANCE DE LA RÉGION

Avant d'indiquer les procédés au moyen desquels nous avons couvert cétte minime partie de Madagascar d'un réseau géodésique, exquissons à grands traits la région explorée. Pour plus de clarté dans cette reconnaissance préliminaire, transportons-nous sur le littoral de l'océan Indien, à Andevorante, et suivons en vulgaires voyageurs l'unique et affreux sentier, décoré du nom de route, qui mène à la capitale.

Tout d'abord vous traversez la zone côtière qui s'étend depuis la mer jusqu'à Beforona, sur une largeur de 60 kilomètres environ. L'altitude s'accentue au village de Bedara. A Beforona apparaît la première chaîne faîtière couverte de forêts dont la vigoureuse végétation ravit les regards. C'est au pied de ces verdoyantes montagnes, hautes de plus de 1000 mètres, que sont bâtis les derniers villages du pays Betsimisaraka. Les principaux massifs sont, au nord, Ambohitrakoholahy, Ambohimanga, et, vers le sud, Maromisaha, Andriambavibé, Vohidrazana; ces sommets se dessinent au loin sous l'aspect le plus pittoresque, lorsque du haut des plateaux du centre, l'on jette un coup d'œil sur l'immense et sombre panorama de la grande forêt.

Arrivé au village d'Analamazaotra, le voyageur a franchi le premier degré du gradin qui constitue la partie la plus accidentée de la route; le voici en pays Bezanozano. Le sol est un peu moins tourmenté par



Forêt vierge d'Andriambavibé.

(Phot. du Père Colin.)

les éruptions volcaniques jusqu'à Moramanga, grand village à l'est d'une plaine large de 20 kilomètres et d'une longueur qui s'étend fort loin dans la direction générale de l'île, du N.-N.-E. à S.-S.-W. Le chemin gravit ensuite les flancs des Fody, assises de la deuxième chaîne faîtière de l'Ankay. En quelques minutes de descente vertigineuse, l'on retombe dans une vallée fertile mais fiévreuse, située au même niveau que la plaine de Moramanga. Devant vous se dresse déjà le massif granitique d'Ampoharana, dont la pénible ascension commence au village de Mandrarahody appelé aussi Angavo. Sur cette chaîne parallèle à celle de la côte, encore une bande de forêts, que l'on déboise avec l'insouciance particulière aux peuplades orientales. Enfin, parvenus au village d'Ankeramadinika, après cinq ou six jours de voyage, portés et porteurs, brisés de fatigue, se trouvent sur les plateaux ondulés de la province de l'Imérina; sept à huit heures de marche les séparent de la capitale.

VII

AZIMUTS, NIVELLEMENT

Telles étaient l'orographie et la topographie du pays que nous allions trianguler[1]. Grâce aux nombreuses montagnes voisines, les bases de Maharemana furent peu à peu agrandis, et, par suite de triangles, nous fixions les positions de plusieurs signaux à Tananarive, à l'Observatoire, et en d'autres points de l'Imerina. De quelques stations situées sur le massif central de l'Ankay, il fut facile de franchir la plaine des Bezanozano et de déterminer les sommets de la chaîne

forestière au pied de laquelle s'étend le versant du littoral. Ces sommets étaient plus tard identifiés et reliés aux stations de la côte par le problème classique des segments capables. Après six mois d'opérations sur le terrain, nous parvenions à Andevorante, sur les bords de l'océan Indien. La distance à vol d'oiseau entre les deux points extrêmes de la triangulation était 211 kilomètres 140 mètres; la largeur du réseau géodésique égalait environ 80 kilomètres; sur 76 montagnes, nous avions fait des tours d'horizon avec le théodolite, et nous avions relevé 3 908 angles azimutaux, dont 483 orientés par des hauteurs du soleil. Nos signaux étaient calculés par la résolution de 1400 triangles, et tracés sur le canevas trigonométrique à l'échelle de 1/200 000e.

Les relèvements en azimut terminés, mon collaborateur exécutait les levées de détail: villages, sentiers, cours d'eau, mouvements de terrain, avec la planchette et l'alidade nivellatrice, tandis que je mesurais en apozénit les sommets importants de montagnes, cercle à droite et cercle à gauche de mon théodolite. Sur 803 distances zénitales observées, nous avons réduit 64 altitudes. C'est ainsi que, sur une distance de 163 kilomètres 940 mètres, en mesurant successivement les hauteurs de seize signaux, depuis l'océan jusqu'à six stations géodésiques, limite de l'horizon est de Tananarive, nous obtînmes l'altitude de l'Observatoire, 1402 mètres au niveau de la cuvette barométrique. Ce résultat est plus faible seulement d'un mètre que l'altitude conclue par trois années d'observations du baromètre à mercure de notre Observatoire.

VIII

SIGNAUX GÉODÉSIQUES

Il n'y a point lieu de s'étonner si nous avons choisi de préférence nos stations géodésiques parmi les sommets sur lesquels les indigènes ont élevé des emblèmes idolâtriques. L'expérience nous a appris que ces mires sont beaucoup plus respectées que nos pieux et nos mâts. Grâce à ce culte, les géodésiens nos successeurs retrouveront sans difficulté les endroits précis où nous avons exécuté nos tours d'horizon.

Tantôt notre champ d'opérations était un tas de pierres *(fanataovana)* placé non loin d'un chemin, et grossi par les passants qui offrent un caillou au génie de la montagne, dans l'espoir d'obtenir un voyage heureux, de réussir dans une entreprise, de gagner un procès. Si le naturel est en veine de générosité et de dévotion, il accompagne son offrande du sacrifice d'un coq, dont il suspendra tête et pattes à un bambou planté au milieu des pierres ; ou bien il déposera à terre une poignée de riz, ou cachera dans le voisinage quelques fragments de monnaie d'argent. Moins fanatiques, nos porteurs d'instruments ne se faisaient aucun scrupule de courir sus à la recherche de ce dernier article ; plus tard, ils s'en servaient pour boire à la santé du crédule idolâtre. Les oiseaux s'étaient déjà chargés de dévorer le riz.

Ailleurs, nous placions notre théodolite au pied d'un bloc de granit *(vato mitsangana)* de 2 ou 3 mètres de hauteur, assez semblables à nos anciens menhirs.

Ce monolithe, porté à dos d'homme, avait été dressé pour perpétuer le souvenir d'un événement important, ou en l'honneur d'un personnage illustre, ou à la mémoire d'un parent mort en pays lointain, et dont le corps n'avait pu être transporté dans le tombeau des ancêtres. Aux chefs des familles voisines incombait le soin de raconter aux petits enfants les hauts faits rattachés au souvenir de la pierre, tradition qui se perpétue d'âge en âge. Que de vertus les Malgaches n'attribuent-ils pas à ce vulgaire granit ? Souvent la base en est enduite de graisse, ou entourée de quelques chiffons : sacrifices et présents économiques en l'honneur du fétiche !

Plus loin, nous nous installions près d'un arbre sacré ou sur un tombeau de prétendus ancêtres appelés Vazimbas, orné fréquemment de quelques pierres peu élevées. Si de pareils signaux nous offraient un point de mire des plus utiles pour les visées, il faut bien l'avouer, ce n'était pas sans un certain froissement que l'indigène nous voyait gravir ces lieux, profanés peut-être par nos travaux et notre présence.

IX

POSITIONS GÉOGRAPHIQUES

Les résultats de nos opérations géodesiques ne pouvaient être complets et à l'abri de toute critique, qu'à la condition d'être contrôlés par une méthode distincte de la géodésie. A cet effet, et comme vérification de notre triangulation, nous établîmes sur notre réseau plusieurs positions géographiques que nous

comparions avec celles déjà établies de l'Observatoire de Tananarive. Tel fut le but de nos 160 observations astronomiques ; la latitude était obtenue par la méthode ordinaire des hauteurs circumméridiennes du soleil ; la longitude, d'après la différence des heures locales entre la station et l'Observatoire, l'heure étant transmise par des signaux télégraphiques sans la sonnerie, faute de chronographe. Expliquons ce procédé que peuvent employer avec avantage les explorateurs, pourvu qu'ils aient à leur disposition une ligne télégraphique, un théodolite ou un sextant, un chronomètre et un collaborateur en possession de l'heure locale. Voici comment nous opérions.

A peine arrivé dans l'une des stations dont je désire relever les positions géographiques, j'avertis mon collègue de Tananarive, le Frère Soula, membre de la mission catholique, et lui indique le moment où nous échangerons nos heures respectives durant la journée du lendemain. Si le temps est beau, il observe dans la soirée, au cercle méridien, une série de passages d'étoiles. Les erreurs instrumentales de niveau, d'azimut et de collimation sont déterminées avec soin; l'on compare le chronomètre Frodsham, temps moyen de Tananarive, avec la pendule sidérale, et l'on obtient par le calcul l'heure moyenne locale. Le ciel est-il couvert? les observations méridiennes sont remises au lendemain matin ou à la soirée suivante.

De mon côté, j'installe le théodolite Gambey sur son trépied, lorsque, le matin, le soleil se trouve dans le voisinage du premier vertical. L'instrument ayant été nivelé, je cherche les erreurs de collimation et du

point zénital par un azimut et une hauteur sur un objet éloigné, dans les deux positions directe et inverse de la lunette. Je prends alors des apozénits du soleil alternativement cercle à droite et cercle à gauche,



Dans la Montagne.

et note le moment de l'observation d'après la méthode familière aux astronomes dépourvus d'aides, de pointeur ou de chronographe, c'est-à-dire en écoutant les dix battements de la montre chronomètre qui suivent l'instant du phénomène, et en lisant sur le cadran des secondes le chiffre qui correspond au dixième batte-

ment. Par estime, j'apprécie les dixièmes, et écris les résultats, dixième de seconde, seconde, minute, heure, nombre de degrés lus sur les cercles azimutal et vertical. Lorsque le temps est beau, j'observe les instants où les deux bords du soleil mordent et quittent le fil horizontal du réticule ; dans le cas d'éclaircies intermittentes entre les nuages, je ne prends qu'un seul et même bord.

A l'heure convenue, je me dirrige vers le bureau de la station, muni de ma montre chronomètre réglée ainsi sur le temps moyen local ; mon collègue de Tananarive apporte à son tour le chronomètre Frodsham, temps moyen de l'Observatoire, au bureau central de la capitale. D'avance, l'opérateur Ouest, par exemple, communique à celui de l'Est l'heure et minutes en nombre rond qu'il va lui expédier. Afin d'éviter tout malentendu, le correspondant répète la convention, puis le poste Est établit le courant sur la sonnerie. Dès que la petite aiguille des secondes s'avance vers la 45e division, l'observateur Ouest appuie quelque temps sur le manipulateur de l'appareil Morse ; il est convenu que le roulement prolongé du timbre signalera : *attention* ; un coup sec, juste au zéro de la seconde, et par conséquent un seul battement du marteau sur la sonnerie du poste récepteur annoncera : *top*. A ce moment l'observateur Est, déjà attentif sur son chronomètre dès le premier signal, note la seconde, dixième de seconde par estime et écrit les résultats, seconde et dixième, minute et heure. Afin d'avoir à loisir le temps d'écrire, les envois rythmés se succèdent de minute en minute. Après trois ou quatre

signaux, suivant la convention établie précédemment, le collègue Est annonce à son tour l'heure et la minute de son chronomètre qu'il se propose d'expédier; le courant électrique au bureau ouest est mis sur la sonnerie. Même échange de signaux.

Ainsi avons-nous opéré à Tamatave, seule station pourvue d'une sonnerie. Dans le but de vérifier les résultats, nous avons recommencé nos opérations à plusieurs jours d'intervalle, le 6 et le 12 octobre 1892. Mais les appareils de Beforona et d'Andevorante étaient dépourvus de timbre électrique; j'envoyais donc sur la sonnerie de Tananarive une série de *top* rythmés à chaque minute de ma montre.

Nous ne parlerons ni de nos résultats magnétiques de déclinaison, d'inclinaison et de composante horizontale, que nous avons communiqués à l'Académie des sciences, le 12 mars 1894, ni de la création de nos onze stations météorologiques disséminées dans la grande île, ni de la publication de nos annuaires où sont coordonnées et calculées nos observations et lectures des instruments météorologiques.

Il serait aussi intéressant de raconter les difficultés du voyage que nous suscitèrent et nos porteurs d'instruments et les indigènes, les mécomptes inhérents à un pays offrant peu de ressources matérielles, peu de facilités de communications, accidenté, couvert de sommets boisés dont l'identification déroute parfois les Malgaches eux-mêmes, les vicissitudes du temps, l'insalubrité du climat et des eaux. Le récit d'un pareil sujet nous entraînerait hors du plan et des limites de ce compte rendu déjà si long.

Écrites d'abord sous le beau ciel de Madagascar, ces quelques pages ne gardent plus, hélas! le cachet de l'œuvre achevée sur une terre lointaine. Brisé par les fatigues, les privations, l'anémie et les fièvres paludéennes contractées dans les régions malsaines, j'ai dû, sur l'ordre des médecins, rentrer momentanément en France. Grâce à Dieu, je me sens maintenant la force de retourner à mon poste. Si, de la grande île africaine, j'ai le regret de n'apporter que quelques matériaux scientifiques glanés à grand peine durant quatre ans, dans un pays rebelle à tout effort de civilisation, il me reste du moins cette douce et suprême consolation, d'avoir sacrifié mes forces pour l'honneur et le développement de la science française, et d'avoir ainsi concouru, à ma façon, à l'œuvre de la Mission catholique à Madagascar.

E. Colin.

CHAPITRE X

Histoire d'une Carte (1)



Le R. P. Roblet.
(Photographie du P. Colin.)

La *genèse* d'une carte, faite par un missionnaire à Madagascar, n'est pas sans intérêt. Elle montre du moins qu'une œuvre pareille ne se fait pas sans difficultés dans un pays à demi sauvage ; je voudrais, en les racontant, rendre aussi justice à ceux qui m'ont aidé dans mon travail.

Lorsque la mission catholique en était encore à ses débuts dans l'Imerina, notre ministère ne s'étendait pas plus loin que les environs de la capitale. De quelle utilité pratique nous eût été alors une carte du pays ? Personne n'y songea.

---

(1) Carte de Madagascar, au 1/1 000 000 par le P. Dés. Roblet. S. J. — Barrère, rue du Bac, Paris.

Cette carte a mérité à l'auteur une médaille hors classe de la Société de topographie et de cartographie, une médaille d'or de la Société de géographie de France, et un diplôme de médaille d'or à l'Exposition universelle, où elle occupait une place d'honneur dans le pavillon malgache.

Nous extrayons cet article du P. Roblet, des *Études Religieuses*.

Mais en 1869, sous le règne de Ranavalona II, le peuple malgache reçut de son gouvernement l'ordre de brûler ses sampy (idoles) et de se convertir immédiatement au christianisme. Vers le même temps, l'instruction obligatoire fut imposée à toutes les provinces. C'était un coup des méthodistes anglais, tout-puissants dès lors ; grâce à l'Église d'État, qu'ils établirent à cette époque de concert avec le gouvernement hova, ils se flattaient de protestantiser l'île en bloc.

Si nous avions laissé la religion officielle s'imposer partout, il devenait très difficile d'introduire le catholicisme. La liberté de conscience, inscrite dans la loi et les traités, n'est trop souvent, ici comme ailleurs, qu'un grand mot sonore. Force nous fut donc d'acquiescer aux désirs des villages qui nous appelaient, bien que notre petit nombre ne nous permît pas de leur donner tous les soins qu'aurait réclamés leur formation religieuse. J'étais encore jeune et bon marcheur ; je fus naturellement désigné pour ces excursions apostoliques, et j'eus la satisfaction d'établir notre religion dans plus de deux cents villages, depuis la banlieue de la capitale jusqu'aux confins de l'Imerina. Je n'étais qu'un éclaireur ; à mesure que des recrues venaient grossir la troupe, je laissais un champ à peine défriché aux soins plus assidus des missionnaires disponibles.

Nous sentîmes le besoin d'avoir une carte du pays, soit pour nous retrouver au milieu de contrées encore inexplorées, soit pour faire connaître en Europe l'étendue et les besoins croissants de la Mission.

Le P. Caussèque me proposa un jour de commencer une carte de l'Imerina. Mes courses nombreuses

et lointaines me désignaient pour ce travail ; je connaissais le pays, mais, en fait d'instruments, je n'avais que ma bonne volonté.

Pareille difficulté n'était pas pour nous arrêter. Nous montons aussitôt au point culminant de la capitale, qui dépasse de près de deux cents mètres le plateau environnant et d'où l'on peut apercevoir un certain nombre de nos paroisses. Là, au moyen d'une planchette informe et d'un règle pour alidade, nous faisons un tour d'horizon, inscrivant chaque village dans sa direction et à une distance du centre proportionnelle à son éloignement évalué en temps de marche. Cette ébauche grossière, cette espèce de levé à vue de pays, fut ma première carte de l'Imerina !

Elle ne devait pas être longtemps la seule. A quelques mois de là, pendant une de mes courses, et bien loin au sud de Tananarive, j'avise deux sommets distants d'une vingtaine de kilomètres, qui me semblent offrir une base excellente pour un second essai de topographie. Vite je grimpe successivement au plus haut de ces montagnes, et j'y installe mes instruments. Quels instruments !

Un baromètre anéroïde, renversé le fond en l'air, et recouvert d'une feuille de papier assujettie par des épingles, me sert de planchette ; une mauvaise lunette tient lieu d'alidade. Faute d'un support, ma planchette est posée par terre ; pour mettre la lunette-alidade en rapport avec elle, il me faut prendre une position moins que commode. Ce simulacre de carte qui me prit d'ailleurs beaucoup de temps, a été fait littéra-

lement *ventre à terre*. Ce fut ma seconde carte de l'Imerina.

Je me hâte d'ajouter que je ne tardai pas à être mieux outillé : je me construisis moi-même une alidade et une planchette, avec ma canne pour support. Puis les supérieurs de la Mission et des amis généreux me procurèrent des instruments moins primitifs : alidade, graphomètre, cercle géodésique, cercles répétiteurs, etc.

Voici comment j'ai procédé pour les cartes qui ont été publiées. Arrivé à l'endroit que j'ai fixé et d'où l'on découvre bien le pays, j'installe mon cercle répétiteur et je fais un tour d'horizon, en prenant les angles de tous les sommets que je puis découvrir. C'est quelquefois l'affaire de plusieurs heures. Cette première opération terminée, je dessine en gros, à la planchette, les détails du pays environnant ; je relève avec l'alidade la position des villages et hameaux, les circuits principaux des rivières et ruisseaux, leurs confluents, la direction des vallées, les plis de terrain, les sommets des chaînes de montagnes, etc. Plus tard, je transporte, par des recoupements faits au rapporteur, tous ces petits dessins sur le dessin général. J'ai plus d'un millier de ces croquis, où j'ai fait figurer, outre le nom de chaque localité, le nombre des cases de chaque village.

De plus, sur tous les sommets dont j'ai fait l'ascension, et en beaucoup d'autres endroits, j'ai noté des observations avec le baromètre et le thermomètre. Le thermomètre anéroïde a été contrôlé par l'hypsomètre, surtout pour les principales hauteurs.

J'avais tout d'abord, en mai 1873, mesuré directement une base de 5 600 mètres, sur un plateau sensiblement horizontal, dans l'Ouest de Tananarive. Cette base a été vérifiée depuis, avec l'aide du capitaine Lavoisot et du lieutenant Martinie, par une base auxiliaire mesurée avec soin. Elle m'a servi pour une triangulation en règle, faite par le calcul. (1).

J'ai commencé par établir, autour de ma base, un noyau de grands triangles, dont les côtés m'ont, à leur tour, servi de bases pour rayonner dans toutes les directions. Ce réseau se continue dans le sud de Tananarive, à une distance d'au moins 400 kilomètres, jusque chez les *Bara* ; au nord, jusqu'à *Vohilena* et *Angavo*, plus de 100 kilomètres ; à l'est, jusqu'à la ceinture de forêts, et même au-delà, puisque j'ai déterminé les montagnes d'*Ambohitrakoholahy*, qui ne sont pas bien loin de la côte. A l'ouest de la capitale, ma triangulation compte plus de 100 kilomètres dans la province d'Imerina ; celle des Betsiléos a beaucoup moins de largeur.

Je n'ai employé, surtout pour les triangles des grands réseaux, que des sommets à signaux naturels bien déterminés, tels que bloc de rocher, tronc d'arbre, etc. Les sommets larges et mal déterminés, quand j'y ai fait un tour d'horizon, sont rattachés à la triangulation par le problème des segments capables, résolus suivant la nécessité, graphiquement ou par le calcul, au moyen de formules assez simples que j'ai trouvées.

Je crois donc que mon grand réseau offre toutes

---

(1) Je l'ai de nouveau vérifiée avec l'aide du P. Colin et ai corrigé une erreur de neuf mètres.

les chances possibles d'exactitude. Je l'ai, en outre, contrôlé par un nombre infini de vérifications. Enfin, j'ai pris directement, sauf de rares exceptions, tous les angles de mes triangles, ce qui m'a permis de découvrir plus facilement les erreurs, lorsqu'il y en avait. Tout triangle erroné dans la valeur de ses angles a été impitoyablement rejeté, et j'ai fait de même pour les triangles à angles trop petits ou trop grands.

La carte dessinée et gravée à Paris par R. Hausermann contient mon travail sur l'Imerina et les Betsiléos. L'échelle de cette carte (à un millionième), déjà grande pour une carte générale, est trop petite pour que les détails de ces deux provinces puissent y figurer distinctement. Aussi cette partie offre-t-elle un contraste frappant avec le reste, car personne n'a encore été à même de faire, dans d'autres régions de l'île, le travail que j'ai fait ici.

Néanmoins, j'ai pu rassembler des documents oraux ou écrits, qui m'ont permis de remplir bien des lacunes laissées par mes devanciers, dans les contrées que je n'ai pas explorées moi-même.

Voici les principales sources auxquelles j'ai puisé. Outre les dernières cartes publiées par M. A. Grandidier et par le docteur Mullens, qui m'ont servi de canevas, je me suis aidé, pour le Nord, de documents oraux donnés par des prisonniers malgaches détenus à Saint-Denis de la Réunion. L'un d'eux, officier hova, autrefois mon élève à Tananarive, appartenait depuis dix ans au corps hova qui occupait Vohimar. L'autre, chef de tribu des Antakara, avait sa résidence à Andonakomby, à mi-chemin de la côte Est à la côte Ouest ; il avait

parcouru mainte et mainte fois toute la partie Nord de Madagascar, de la baie d'Antongil à celle de Passandava. M. Guinet, qui a habité plus de vingt ans ces parages, a confirmé l'exatitude des renseignements, que ces deux indigènes m'ont donnés.

Pour la partie Est, depuis Tamatave jusqu'à Andevoranto, j'ai reçu de nombreux documents de M. D. Maigrot, consul d'Italie, qui, depuis plusieurs années, a une importante concession sur les bords du *Ranolahy*, gros affluent de l'*Iaroka*. M. Guénot, qui a longtemps habité Vatomandry, et qui faisait fréquemment, pour son commerce, des voyages sur la côte, m'a beaucoup aidé pour le Sud d'Andevoranto, jusqu'à Mahanoro. Les PP. Jean et Chenay, à qui la partie Sud, jusqu'à Mananjary, est famillière, m'ont fourni des notes précieuses. Je dois en dire autant de M. Lontz, conservateur du musée de Saint-Denis ; j'ai tracé son itinéraire dans la forêt des *Tanala*. Les différents itinéraires de Mananjary à Fianarantsoa viennent de Mgr Cazet et des PP. Delbosc, Lacombe et Jean. De *Farafangana* au fort-Dauphin, j'ai utilisé les documents que m'a donnés M. Colombel fils, documents d'autant plus précieux qu'il est le seul Européen qui ait longtemps habité cette partie de Madagascar ; ce qu'il m'en a dit s'accorde assez bien avec les écrits de Flacourt.

Les capitaines Herman et Caverot m'ont aussi renseigné sur le Sud de Madagascar, qu'ils fréquentent depuis longues années ; le capitaine Macé et ses seconds, sur le Sud-Ouest, la baie de Saint-Augustin, etc.. M. E. Caltaux a éclairci mes difficultés sur la



Le Fleuve Mangoro
(Photographie du P. Colin)

côte Ouest, qu'il connaît bien, jusque assez loin au nord d'Andakabe. Pour l'Ouest et le Nord-Ouest, du cap Saint-André à la baie de Passandava, j'ai pu me servir des notes des missionnaires qui ont vécu sur cette côte et y ont fait des voyages. Le P. Abinal m'a, de plus, donné ses itinéraires de Tananarive à Mojanga, par l'est et par l'ouest du Betsiboka. Je ne saurais oublier non plus le commandant Gaudelette, dont les notes m'ont si puissamment aidé dans la rédaction de cette carte.

Elle m'a pris dix mois d'un travail aussi long que fastidieux. Mais je m'estimerai assez récompensé de mes peines, si j'ai pu ainsi contribuer, pour ma petite part, à faire faire un pas en avant à la science, à l'influence française, à la vraie civilisation à Madagascar.

J'ai entrepris ensuite la carte de la province des Betsiléo, à l'échelle de 1/200 000. Elle est terminée, et se trouve entre les mains de M. A. Grandidier, qui s'est généreusement chargé de la faire graver. Enfin, j'ai repris le travail de la carte de l'Imerina, à 1/100 000, qui se poursuit actuellement. Je l'avais ajourné comme moins pressant, puisque j'avais ébauché une carte de l'Imerina, à 1/300 000, dès 1878 ; elle a été gravée chez M. L. Vahrer et envoyée, avec des suppléments, à M. A. Grandidier, qui s'en est servi dans son *Esquisse d'une carte de l'Imerina* (1).

(1) Résumé des travaux de cartographiques du P. Roblet.

1. — Une première esquisse, au 1/300 000, de la carte de l'Imerina. La minute communiquée à M. Grandidier a servi à ce dernier pour son *Esquisse d'une carte de l'Imerina*.

2. — La première échelle étant trop petite pour contenir ses documents nouveaux, le P. Roblet a entrepris une nouvelle esquisse au 1/100 000. La rédaction a paru

Ces travaux, surtout sur le terrain, n'ont pas manqué de charmes pour moi ; mais les roses mêmes ne sont pas sans épines ! A côté du plaisir, les fatigues et les dangers. Sans doute, Madagascar ne saurait être comparé à l'intérieur de l'Afrique ; pourtant ma condition de missionnaire catholique, la civilisation peu avancée du pays, la malice ou la bêtise des hommes, ont été souvent pour moi une source de difficultés. Laissez-moi vous citer quelques faits à l'appui.

Au début, lorsque la pauvreté de mon outillage me permettait de le porter, je faisais ordinairement seul mes excursions sur les montagnes. Mon domestique était d'ailleurs peu désireux de m'accompagner dès huit heures du matin pour rentrer, à peu près à jeun, vers cinq ou six heures du soir.

(mars 1895), réduite au 1/200 000 par les soins de M. Grandidier. Enmême temps a paru la carte du *Nord de l'Imerina* au 1/100 000 Un fragment en avait déjà été publié sous le titre : *Environs d'Antananarivo.*

3. — Pendant la guerre franco-hova (1883-1885) le P. Roblet, retiré à la Réunion, a rédigé sa grande carte de Madagascar au 1/1 000 000.

4. — Depuis lors il a rédigé sa carte de Betsiléo au 1.200 000. Elle a paru réduite au 1,300 000.

5. — Avec le Père Colin, le Père Roblet en 1891-92, a exécuté le levé de la route de Tananarive à Andevorante au 1/200 000. Il vient d'être publié par le service géographique de l'armée pour le corps expéditionnaire.

Reste à rédiger :

6. — Un levé depuis Tananarive jusqu'à l'extrémité nord du lac Alaotra, exécuté avec M. Muller au 1/100 000.

7. — Levé de l'arête faitière qui limite à l'Est la province de l'Imerina, au 1/100 000, exécuté en partie avec le P. Colin.

La dispersion de la mission en novembre 1894 a interrompu ce travail.

En somme, de 1872 à 1895, le P. Roblet a relevé, à lui seul, 32 000 kilomètres carrés. Il a pris, avec les instruments, 32 317 angles sur 920 montagnes. — Il a de plus exécuté 2 000 levés à la planchette sur 2 000 montagnes. — Il faut ajouter à ces travaux 3 908 angles azimutaux, et 803 distances zénitales observés sur 76 montagnes, en collaboration avec le P. Colin.

Il m'est arrivé de faire des rencontres d'autant plus dangereuses que j'étais loin de toute habitation. Ainsi un jour, j'étais tout seul à mon travail, sur un sommet assez près cette fois du poste où je donnais une petite mission, lorsque deux individus m'abordent et me demandent de venir chez eux enseigner la *prière*. « Très bien, leur dis-je, mais vous pouvez, si vous avez un véritable désir de vous instruire, venir ici, où j'enseigne la véritable religion, matin et soir. » Ne se tenant pas pour battu, l'un d'eux se met à faire le prêcheur à la façon des protestants, récitant les textes de l'Écriture Sainte, avec indication du chapitre et du verset. Il voulait peut-être me persuader qu'il était un bon prédicant. Comme je continuais mon travail sans l'écouter, il change de sermon et me demande parapluie, chapeau, argent, etc., etc. Il va sans dire que je n'acquiesçai pas à ces demandes puériles, mais ordinaires même aux grandes personnes chez les Malgaches. Alors, il se met à fureter dans mon bagage, à palper mes poches, et même à me saisir la main, pour essayer ma force. Que faire seul contre ces deux gaillards, qui semblent méditer un mauvais coup ? Je garde le silence et je tâche de terminer au plus vite ma besogne. Eux n'osent pas m'attaquer, croyant que j'ai quelque arme cachée ou quelque sort terrible à jeter. Mon interlocuteur avait demandé à m'acheter du *fanafody fanatoranana*, remède pour faire évanouir. Pourquoi ? Peut-être pour s'en servir à l'occasion. Me voyant impassible et ne trouvant rien à prendre, ils se mettent à dire et à faire des insanités, puis s'en vont l'un après l'autre. Je venais de me trouver en

présence de véritables brigands ; d'après le signalement que j'en donnais le soir, ils avaient, me dit-on, commis des assassinats.

De pareils personnages ne sont pas rares dans ce pays ; ils sont connus des habitants ; mais ceux-ci n'osent ni les déclarer à la police, ni rien faire contre eux. On craint leur vengeance, car la vénalité des juges leur ouvre presque toujours une porte pour échapper. Voici ce que m'a raconté un des Pères qui m'ont remplacé dans ce district. Son maître d'école, en entrant dans sa classe, vit un jour les tableaux de lecture, qui étaient collés sur toile, transformés en habits sur le dos de ses élèves !

Une autre fois — c'était pendant la saison des pluies et dans un district du Nord, où j'étais allé uniquement pour mon travail géographique — mes porteurs de bagages étaient en avant et suivaient à travers la vallée le chemin direct ; le lieu du rendez-vous était une réunion catholique. Pour moi, je parcourais seul le sommet d'une chaîne de montagnes. M'étant un peu attardé à cause de mon travail, car je fis trois levés ce jour-là, et aussi à cause de l'orage qui m'avait plusieurs fois obligé de m'abriter, je fus surpris par la nuit. Elle devint bientôt si noire que c'est à peine si je pouvais me diriger par la silhoutte des montagnes voisines, que je connaissais un peu. Un moment, dans le fond d'une vallée, après avoir emjambé un petit ruisseau, je m'étais entièrement égaré. Je gravis la pente la plus raprochée, je cherche à m'orienter, et j'aperçois dans le lointain quelques lumières. C'était un village, et les habitants faisaient

cuire leur repas du soir. J'y arrive bientôt et j'entre dans une maison pour demander mon chemin. Personne d'abord ne me répond. Un blanc, tout seul à cette heure, dans le pays ! Ils ne pouvaient en croire leurs yeux ; cependant, revenus de leur surprise, deux jeunes hommes s'offrent à m'indiquer ma route. Ce village écarté, je l'appris plus tard, est un repaire de brigands ; ils volent des enfants pour les vendre aux Sakalaves.

Mais je n'étais pas au bout ; mes guides à peine repartis, je fus assailli par un orage et une pluie torrentielle ; trompé par le brillant de l'eau qui ruisselait sur la terre, je me jette dans des fossés remplis d'eau. J'en sors à grand'peine et m'avance à tâtons sur le sommet d'un plateau dont je n'osais trop m'écarter. Je tombe sur un autre village, où une maison, par sa porte et son volet mal joints, laissait encore passer un filet de lumière. J'entre et toute une troupe de chiens se met à mes trousses ; je n'avais pour toute défense que mon parapluie ! J'arrive enfin, après avoir distribué force coups aux plus féroces, jusqu'à cette maison ; mais en vain je frappe, en vain j'appelle: personne. Je déclare mes titres, je peins ma détresse; silence dans la maison, mais tapage infernal de la troupe qui est sur mes talons. En désespoir de cause, je sors de ce village inhospitalier, après y avoir secoué la boue, sinon la poussière de ma chaussure. Je ne suis pas plutôt dehors que mes gens me crient : « Passez au nord, près du tombeau, vous trouverez votre chemin ; » mais dans l'obscurité, je ne voyais pas plus de tombeau que de chemin. Je les invite à me guider ; je leur promets une récompense, mais, dans

leur frayeur, ils n'osent même pas franchir le seuil de leur maison. Je vais donc à l'aventure et je m'engage dans des plantations. L'eau ne tombe plus; mais le feuillage des maniocs m'asperge sans relâche ; mon brave parapluie, qui m'avait défendu contre les chiens, ne pouvait me garantir contre cette rosée. Tant bien que mal, me voilà au bord d'un ruisseau gonflé par les pluies de cette journée ; aussi n'est-ce pas sans appréhension que je me dispose à le franchir. Je me débarrasse de tout mon bagage en le jetant à l'autre rive, je prends mon élan, je saute de toutes mes forces, je m'accroche aux herbes et je tombe à la renverse dans ce torrent débordé. De l'autre côté, des rizières, où je patauge un bon moment. Mais le malheur était petit ; je ne pouvais plus me mouiller ni me salir. Je gagne le côteau opposé : grand chemin, fausse direction, encore des champs cultivés. Enfin j'étais au terme de mes fatigues, au bord du fossé d'un village, que je reconnais à son église pour celui où je me rendais. Il était dix heures du soir, tout était plongé dans un sommeil rendu plus profond par le mauvais temps. J'eus de la peine à réveiller mes hommes et à me faire préparer un peu de nourriture ; j'étais à jeun depuis le matin.

Même avec des compagnons, j'ai été en butte à la malveillance des Malgaches. J'ai été écarté par la violence des endroits favorables à mes opérations, lieux de pèlerinage ou tombeaux. Une fois, j'ai dû racheter à prix d'argent — quelques sous — mon domestique. Les noirs *olo-mainty* — c'est ainsi qu'ils appellent les esclaves — ne peuvent fouler aux pieds des

sépulcres aussi sacrés. Ces jours derniers, j'étais allé à *Iharanandriana*, point géodésique de grande importance, pour vérifier quelques angles. Le point culminant de la montagne était un tombeau d'*Andriana* (caste noble). Je demandais à mon compagnon de placer mon instrument : « Prends garde, lui disent les gardiens du tombeau, il peut t'arriver malheur. » Aussi mon homme ne fit que me présenter d'en bas l'objet demandé.

Un autre jour, j'étais monté sur une roche d'assez difficile accès, où je n'avais que tout juste la place suffisante pour dresser mon instrument ; mon domestique, au pied de la roche, m'indiquait un point que je lui avais demandé, lorsque je vis arriver deux individus, dont l'un portait un long bâton. A une certaine distance, le plus vieux m'interpelle : « Que fais-tu là ? Descends vite ! » Tout à ma besogne, je ne réponds rien. Avançant toujours il crie plus haut. « Descends, et au plus vite ! » — « Quand j'aurai fini. » — « Tout de suite ! » Et voyant que je ne bougeais pas il ramasse une pierre qu'il me lance de toute la vigueur de son bras. Le haut du rocher vole en éclats. Cela devenait sérieux. « Je me plaindrai à la reine de ta manière d'agir. » — « As-tu demandé à la reine ou au premier ministre la permission de venir ici ? » — « Ce n'est pas nécessaire ; les blancs ont le droit de venir ici et où bon leur semble ; et toi, tu n'as pas le droit de t'y opposer. » Alors ce forcené, voyant mon serviteur à sa portée, se jette sur lui et lui assène de grands coups de bâton sans les compter. « Ah ! c'est toi qui amènes ici ce blanc pour ensor-

celer notre pays : tu vas payer ta témérité. » Ne pouvant venir au secours du pauvre homme : « Sauve-toi vite, lui dis-je, et ne crains rien pour moi ! » Il détale aussitôt et se dirige en boitant vers notre résidence,



Village et rochers d'Antongona

(Phot. du P. Roblet).

à une lieue de là. L'homme au bâton revient. Nouvelles sommations. « Pourquoi descendrai-je, lui dis-je ? Je ne fais pas de mal. » — « Que fais-tu donc là haut ? Qu'est-ce que tu souffles au nord, au sud, à l'est et à l'ouest ? Tu viens jeter des maléfices, tuer l'esprit des ancêtres qui reposent dans ces tombeaux ; descends au

plus vite. » — « Je ne fais rien de ce que tu dis ; je fais le *sarin-tany* (le portrait de la terre) ; je ne souffle pas de maléfices, je regarde dans ma lunette ; pour tes ancêtres qui sont enterrés ici, quel mal puis-je leur faire, puisqu'ils sont morts ? Est-ce que, par hasard, je pourrais les tuer de nouveau ? » — « Tu mens ; n'est-ce pas toi qui es venu ici l'année dernière déposer une calebasse remplie de sortilèges ? Hâte-toi de descendre. » — « Monte, si tu veux ; tu verras. » — Aussitôt il grimpe sur ma roche en se faisant aider par son compagnon, saisit ma canne et se dresse contre moi en levant son gros bâton : « Va, je n'ai pas peur, lui dis-je en souriant, car je ne suis coupable d'aucun des crimes que tu me reproches. » Il abaisse son gourdin sur mon épaule, sans frapper ; il n'avait pas l'intention de me faire du mal. Cependant, en me bousculant sur cette roche où l'on pouvait à peine se tenir, il renversa ma planchette et ébrécha mon alidade. C'était un moindre mal, car nous aurions pu nous casser le cou en dégringolant de cinq à six mètres. « Mauvais sujet que tu es, lui dis-je, vois, tu me brises mes instruments : je porterai plainte à la reine. »

Il ne m'était plus possible de continuer mon travail, je plie bagage au plus vite ; cependant pas assez vite au gré de cette homme qui ne cessait de me presser. Ses yeux ne me quittaient pas un instant. Une fois à terre, mon homme se met à hurler : « Assez comme cela de tes sorcelleries, nous te tenons maintenant ; tu vas nous suivre. » — « Je ne suis pas sorcier ; j'enseigne la *prière* ici, au sud, à *Ambatovory* ; tu peux le demander à *Rainivony*, chef de ce village. — Que

ton Rainivony vienne te chercher ; tu vas nous suivre. » — « Un moment, j'ai encore quelque chose à écrire. » Et je m'assieds par terre, pour noter mes observations météorologiques. Mon pied relevait un peu ma soutane qui le couvrait. « Voyons, s'écrie-t-il, c'est là qu'est ton *ody* (sortilège). » Je détourne mon habit pour lui montrer mon pied. — « Qu'est-ce que cela ? dit-il, en indiquant ma lorgnette ; c'est avec cela que tu envoies tes sorts ! » — « Tiens, regarde là dedans et vois au loin le pays. » Je lui mets la lunette devant les yeux après l'avoir mise au point. Après quelques moments, il finit par voir quelque chose : « Ah ! dit-il, comme c'est joli ! le pays vient ici tout près ; donne-moi cela. » — « Tu n'es pas gêné ; cela me coûte cher et j'en ai besoin. » — « Qu'y a-t-il dans ce coffre ? » J'ouvre la boîte de mon cercle géodésique, et il recule comme saisi de frayeur ; il avait aperçu la douille de l'instrument et le prenait pour un canon braqué sur lui : « C'est là tout mon bagage ; tu vois que je ne porte rien de mauvais ; laisse-moi donc tranquille maintenant. »

Pendant cette scène, plusieurs personnes des environs étaient arrivées et disaient au vieux de me laisser aller. Moi, voyant que le hameau où il voulait me conduire ne me détournait pas de mon chemin, je prends mon bagage et nous voilà en route. J'espérais que mon domestique amènerait quelqu'un à mon secours. En effet, en descendant de la montagne : « Vois là-bas, me dit le vieux, voilà Rainivony qui vient te chercher, » et il me montrait une troupe d'une cinquantaine de personnes qui se dirigeaient de

notre côté. C'était tout mon village, hommes, femmes et enfants ; épouvantés par la narration de mon domestique, ils venaient à mon secours, croyant ne plus me revoir. Nous continuons notre route à travers les rizières, en longeant les bords du *Manandona*. Deux personnes précèdent la troupe ; c'était la femme du chef et une chrétienne de Tananarive qui se trouvait en villégiature chez ses parents, dans le village d'Ambatovory. Tout essoufflées et la frayeur peinte sur le visage, elles se jettent à mes pieds, me baisent les mains et remercient Dieu de m'avoir sauvé du danger. Arrive le reste de la troupe, Rainivony en tête. Sans dire mot, le chef fait signe à tout son monde de s'asseoir, se recueille, et d'un air mystérieux, me demande tout ce que cela veut dire. En quelques mots, je le mets au fait. Alors, se tournant vers le vieux il lui demande raison de sa conduite. Celui-ci, encore plein d'assurance, prend la parole et pendant près de dix minutes, dégoise contre moi cent balivernes. Quand il a terminé, Rainivony prend à son tour la parole et lui affirme qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'il me reproche, que j'étais venu chez les Malgaches non pour leur faire du mal, mais pour leur enseigner la sagesse et la vraie *prière*, etc., etc. ; puis il me demande si je veux me plaindre à la reine. Je réponds que, pour mon compte, je ne réclamerai pas, car j'ai affaire à un fou ; mais il avait battu mon domestique ; si celui-ci voulait se plaindre, je serais témoin des coups qu'il avait reçus. « Oui, oui, s'écrie le Malgache, je veux me plaindre à la reine ; où sont les *Antily* (gendarmes du pays), pour attacher cet

homme et le conduire à Tananarive ? » Ici, les rôles changent ; mon vieux tremble de tous ses membres, et demande grâce. « Laissez-le aller, dit Rainivony ; je connais sa maison, nous verrons ensuite ce que nous aurons à faire. »

En revenant chez nous, Rainivony me dit que cet homme était un sorcier, connu comme tel dans le pays, qu'on ne l'avait jamais vu fréquenter la *prière*, et que sans doute il craignait que les *ody* du blanc ne fussent plus puissants que les siens.

Ailleurs, j'ai eu à me prémunir contre les maraudeurs de nuit. Dans l'ouest du lac d'Itasy, j'ai dû passer une nuit blanche avec mes hommes, la lance à la main, prêts à nous défendre contre l'invasion de brigands qui étaient venus la veille étudier la position. Plus près de Tananarive, des voleurs tentent de s'introduire dans ma case, en écartant une porte en jonc barricadée par une caisse en fer-blanc. Le bruit me réveille en sursaut. J'appelle au secours, mais on ne trouve plus que le feu que ces bons visiteurs ont allumé contre la muraille, pour s'éclairer et enlever mes bagages. Il paraît qu'ils avaient jeté dans ma case un sortilège pour me tenir endormi.

D'autres fois, j'ai couru des dangers où la malveillance n'avait aucune part. Ainsi, dans une excursion près des confins de l'Imerina, dans un pays qui venait d'être ravagé par les Sakalaves, je m'avançais sans me douter de rien, lorsque je vis sortir d'un champ de manioc trois soldats hovas, en vedette pour surveiller l'approche des ennemis. Nous venions de l'échapper belle. « A la longue robe du Père, dirent-

ils, nous l'avons pris pour un Sakalave, et nous vous avons mis en joue ; ce n'est que quand vous avez été assez près que nous avons reconnu notre erreur. »

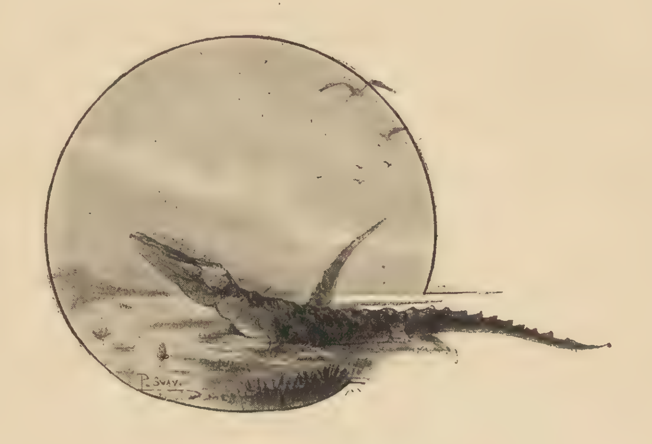
Après les hommes, les éléments. Combien de fois, avec un soleil de plomb, n'ai-je pas dû gravir les pentes les plus ardues, et puis, tout ruisselant de sueur, braver le vent frais et quelquefois violent qui soufflait sur la cime des montagnes ! Combien de fois, au milieu de pluies torrentielles, n'ai-je pas dû faire, pieds nus, des marches de toute une journée dans des chemins devenus des cours d'eau ! Que de rivières traversées à la nage ! Car ici, nous n'avons pas de ponts. Il y en avait bien quelques-uns autrefois, dus à l'esprit compatissant d'un prince qui n'a fait que passer sur le trône. Hélas ! il en est de ces ponts comme des autres œuvres malgaches, qui finissent avec ceux qui les ont exécutées. Il ne reste de ceux-ci que juste assez de ruines pour en marquer les places. Aussi, que de noyés ! Par ci par là, on voit bien quelques mauvaises pirogues, mais c'est pour augmenter le nombre des victimes ; car lorsqu'il y a presse, comme aux approches des bazars, les malheureux Malgaches s'entassent dans ces embarcations et s'exposent ainsi à un naufrage imminent. Mais on n'en trouve même pas toujours. Si l'on est pressé et qu'on ne sache pas nager, on doit s'exposer sur un esquif plus frêle encore que la pirogue malgache, c'est ce qu'on appelle ici le *takelajozoro* ou porte-en-jonc. C'est, en effet, un petit radeau de la grandeur d'une porte ordinaire, fait de joncs reliés ensemble. Le voyageur, s'il ne veut mouiller ses habits, les

roule sur sa tête ; la poitrine appuyée sur le flotteur et le reste du corps dans l'eau, il se fait pousser par un nageur jusqu'à l'autre rive. On peut, il est vrai, doubler et tripler l'épaisseur de cette nacelle, et, au moyen de plusieurs nageurs qui en soutiennent l'équilibre, passer à sec, non sans quelques éclaboussures.

J'ai enseigné aux Malgaches un moyen de passer l'eau, presque aussi primitif. J'étais en présence d'une plaine inondée. Pas de pirogue ! Je pouvais bien, moi, passer à la nage ; mais les bagages ? J'envoie chercher des gourdes, ou calebasses, dont les femmes du pays se servent pour aller puiser l'eau à la fontaine. Six ou sept font mon affaire. Je monte le cadre de mon lit de voyage ; au-dessus mes hardes ; au-dessous les calebasses ; un bon nageur porte à l'autre bord le bout d'une corde attachée au radeau. Vous devinez la suite. Ainsi passent mes caisses. Je restais encore, indécis ; mais la vue d'une grande foule, rassemblée par la curiosité sur un monticule voisin, me décide. Je monte à mon tour sur le frêle esquif, le nageur pousse, et me voilà sans accident à l'autre rive.

Traverser à gué ou à la nage une rivière n'a pas grand danger dans ce pays élevé, où l'on ne rencontre pas généralement le crocrodile, qui foisonne plus bas dans les moindres cours d'eau. On le trouve cependant assez près de Tananarive, dans la saison de l'hivernage. Mais en toute saison on le voit sur les bords du lac d'Itasy et même dans l'Ikopa, chez les Vonizongo. Un jour que je traversais cette rivière sur les épaules de mon domestique, j'aperçus tout près de nous un de ces amphibies se chauffant au

soleil sur un îlot. La perpective n'était pas des plus agréables ; il me semblait déjà voir cet animal, réveillé par le bruit de nos pas, se diriger sur nous, et mon domestique se jeter à l'eau pour se sauver lui-même. L'horrible bête, Dieu merci, eut le bon esprit de rester endormie sur le sable ; sans cela, je



Caïman.

n'aurais peut-être pas le plaisir de vous faire ce récit. Mais il est temps de le terminer, car il ne finirait pas, si je voulais vous raconter tous les incidents curieux des voyages que j'ai faits pour mes travaux géographiques. A distance d'ailleurs, tous ces incidents se ressemblent un peu ; et puis, vous ne pouvez y trouver l'intérêt dramatique dont ils sont pleins ici.

Est-il besoin de dire qu'on ne doit pas se scandaliser, pas même s'étonner de voir un missionnaire s'occuper, même avec quelque passion, d'études qui

paraissent au premier abord plus dignes d'un savant que d'un apôtre. Elles ne m'ont pas empêché, grâce à Dieu, de donner les soins nécessaires à mon district, qui s'étend dans le Sud jusqu'à quatre ou cinq jours de marche, et ne compte pas moins de soixante-dix postes. Je ne l'ai pas arrosé de mon sang : la Providence ne l'a pas voulu ; mais si les sueurs peuvent suppléer le sang, j'ai lieu d'espérer qu'elles seront fécondes.

D. ROBLET, S. J.

Missionnaire à Madagascar.

CHAPITRE XI

Autour de Madagascar.



Sakalaves.

Les missionnaires de Madagascar, trop peu nombreux, n'ont pu s'établir à demeure que dans l'Imerina, au pays des Betsiléo et à Tamatave. Le reste de la grande île reste un champ ouvert à leurs futures conquêtes.

Néanmoins les côtes, celles du sud-est notamment, abritent beaucoup de catholiques, et Fort-Dauphin, l'ancienne capitale des possessions françaises, est assurément destiné à devenir un centre religieux important.

L'explorateur le plus hardi des côtes malgaches, depuis dix ans, a été le P. Etienne Chenay. Chargé, à lui seul, (1) d'y visiter les chrétiens, il a fait le tour complet de la grande île. Nous voudrions, d'après ses notes, en relever quelques particularités.

---

(1) Le R. P. Walter, de la Congrégation du Saint-Esprit, a fait une importante tournée sur la Côte Ouest en 1892.

I

De Tamatave à Matitanana.

Le commerce s'est visiblement ralenti dans tout le pays betsimisaraka, du jour où cette tribu a été soumise à la conscription. La décadence, évidente à *Vatomandry*, est moins sensible à mesure qu'on avance vers le sud.

Soixante-dix catholiques habitent Vatomandry. *Manahoro* est un centre populeux, une des places fortes de l'anglicanisme. Très différents des aventuriers méthodistes, les Ritualistes de Manahoro rejettent le nom de protestants, se disent catholiques *non romains* et, dans leurs écoles, n'insultent jamais la foi romaine. Le P. Chenay, ayant, en 1889, fait naufrage à Manahoro, n'y trouva point d'amis plus dévoués que l'évêque anglican Kestell-Kornisch, et le ministre Smith. Trois cents catholiques romains sont groupés à Manahoro ; malgré leur abandon, ils sont fidèles à leur foi.

Sur les rives du Mangoro, une Française, Madame Pourbon, possède une belle vanillerie. Plus loin *Mahela*, un des marchés de riz les plus importants de la côte, renferme aussi une petite chrétienté. A *Mananjary*, le centre des échanges entre la côte et le pays betsiléo, habitent quatre-vingt-dix catholiques. Deux jolis petits villages *Tsiatosika* et *Tsarahafatra* en contiennent une centaine.

Le jour où une évangélisation régulière serait

assurée à cette partie de la côte, elle fournirait au catholicisme un contingent assez considérable.

II

Matitanana. Les Antaimoro.

Les possessions d'un Français, M. Desjardins, forment, à Matitanana, une oasis chrétienne en pays infidèle. Matitanana est en plein pays antaimoro. Les Antaimoro descendent d'une colonie arabe, venue de la Mecque ou du Mozambique, au XVe siècle. Leur pays s'étend depuis le Sahamorona, jusqu'à Matitanana. Ils ont conservé de leurs ancêtres la circoncision, l'horreur pour la chair de porc, la polygamie, l'observation du sabbat, l'abstinence des viandes étouffées.

Ils ne mangeaient même autrefois d'aucun animal qui n'eût été saigné par leur roi ou par un prince de sang royal. Ce privilège fut, quelques mois avant la campagne franco-hova, l'occasion d'une guerre civile qui détrôna les petits rois Antaimoro.

Quelques libres-penseurs, il y en partout, même chez les Antaimoro, trouvaient fort incommode de ne pouvoir manger de viande sans que leur roi ait saigné la bête. Ils se révoltèrent. Le sang coula à flots, le sang des bœufs, heureusement. Les rois et les princes, se voyant les plus faibles, avaient eu le bon esprit de s'enfuir. Seul, le roi de Matitanana fut pris. Le chef du parti populaire, afin d'humilier son maître, saigna de sa propre main un bœuf, et condamna le pauvre prince à manger de ce bœuf égorgé par un

autre que lui. Content de l'avoir ainsi déshonoré, le révolté laissa au roi la vie sauve.

Tandis que le roi de Matitanana sauvait sa tête au prix d'une telle humiliation, la populace poursuivait



Case de chef sur la Côte Est.

une douzaine de princes, qui vinrent se réfugier chez M. Desjardins. Ils avaient auparavant demandé du secours au Gouverneur et aux officiers hova d'Ambohipeno. Pour toute réponse, le brave Gouverneur avait dit aux révoltés : « Tuez, pillez, brûlez tant

que vous voudrez dans vos villages antaimoro ; mais ne touchez pas à Ambohipeno où nous habitons. »

Les princes antaimoro, abandonnés par les officiers hova, s'étaient donc refugiés chez M. Desjardins. Les révoltés demandent leurs têtes. Le Français les refuse. Les officiers hova eurent la lâcheté de joindre leurs sommations à celles de la populace. M. Desjardins répondit : « Vous me tuerez avant de toucher à un seul de ces malheureux qui sont mes hôtes. » On savait le Français résolu, on n'osa point l'attaquer, et, ne pouvant tuer ses princes, le populace massacra leurs troupeaux. Eux qui, de mémoire d'Antaimoro, n'osaient pas saigner le plus petit veau, ils se baignèrent ce jour-là dans le sang des bœufs.

Quand il fut fatigué de tuer, le peuple vendit les bœufs survivants. Il les donnait pour un franc vingt-cinq. M. Desjardins en acheta tout un troupeau, qu'il rendit ensuite à ses légitimes propriétaires. La puissance royale ne s'est pas relevée de cette révolution. Ces pauvres rois n'étaient pas cruels, ils n'avaient répandu d'autre sang que celui des bêtes. Le peuple antaimoro a conquis sur eux la liberté de la boucherie.

Les Antaimoro d'aujourd'hui ne sont plus mahométans. Ils ont conservé de vieux livres arabes, qu'ils ne comprennent guère. Ce sont des recueils de formules cabalistiques. Avec les formules tirées de ces livres, les sorciers ou *mpamosavy* composent leurs *odys*, espèce de gris-gris redouté dans le pays. Le mot *mpamosavy* veut dire à la fois sorcier, médecin et empoisonneur. Les mpamosavy sont médiocres médecins, certains les disent bons sorciers ; il sont en tout cas empoisonneurs

émérites. Il viennent exercer cette lucrative profession à Masindrano, où ils jouissent de la faveur de certaines gens, d'abord leurs patrons, ensuite leurs victimes.

III

Fort-Dauphin. Les Antanosy.

Fort-Dauphin est un port naturel assez bon, le seul que l'on rencontre au sud-est de Tamatave. Le climat y est d'une salubrité exceptionnelle.

La chrétienté catholique de cette ville se compose de trois éléments différents : *Les Blancs*, créoles de la Réunion ou de Maurice. Ils sont peu nombreux à Fort-Dauphin mais tous catholiques. *Les Hova*. C'est le peuple conquérant et dominateur. Les uns composent la garnison, les autres l'armée expéditionnaire. Il s'y trouve toujours un groupe catholique. Les *Antanosy*, indigènes de la région de Fort-Dauphin.

Jusqu'en 1873, le P. Chenay n'avait jamais pu réunir les Antanosy. Les exactions de l'armée hova les faisaient fuir. En 1893, un séjour prolongé le mit en contact avec ce peuple doux, pauvre, ami de la France et tout disposé à passer au catholicisme.

« Si vous restiez ici, disait au missionnaire M. Marchal, propriétaire généreux et influent de cette contrée, je provoquerais un grand Kabary où j'inviterais le roi Befiala, la reine de Sainte-Luce et d'autres souverains. J'obtiendrais d'eux la décision que tout leur peuple, où l'on compte tant de catholiques baptisés, se déclare pour notre foi. » Cette motion eût été acclamée, car beaucoup d'Antanosy, baptisés à la Réunion et à

Maurice, ont répandu chez eux l'amour de notre religion. Le catholicisme, à leurs yeux, c'est l'idée libératrice ; la secte des Indépendants est la religion officielle et imposée ; le luthéranisme, la secte odieuse. On peut estimer à un millier le nombre de catholiques baptisés, épars dans la région, et parlant avec bonheur le peu de français qu'ils ont retenu.

Les Antanosy avaient émigré en masse vers la côte ouest ; en masse aussi ils reviennent, au grand détriment du commerce de Saint-Augustin. Le roi Rabefanatraka devait, en 1893, revenir dans son royaume héréditaire de Fanjahira, à la tête de vingt mille Antanosy.

L'évangélisation trouve donc à Fort-Dauphin de grandes espérances ; le trafic y ouvre à la civilisation des pays fort riches, encore sauvages et inexplorés.

Le caoutchouc forme, dans le sud de Madagascar, de véritables forêts. Exploité d'une façon sauvage par les Malgaches, il est encore très abondant. Tout, d'ailleurs, pousse merveilleusement sur cette côte. Certains villages ressemblent aux paysages bretons des environs d'Auray. On y chemine au milieu de haies verdoyantes, moins belles que les haies bretonnes, mais charmantes encore.

IV

Les Antandroy.

En allant de Fort-Dauphin vers le Sud, on rencontre de grandes plaines, remplies de cactus épineux *(cactus opuntia)*. Par endroits les cactus deviennent plus touffus et plus élevés. Ils cachent un village enclos

dans leur haute et impénétrable muraille. Deux portes appelées *varahady* servent d'entrée et de sortie à ces villages. Les portes sont fermées la nuit. Çà et là, quelques champs de maïs et quelques pâturages, où errent un petit nombre de bœufs et de moutons, prouvent que, si le pays est pauvre, il doit sa pauvreté, non point à la stérilité du sol, mais à la paresse des habitants. Andrahomana est le port où les Antandroy viennent pour leur commerce. C'est un des peuples les plus sauvages et les plus inhospitaliers de Madagascar. Aucun étranger ne peut s'aventurer chez eux sans risquer sa vie. Ils se nourrissent de maïs, de millet de sorgho, et de racines. Ils ne boivent presque jamais d'eau ; car l'eau potable manque dans leur pays ; ils se désaltèrent avec la sève du cactus opuntia, qui leur fournit aussi ses figues pour nourriture, quand la provision de racines ou de céréales est épuisée. Ces cactus servent de retraite aux tortues de terre, qui s'en nourrissent et y trouvent un refuge, sans lequel, on les aurait depuis longtemps détruites.

Les Antandroy n'apportent guère à Andrahomana que des tortues et de l'orseille. Ils ont chez eux de la cire ; mais ils la mangent avec le miel. Quand ils viennent à Andrahomana, ils n'ont d'autre vêtement qu'une étroite ceinture autour des reins. Ils couchent sur la terre nue, à la belle étoile. Ils ne vendent pas seulement des tortues, ils se vendent aussi les uns les autres. Des parents vendent leurs enfants, des amis vendent leurs amis, après les avoir attirés dans un piège. Le P. Chenay a vu, à Fort-Dauphin, des

enfants volés, puis vendus par des gens de leur village : il a vu aussi une jeune fille vendue par son fiancé.

Le pays des Antandroy est pauvre en produits ; mais c'est un des plus riches de Madagascar pour l'histoire naturelle. C'est la patrie des épiornis ; on y



Habitation sur la Côte Nord-Ouest.

trouve des débris d'œufs, et des ossements de ce gigantesque oiseau. Les Antandroy prétendent même que quelques rares épiornis errent dans leurs solitudes, ainsi qu'un félin, une espèce de léopard assez rare et introuvable ailleurs. M. Grévé a envoyé à Paris une griffe d'épiornis, elle servait d'*ody*, ou de gris-gris, à un Malgache qui prétendait avoir lui-même tué l'oiseau. On paierait cher le chasseur audacieux, qui irait chez

les Antandroy, capturer les espèces propres à cette étrange et mystérieuse région.

V
Nosi-Vey

Nosy-Vey est un ilôt de corail, situé à l'embouchure de la rivière de Saint-Augustin, en face du pays des Mahafaly. Les Mahafaly ne sont pas plus civilisés que les Antandroy. Leur nom même indique qu'ils sont superstitieux, car *Mahafaly*, en dialecte sakalave, signifie qui a beaucoup de *faly*, d'aliments défendus par les sorciers. Aux uns les sorciers interdisent de manger du mouton, à d'autres du cabri, ou de la volaille, ou des tortues. Et il faut en passer par là.

Les Mahafaly admettent, dans leurs ports, des traitants blancs ; mais ils les rançonnent souvent, les pillent de temps en temps, les tuent quelquefois. Quand le missionnaire voit tout ce que souffrent ces pauvres traitants pour gagner misérablement leur vie, il se sent plus excité à se sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Nosi-Vey n'était, il y a quelques années, qu'un îlot désert. Les chefs des maisons de commerce de la Réunion établies dans ces parages, las d'être sans cesse pillés par les Mahafaly et les Sakalaves, eurent l'idée de construire leurs magasins sur cet îlot, où ils débarquèrent quelques canons pour se défendre contre ces sauvages en cas d'attaque. Depuis, les traitants, dispersés sur les divers points de la côte, viennent à Nosi-Vey renouveler leurs approvisionnements de mar-

chandises, et apporter les produits achetés par eux dans le pays, l'orseille, les tortues, les pois du Cap, et aussi, il faut bien l'avouer, ce qu'on appelle vulgairement *le bois d'ébène*, car toutes ces maisons de commerce faisaient la traite des noirs. On a fermé longtemps les yeux sur ce trafic, sur lequel on réalisait de plus gros bénéfices que sur l'orseille et les tortues. Il a été entièrement aboli à Nosy-Vey depuis 1888.

Les Hova se sont, en 1890, emparés de Tulléar. Le Père Chenay était sur cette côte, quand, le 6 janvier, des soldats débarquent, sans être en rien gênés par les Sakalaves. A mesure qu'une escouade atterrissait, elle remplissait de sable des sacs dont on formait des talus. Un léger bombardement suffit à effrayer les rois Sakalaves ; ils vinrent tous faire leur soumission au prince Ramahatra.

Cette facile victoire des Hova aura des conséquences salutaires. Les gouverneurs hova n'enrichiront pas le pays ; n'étant pas payés par leur gouvernement, ils devront, pour vivre, piller leurs administrés. Mais ils assureront, du moins, une sécurité relative, meilleure assurément que la sauvagerie des Mahafaly ou des Sakalaves. Leur politique sera aussi de protéger les missions, car ils sentent que les Sakalaves convertis seront plus gouvernables que les Sakalaves sauvages. Aussi le moment semble-t-il venu de commencer à Nosy-Vey, ou à Tulléar, une mission catholique. Les traitants de Bourbon, la colonie d'Antanosy venue de Fort-Dauphin, en formeraient le noyau. Nosy-Vey contient déjà cent seize catholiques.

VI

La côte ouest.



Chef arabe des Comores.

De Morondava à Majunga s'étend une vaste région, la plus inhospitalière et la plus esclavagiste qu'il y ait à Madagascar. Quelques naturalistes ont voulu plusieurs fois se hasarder dans ce pays, riche en plantes et en animaux rares ; mal leur en a pris. On dit ce pays fertile ; mais il est tyrannisé par des Musulmans venus de Zanzibar, des Comores ou de Bombay, qui gouvernent à leur gré les rois Sakalaves, convertis par eux au mahométisme.

Dans cette région, aussi fermée que l'Arabie, les musulmans ont monopolisé le commerce à leur profit ; ils y maintiennent la traite et le trafic des esclaves. Ces derniers proviennent soit de razzias faites dans l'intérieur, même chez les Hova, soit de la traite toujours continuée dans le canal de Mozambique par les boutres arabes, qui amènent sans cesse des esclaves de la côte d'Afrique. Sous la domination de ces Arabes, l'esclavage est très dur : il se commet là beaucoup d'actes de cruauté ; et, c'est le foyer d'une hideuse immoralité. Il y a un marché public d'esclaves à Maintirano, avec chaînes, carcans et tout l'attirail ordinaire de la cruauté musulmane. Il serait à désirer que le canal de Mozambique fût un peu plus surveillé

par les croisières européennes, surtout les abords de Maintirano ; il serait aussi à désirer, au nom de la science et des intérêts du commerce, comme au nom de l'humanité, qu'on aidât, s'il est nécessaire, les Hova à pénétrer dans ce repaire de brigands et d'assassins. De plus on ferait bien d'aller visiter, près de Maintirano, un îlot, où, d'après un témoin oculaire, on jette les esclaves vieux et infirmes, pour qu'ils y meurent de faim et de misère, au milieu des ossements blanchis, et des cadavres en putréfaction d'autres esclaves déportés avant eux. Les Arabes tiennent à ce que ce pays reste fermé et inconnu aux Européens, qui les gêneraient dans leurs affaires, et surtout dans leur abominable commerce de chair humaine.



La Côte Ouest.

De Majunga au cap d'Ambre, la côte est riante et pittoresque ; la verdure indique un sol fertile. Les rivages sont accidentés par un grand nombre de criques et de ports. Au fond d'une de ces criques, se trouve la mine de houille d'Ambavatobé. De ce côté, comme du côté de Vohinraro, il y a de vastes pâtu-

rages et beaucoup de bœufs. Le nord de Madagascar est plus riche et plus beau que le sud.

Nossi-bé, île jolie et fertile, malsaine. La côte Malgache est, à cet endroit, aussi fertile et plus salubre. Elle fournit à Nossi-bé et à Mayotte, du riz et des bœufs. Les Pères du Saint-Cœur de Marie évangilisent, avec un grand zèle, Nossi-bé.

VII

Diego Suarez

On entre dans la magnifique baie de Diego Suarez par un étroit goulet, dont le chenal a trente brasses de profondeur, et l'on se trouve, non seulement au milieu d'un beau port, mais de quatre ou cinq vastes rades, groupées et encadrées dans les sites les plus variés, tour à tour gracieux ou grandioses.

Le sol, à Antsirano n'est peut-être pas très fertile ; il l'est à Diego, à Anamakia, et au bas de la montagne d'Ambre, où des cultivateurs de la Réunion ont créé des jardins potagers, et planté des caféiers. On a eu le tort d'annoncer bruyamment, en France, qu'on donnerait gratuitement des terrains aux pétitionnaires. De pareilles annonces sont imprudentes ; elles amènent des malheureux, qui ne réussissent pas mieux dans un pays neuf qu'en Europe. Leur désenchantement donne ensuite une mauvaise réputation à notre colonie.

Antsirano est la capitale de la colonie française. Après Tamatave, cette ville est le centre catholique de beaucoup le plus important de la côte ; elle est

même plus exclusivement catholique que Tamatave. On y rencontre quelques musulmans indiens ou anjouanais, guère de protestants.



Antsirano en 1889.

D'excellents industriels, MM. Locamus et Sarameia projettent, à Anamakia, des établissements qui feront de cette ville un entrepôt plus important qu'Antsirano. Ils y établiront une manufacture d'endaubage et de conserves de viande, une tannerie. Ils espèrent aussi y créer des salines. Anamakia pourra devenir un foyer, d'où le catholicisme se répandrait sur les Sakalaves du nord, bien moins sauvages que les Sakalaves du sud.

VIII

La Côte Est. — Fénérive.

Fénérive est en pleine décadence. Le nombre des traitants y a diminué de moitié au moins, depuis dix ans. Des maisons et des magasins abandonnés tombent en ruines. C'est un des ports où il se vendait autrefois le plus de riz et de caoutchouc. Cette décadence s'accuse du reste sur toute la côte betsimisaraka, elle provient d'une cause unique, la dépopulation.

Le peuple betsimisaraka, dans les campagnes, meurt de faim et de misère. Deux fléaux sont en train de l'achever, ce sont le militarisme et, chose étrange, les écoles protestantes. Toute la jeunesse valide, — même des enfants de quatorze à quinze ans, — est enlevée des villages, et menée dans les centres, où les officiers hova l'exercent. Condamnés à l'oisiveté, forcés de se nourrir, de se loger, de se vêtir, ces conscrits sont réduits à emprunter. Leurs officiers s'empressent de leur prêter des habits et du riz, à de gros intérêts. La future récolte que cultivent les vieux parents est ainsi hypothéquée d'avance.

Les officiers en agissent ainsi afin de vivre eux-mêmes. Ils vivent de leurs soldats, comme les gouverneurs vivent d'eux. Les soldats, réduits à la misère, deviennent voleurs de grands chemins.

Les femmes travailleraient bien pour nourrir leurs maris, mais, ici, survient un second fléau. Un minis-

tre protestant arrive dans une localité ; il déclare au Gouverneur qu'on ne peut fournir un maître d'école à son village, qu'il faut pourtant instruire le peuple, et, conséquemment, l''entraîner dans des centres plus populeux. Le gouverneur lance ses soldats dans la campagne. Ceux-ci font une razzia d'enfants et même



Chutes de l'Ikopa.

de femmes mariées ; ils les forcent de quitter parents et rizières pour aller apprendre des leçons qu'il leur faudra encore payer. Telle est la situation de la côte, depuis Fénérive jusqu'à Tamatave et au-delà.

*
* *

De cette course rapide autour de Madagascar, on peut, nous semble-t-il, rapporter une impression d'espoir. Dans ces régions, la terre n'est point par-

tout également fertile, ni les âmes, partout également dociles. Mais, qu'une nation européenne, comprenant son rôle de protectrice, pourvoie aux intérêts matériels de ces peuples, surtout qu'elle surveille et dirige leur éducation morale, ils prospèreront aisément.

A la France revient, de droit, la tutelle de Madagascar ; bientôt, sans doute, elle l'exercera. Nous prions Dieu qu'il bénisse son action. Quant à la mission catholique, son histoire d'hier fixe d'avance son programme de demain. Cette histoire, de l'aveu de tous, se résume en un mot, consolant et glorieux pour elle : « Elle a passé en faisant du bien. »

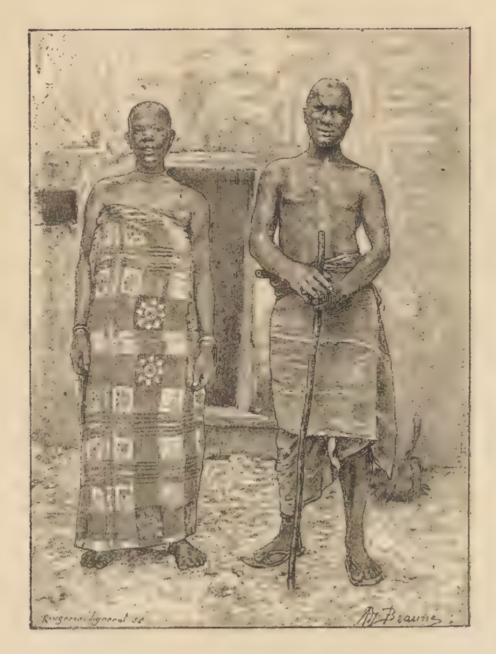


Diego-Suarez. — La Rade.



Vue de Fianarantsoa
(Photographie du P Roblet.)

ÉPILOGUE


Sakalaves à Majunga

Tandis que l'impression de cet ouvrage se poursuivait, il s'accomplissait à Madagascar de graves événements dont nous devons tracer au moins un résumé.

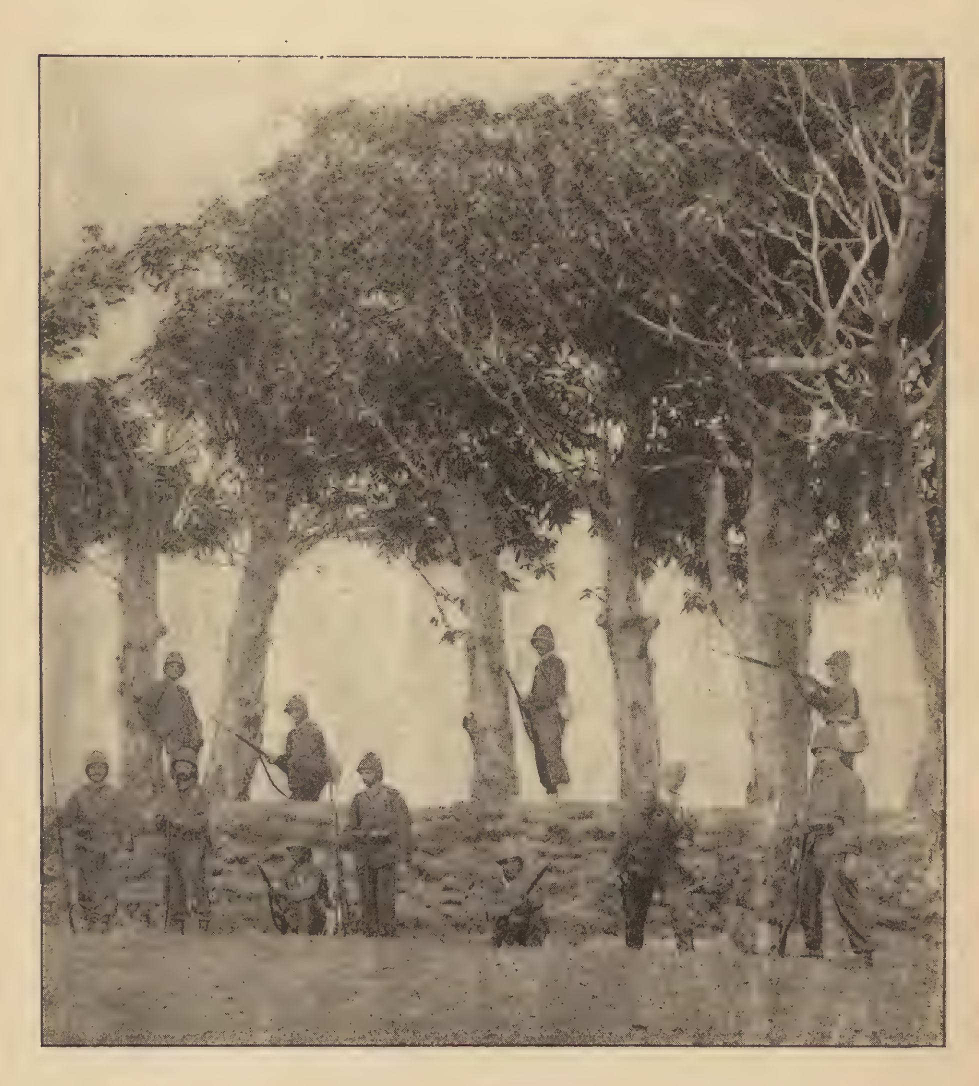
A la mission conciliatrice tentée par M. Le Myre de Vilers, les Hova avaient répondu, nous l'avons dit, par le refus formel de tout proctectorat effectif. Le 27 octobre 1894, à cinq heures du matin, le plénipotentiaire français avait dû amener son pavillon, et tandis qu'il descendait à Tamatave, laissant encore à la cour d'Imerina le temps de réfléchir, les soixante-dix-huit hommes de son escorte gagnaient à pied la côte ouest sous le commandement du capitaine Lamolle et du lieutenant Philippe. A leur tête marchaient le résident intérimaire M. Ranchot, le résident adjoint M. d'Anthouard, le capitaine Martinie, le médecin

major de Moutard, M. Delhorte et deux missionnaires, les Pères Dupuy et Chervalier.

Partie le 27 octobre de Tananarive, cette colonne ne parvenait à Majunga que le 20 novembre. Les Hova avaient compté qu'elle ne parviendrait pas du tout. Un *tsimandoa* (courrier royal) la précédait, faisant le vide autour d'elle ; jusqu'à Maevatanana, l'ennemi, en nombre, la harcelait, la forçant à brûler vivres et bagages, espérant la jeter et l'écraser dans les marais de Marovoay. Grâce à Dieu et à son propre sang-froid, l'escorte, après vingt-quatre jours de fière retraite, atteignait la côte sans un malade et sans un blessé.

Il n'y avait plus évidemment à parler de paix à un ennemi si puérilement provocateur. La Chambre, le 26 novembre, et le Sénat, le 5 décembre, votaient la guerre, et la formation d'un corps expéditionnaire de quinze mille hommes était résolue.

Notre armée coloniale n'existant pas, la création de cette armée constituait une opération délicate, car elle ne devait ni désorganiser notre mobilisation, ni dégarnir nos colonies. Elle fut fermement menée. La marine fournit une brigade et trois batteries de montagne. Un des régiments de la brigade était composé de volontaires de la Réunion, de tirailleurs malgaches et haoussas ; l'autre régiment d'infanterie de marine était prélevé sur les brigades de Cherbourg, de Brest, de Rochefort et de Toulon. Le général Voyron prenait le commandement de cette brigade. L'autre était confiée au général Metzinger. Celle-ci était composée d'un régiment d'Alger, (légionnaires et turcos,) et



Poste avancé.
(Photographie de M. Perrot.)

d'un régiment de ligne, prélevé, compagnie par compagnie, sur douze corps d'armée, et concentré dès le



Le général Duchesne, Commandant en Chef.

mois de mars à Sathonay ; un escadron de chasseurs d'Afrique, un bataillon de chasseurs à pieds, deux batteries montées, deux batteries de montagne, le

génie, le train et les services auxiliaires étaient aussi fournis par la guerre.

Outre leurs deux généraux, héros des guerres du Tonkin, ces troupes d'élite voyaient à leur tête des chefs éprouvés. Le colonel Palle commandait l'artillerie, le lieutenant-colonel Marmier le génie ; le général de Torcy, chef d'état-major, avait comme sous-chef l'auteur du levé topographique de la route qu'on devait suivre, le lieutenant colonel de Beylié. Enfin le seul nom du général Duchesne, commandant en chef, illustré à Formose, promettait à l'armée une forte discipline, et à la France un triomphe certain.

Dès le 12 décembre, 600 hommes d'infanterie de marine s'étaient emparés de Tamatave. La garnison de Tamatave, fortement éprouvée par la fièvre, garde depuis lors son poste, se livrant, sur les forts de Farafate, à des canonnades périodiques auxquelles répondent les Hova, ceux-ci manquant toujours leur but, et souffrant au contraire beaucoup de notre tir fort précis. Ce n'était point du reste de ce côté, c'était par Majunga que l'armée d'occupation devait avancer.

Le programme du trajet de Majunga à Tananarive, (environ 450 kilomètres) fut divisé en deux parties : pendant 200 kilomètres on devait remonter le Betsiboka et son confluent l'Ikopa, puis on devait suivre la voie de terre en côtoyant de loin l'Ikopa. Afin de régulariser les transports et d'assurer en pays ennemi la subsistance des troupes échelonnées, une batterie fluviale avait été commandée : six canots à vapeur, douze canonnières, quarante-deux chalands,

quatre pontons d'accostage. Tout cette batterie démontée était expédiée dès les premiers jours d'avril.

Par suite d'accidents connus et de retards imprévus, c'est la première partie du programme qui a été jusqu'ici la moins fidèlement exécutée. Les canonnières qu'on pensait pouvoir monter en quarante-huit heures, ne l'étaient pas après deux mois. Sur quarante chalands, trois étaient perdus pendant le débarquement, seize seuls étaient prêts au moment où on les requérait. Des douze canonnières, une seul, *Infernale,* était essayée le 24 mai. Une trentaine de gros transports encombraient Majunga sans pouvoir être débarqués. Aussi malgré l'activité effrayante des troupes, malgré l'ardente initiative du commandant Bienaimé, le transport immédiat des troupes à l'intérieur par voie d'eau n'a pu s'effectuer. Nos hommes ont dû traverser à pied des régions marécageuses et leur santé s'en est ressentie.

Mais ces retards regrettables n'ont effrayé personne. Dès le 27 janvier, le général Metzinger était parti avec une partie de sa brigade. Jusqu'à la fin de mars il s'occupait, malgré les pluies malsaines, à dégager au loin les deux rives du Betsiboka. Le 26 mars il prenait Makolo, et le 2 mai Marovoay. Poussant toujours en avant-garde, la brigade Metzinger enlevait, le 15 mai, Manonga, le 23 Ambalo. Le 9 juin, elle s'emparait de Mevatanana où les troupes ennemies avaient tenté de se concentrer ; le 20, à Tsarasoatra, elle culbutait les Hova en position sur le Beritzoka, et les rejetait dans les ravins. L'ennemi nous laissait son drapeau, son camp, et quelques pièces de canon, sur



Campement près de Tamatave
(Photographie de M. Perrot.)

l'une desquelles on lisait encore l'adresse du colonel Shervington auquel elle avait été adressée, mais qui, en allié prudent, n'avait pas jugé à propos d'attendre à Madagascar l'arrivée de nos troupes.

Quelles que soient les difficultés de détail qui



En vue de Farafate.
(Photographie de M. Perrot.)

puissent retarder l'action de notre armée, nous avons lieu de croire que des hommes aussi aguerris et aussi bien menés en viendront aisement à bout.

Si des victimes de choix sont déjà tombées là-bas,

leur mort, sacrifice volontaire, fait un contraste vivifiant avec les exemples d'égoïsme qui abondent autour de nous. Qu'il nous soit permis, en terminant, d'en saluer deux surtout, un prêtre et un soldat, tombés à Majunga même au début de la campagne. L'un, le colonel Gillon, savait que le climat de Madagascar lui serait mortel. Désigné pour partir, il préféra le devoir à la vie, nous léguant ainsi un de ces exemples d'obéissance chevaleresque qu'il faut bénir tant ils sont salutaires.

L'autre, le P. Berbizier, missionnaire à Madagascar depuis seize ans, avait déjà servi d'aumônier à nos troupes en 1883. Homme énergique, dévoué jusqu'à l'imprudence, il était arrivé depuis assez longtemps à Majunga, quand, le 9 mai, un accès pernicieux l'emporta. A ses funérailles, en présence des généraux de Torcy et Voyron, du commandant Bienaimé et d'un nombreux état-major, le général en chef prononçait ces paroles :

« Messieurs, je n'ai pas eu l'honneur de connaître le P. Berbizier, mais il devait être attaché comme aumônier militaire à la première colonne de l'expédition, et je tiens à lui dire, au bord de cette tombe, au nom de tous, nos adieux et nos sympathiques regrets. Nous savons avec quel cœur il eût rempli sa mission auprès de nous, combien il aurait prié pour les intérêts que nous défendons ; maintenant qu'il siège à côté du Dieu des armées, je lui demande de prier pour nous, afin d'attirer les bénédictions d'en haut sur l'entreprise que nous commençons : elles ne nous manqueront pas, j'en ai la confiance. Et maintenant, mon Révérend Père,

en mon nom et au nom de tout le corps expéditionnaire, je vous dis, non pas adieu, mais au revoir. »

Depuis sa fondation, il y a trente-cinq ans, la mission catholique de Madagascar a coûté la vie à cent trente-trois missionnaires. (1) C'est à eux tous que nous adressons la demande du général Duchesne au P. Berbizier. Nous les prions d'être à jamais les protecteurs de cette terre malgache qu'ils ont aimée au point de lui tout sacrifier ; nous les prions de seconder et de bénir les destinées de la France à Madagascar.

(1) Seize Frères de la Doctrine Chrétienne ; vingt Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; quatre-vingt-dix-sept Pères ou Frères de la Compagnie de Jésus.



Une Mosquée aux Comores

TABLE DES MATIÈRES

I. — HISTOIRE

II. — SCÈNES MALGACHES

TABLE DES GRAVURES



Femme des Comores.

5B-689-95. — Imp. des Orphelins-Apprentis, D. Fontaine, 40, rue La Fontaine, Paris.

